3 1761 04273 2354

COLLECTION G.M.A.

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

An Anonymous Donor

LES

Fidèles Ronins

LES

Fidèles Ronins

ROMAN HISTORIQUE JAPONAIS

PAR

TAMENAGA SHOUNSOUI

Traduit sur la version anglaise de

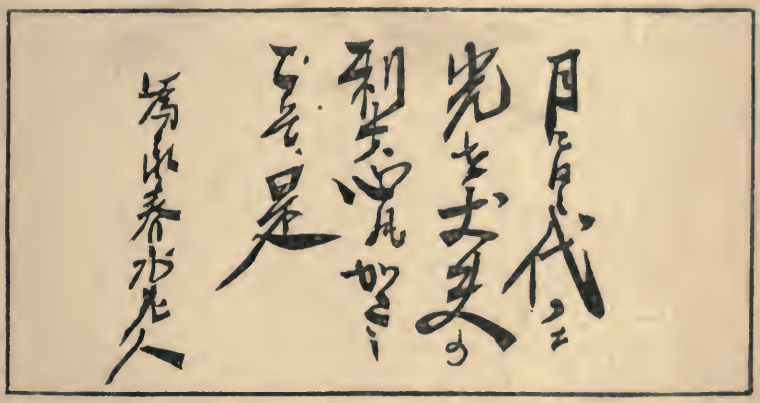
MM. SHIOUICHIRO SAITO ET EDWARD GREEY

PAR

B.-H. GAUSSERON

Professeur de l'Université

Illustré par KEI-SAI YEI-SEN, de Yédo



Ceci est le legs des loyaux *Samuraïs*. L'action du temps, qui efface la plupart des choses, ajoute du lustre à leur renommée.

TAMENAGA SHOUNSOUI. *(Le Vieillard.)*

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOÎT, 7

1882

PL
799
T35 I714

699970
27.4.59

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITION FRANÇAISE

Le choix qu'ont fait MM. Saito et Greey du roman Les Fidèles Ronins[1] *pour donner une idée à la fois juste et complète de la littérature du Japon, est particulièrement heureux. Cette œuvre présente en effet un tableau pittoresque et animé des mœurs, des usages, de la vie intime du peuple japonais, à tous les degrés de l'échelle sociale. Si récemment le régime féodal a été détruit, l'esprit féodal dans ce qu'il a de plus noble, l'attachement du vassal pour son suzerain et l'affection du suzerain pour ses vassaux, est encore vivant dans le pays. Quant aux détails de l'existence quotidienne, aux habitudes, aux manières et aux goûts, ils sont, malgré la fréquentation chaque jour plus grande des étrangers, les mêmes qu'ils étaient il y a un siècle. C'est donc le vrai Japon qui se déroule devant nous dans ces pages.*

A un autre point de vue, l'ouvrage de Tamenaga est un intéressant et remarquable spécimen de la littérature de l'île de Niphon. On n'en pouvait guère trouver de plus caractéristique. C'est le produit d'un art différent de celui d'Europe, que notre esprit critique d'Occident pourra trouver naïf et imparfait à bien des égards, mais qui, du moins, est original, et dont les procédés témoignent d'une habileté spéciale aussi bien que d'une culture raffinée.

1. Il nous a paru indispensable de maintenir le mot de *Ronins* qui n'eût été qu'imparfaitement traduit par le mot de *Vassaux*.

Nous avons suivi la version anglaise pas à pas, nous efforçant de ne rien lui enlever du caractère exotique qu'elle a pris à tâche de conserver. Les noms propres nous ont inspiré quelques scrupules. Les traducteurs américains nous les présentent, à part trois ou quatre exceptions, littéralement traduits en anglais. Ils donnent, à l'appui de ce système, d'excellentes raisons, qu'on lira dans leur préface. Nous n'avions donc qu'à l'adopter et à le suivre. Mais ces noms japonais forment des mots composés si bizarres pour un Européen, pour un Néo-Latin surtout, que nous avons hésité souvent à les donner sans modification. Notre respect pour la vérité locale nous a fait cependant risquer l'aventure, excepté en un cas. C'est au chapitre XXVI, *où il est question d'un petit enfant qui se serait appelé, si nous avions traduit le mot anglais, Garçon-Cinq-Aussi* (Also-Five-Boy). *Nous avons préféré ne pas l'appeler du tout, et ne parler de lui que sous le nom de bébé. Ceci dit, que le lecteur ne s'effarouche pas des Fortuné-Sept, Gardien-de-Porte-Abandonnée, Aide-Original, et autres étiquettes excentriques qui servent, dans notre livre comme au Japon, à distinguer les individualités.*

Nous espérons que la traduction que nous offrons de cet ouvrage contribuera pour sa part à entretenir et à augmenter l'intérêt qu'inspire naturellement chez nous un peuple que sa vivacité d'esprit, son sentiment de l'honneur, ses facultés d'appropriation et son ardeur vers le progrès ont fait justement nommer les Français de l'Orient.

INTRODUCTIONS

DE LA TRADUCTION ANGLAISE

I

La part brillante prise par le Japon à l'Exposition Universelle de Philadelphie a donné un nouvel élan à l'intérêt qu'excitait déjà l'art japonais chez les nations occidentales, et depuis ce moment cet art a conquis l'étonnement et l'admiration du monde. Le temps n'est certainement pas éloigné où les noms de Hokousaï et des frères Kano deviendront aussi familiers que ceux de Raphaël et de Hogarth au public d'Amérique et d'Europe.

La littérature d'un peuple et ses œuvres d'art sont des documents qui permettent à l'homme d'étude de connaître le degré de civilisation et de politesse atteint par ce peuple; et l'on ne peut nier que les Japonais, qui ont tant fait dans le domaine de l'art, ne possèdent une littérature remarquable.

En première ligne parmi ses écrivains célèbres sont Bakin et Tamenaga. Le monde occidental, qui a déjà reconnu le génie de Hokousaï et des frères Kano, ne manquera pas d'apprécier l'esprit et le pathétique qui se trouvent dans les écrits des auteurs dont j'ai cité les noms.

Pour bien des raisons, inutiles à mentionner ici, les œuvres de nos écrivains sont restées lettre close pour les lecteurs américains et anglais. Il est vrai que dans les « Légendes du vieux Japon » (*Tales of Old Japan*) de Mitford, on dit quelque chose de l'état social du peuple; mais, comme spécimen de

littérature japonaise, ce livre n'a que peu de valeur. Depuis dix ans les pages de la « *Malle du Japon* » (*Japan Mail*) contiennent des articles de grand intérêt; malheureusement peu de personnes connaissent l'existence de ce journal.

Il y a trois ans, je résolus de traduire un roman japonais choisi parmi les chefs-d'œuvre du genre, et de répondre ainsi à un besoin vivement senti, je le savais, par ceux qui s'intéressent à mon pays.

Après réflexion, je me décidai pour le *I-ro-ha Bounko* de Tamenaga; d'abord parce que Tamenaga est un de nos écrivains les plus populaires, ensuite parce que ce roman contient une merveilleuse description et de la vie japonaise sous le système féodal, et d'une institution qui, pendant plus de sept cents ans, a exercé sur la nation la plus puissante influence.

Le Roninisme a été bien des fois représenté sous de fausses couleurs, et il est l'objet de bien des condamnations passionnées. Néanmoins je suis certain que ceux qui ont écrit sur cette question n'en ont vu qu'un des côtés. Tout en étant l'homme du monde le moins disposé à défendre des actes illégaux, je ne peux m'empêcher de ressentir une certaine admiration pour cette institution si méprisée, car je crois qu'elle contenait en germe le patriotisme.

Ayant ainsi choisi l'auteur et l'ouvrage, je me mis à l'œuvre dans l'été de 1879. Mais je me trouvai au-dessous de ma tâche, et j'obtins l'assistance d'une estimable dame résidant à Boston. Malgré sa collaboration cordiale, je ne parvins pas à des résultats satisfaisants : nous abandonnâmes alors la tentative.

En octobre, on signala à mon attention les histoires japonaises de M. Edward Greey, de Manchester, Massachusetts. Elles me plurent infiniment, car elles décrivent, de la manière la plus pittoresque, la plus amusante et la plus instructive, les

mœurs et les coutumes de mes compatriotes, et elles montrent la connaissance parfaite que l'auteur possède de notre littérature. Je lui écrivis sur-le-champ, et nos relations, commencées d'une façon si intéressante, se resserrèrent bientôt et devinrent de l'amitié. Je découvris que non seulement M. Greey avait habité longtemps l'Orient, et connaissait le Japon de Yezo à Kiousiou, mais qu'il était aussi un artiste accompli dans l'art japonais. Dans le courant du mois de janvier suivant, je lui parlai de mon essai de traduction de *I-ro-ha Bounko*. Il connaissait l'ouvrage, et il consentit à se joindre à moi pour le traduire. Le lecteur a sous les yeux le résultat de nos efforts.

A ceux qui nous ont aidés, M. Greey et moi, je présente ici mes plus sincères remercîments, spécialement à M. Gilbert Attwood, de Jamaica Plain, Massachusetts, qui depuis des années est l'ami véritable du Japon et des Japonais, et qui, par le don si bienveillant et si généreux de son exemplaire de *I-ro-ha Bounko,* nous a permis, ce que nous n'aurions pu sans cela, de donner une traduction complète de l'ouvrage. Je présente mes meilleurs remercîments à Madame Edward Greey, qui a si obligeamment copié les manuscrits pour l'impression ; et aussi à MM. Makoto Foukoui, de New-York, et A. Van Name, bibliothécaire de Yale College, qui nous ont prêté des exemplaires des œuvres de Tamenaga ; et enfin à M. John A. Lowell, de Boston, qui a tant fait pour faire connaître au public l'art du Japon, et qui a si libéralement mis à notre disposition sa collection de livres japonais.

Je me sens particulièrement heureux de pouvoir offrir ce faible tribut de ma gratitude au peuple américain. Je vis chez lui depuis cinq ans ; et c'est dans une de ses institutions d'enseignement que j'ai reçu l'éducation dont j'espère, avec l'aide et sous la direction des esprits de mes ancêtres, faire un bon

usage pour le service de mon souverain et de mon pays. Partout où j'ai été, j'ai rencontré l'accueil le plus bienveillant, et la mémoire de la généreuse hospitalité qui m'a été accordée restera toujours dans mon cœur.

Lorsque vous lirez cet ouvrage, je serai sur le vaste Pacifique, en route pour retourner dans ma patrie. Mais j'ai la confiance que le jour n'est pas très éloigné où je me retrouverai parmi vous, pour étudier vos nobles institutions, fondées sur ces principes de liberté que j'aime et admire tant. Jusque-là, je vous dis *sayonara,* adieu!

SHIOUICHIRO SAITO.

Manchester-by-the-Sea, Massachusetts.
19 juillet 1880.

II

« Les Fidèles Ronins » sont une des sept histoires écrites par Tamenaga Shounsoui, dont le nom signifie « Pour l'Amour de l'Eau de Source Intarissable », et publiées sous le titre de *I-ro-ha Bounko,* ou « Le Pupitre à Écrire l'A B C ». L'édition dont M. Saito et moi avons fait usage porte comme lieu d'impression le nom de Nakamoura-ya Kozo (Heureux-Entrepôt du Magasin-du-Village-du-Milieu) à Yédo. Elle fut publiée en

fascicules, à des intervalles irréguliers, entre la septième année de Tempo (Sûr-du-Ciel) et la première année de Kayei (Perpétuellement-Fortuné), c'est-à-dire de 1836 à 1848. Elle se compose de dix-huit volumes, et contient plus de cent quatre-vingts illustrations par Kei-sai Yei-sen (Source-Supérieure du Cottage-de-la-Vallée).

Tamenaga a été le fondateur de l'école moderne du roman dans l'île de Niphon. C'est le Charles Dickens du Japon.

Le plan adopté par l'auteur dans ce roman, tout parfaitement intelligible qu'il est pour les Japonais, aurait, si on l'avait suivi à la lettre, dérouté nos lecteurs; car Tamenaga part de l'hypothèse que tous ceux qui le liront sont déjà familiers avec l'histoire des quarante-sept *ronins*. Il nous a donc fallu, non seulement remanier l'ordre des chapitres, mais encore combler les lacunes laissées volontairement dans le récit par l'auteur. Nous y sommes parvenus en consultant *Ako Shijiou hichi-shi Den* ou la « Biographie des Quarante-sept *samuraïs* d'Ako », *Sei-chou gi-shi mei-mei ga-den* ou la « Biographie pittoresque des véritablement loyaux *samuraïs* », etc.

Nous nous sommes efforcés de reproduire le roman de Tamenaga sans avoir recours aux notes au bas des pages, et sans nous servir des noms japonais de personnes et de lieux, si bien faits pour rebuter le lecteur. Ces noms, nous les avons, presque toujours, traduits littéralement. Pour les individus, nous donnons soit le prénom, soit le surnom, soit le titre militaire. Nous n'avons retenu certains termes japonais, tels que *samuraï*, *ronin*, *sambo*, *saki*, etc., que parce qu'il est impossible de les traduire avec concision.

Dans l'original les illustrations sont coupées en deux parties, arrangement particulier aux œuvres japonaises, et qui, pour un œil occidental, détruit complètement l'effet des figures.

Avant de les reproduire, j'ai dû les rapprocher et retoucher les lignes de jonction.

Il arrive parfois que la moitié d'une gravure est tout à fait indépendante de l'autre; dans ce cas il n'y a point de main assez habile pour les faire se rejoindre convenablement.

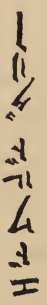
On a dû rejeter un grand nombre de figures intéressantes, parce qu'elles ne se rapportaient à aucun passage du texte.

Ceux qui entendent la langue japonaise comprendront facilement les difficultés que nous avons eues à surmonter en préparant cet ouvrage pour l'impression, et personne mieux que nous ne sait combien il est imparfait. Nous n'avons pas essayé de rendre en anglais élégant les singularités de l'original; mais nous avons fait tous nos efforts pour conserver le caractère unique de naïveté du style de l'auteur, convaincus que le mieux est de laisser tel quel ce qui est bien (*It is best to leave well alone*).

Si cet échantillon de la littérature de l'île de Niphon plaît à nos lecteurs, nous sommes en mesure de leur donner d'autres œuvres de Tamenaga, ainsi que les romans de Bakin, le Walter Scott des lettres japonaises.

EDWARD GREEY.

Manchester-by-the-Sea, Massachusetts.
19 juillet 1880.



LES

FIDÈLES RONINS

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Pendant les longues soirées d'hiver de mon enfance, quand la lampe, brûlant dans la lanterne de papier, n'éclairait qu'à demi de sa lueur douteuse les figures peintes sur les paravents, souvent, assis près du brasero, les yeux pleins d'un respectueux effroi, j'écoutai ma vénérée mère raconter les aventures des Quarante-sept Ronins [1]*, et compenser pour moi l'obscurité de la salle en illuminant mon âme des rayons de la fidélité. Ce fut de ses lèvres vénérées que je recueillis les histoires dont se compose cet ouvrage. C'est pourquoi, si le livre plaît au lecteur, je le prie de ne point songer au vieillard de Yédo dont le vinceau trace ces caractères, mais de payer un reconnaissant tribut de respect à l'esprit de ma vénérée mère, dont j'ai si imparfaitement reproduit les récits éloquents, et dont le corps repose maintenant sous les hautes herbes.*

TAMENAGA SHOUNSONI.

1. *Ronins*, nom donné aux *samuraïs* ou nobles qui, pour une cause quelconque, ne sont plus rattachés par le lien direct de la vassalité à un prince suzerain ou *daïmio*. (*N. D. T.*)

Les deux Aide-Original.

LES

FIDÈLES RONINS

CHAPITRE I

OU LE SABRE SORT DU FOURREAU

Au mois de novembre 1698, pendant le règne du Taïcoun ou Shogoun, Iyetsouna, le président du Conseil des Anciens à Yédo fut officiellement informé de l'arrivée prochaine de trois commissaires envoyés par la cour impériale de Kioto. On lui ordonnait en même temps de nommer deux fonctionnaires pour les recevoir. En conséquence, il choisit Monseigneur Champ-du-Matin, prince d'Ako, et Monseigneur Puits-de-la-Tortue, l'un et l'autre *daïmios,* ou princes d'égal rang, lesquels devaient prendre les ordres de Kira, Grand-Maître des cérémonies du Shogoun.

Ce Kira n'était pas un *daïmio;* aussi était-il étranger aux vrais principes de la noblesse. Il était avide, vénal et insolent dans l'exercice de ses fonctions. Il reçut d'un

air de mépris les présents que, selon la coutume, lui apportèrent les deux seigneurs. Les paroles qu'il leur adressait étaient empreintes d'une hauteur peu déguisée. Les deux nobles supportèrent d'abord sa conduite avec une dignité tranquille; mais elle devint si intolérable, qu'ils avaient enfin résolu de s'en venger, et étaient même allés jusqu'à décider qu'ils le tueraient.

Le chevalier Plaine-aux-Roseaux, Premier Conseiller de Monseigneur Puits-de-la-Tortue, ayant appris les vexations auxquelles celui-ci était en butte, rendit secrètement une visite à Kira, et acheta à force de présents ses bonnes grâces, lui faisant croire, en fin diplomate, que ces présents lui étaient envoyés directement par son maître. Il détourna ainsi tout malheur de leur maison.

Le chevalier Grosse-Roche, Premier Conseiller de Monseigneur Champ-du-Matin, ne fut pas si heureux. En apprenant que son chef avait été choisi comme un des officiers chargés de recevoir les commissaires, il se sentit inquiet, car il connaissait la réputation du parvenu Kira. D'un autre côté, comme il était alors gouverneur du château d'Ako, dans la province de Harima, à près de trois cents milles de Yédo, il ne pouvait quitter son poste pour aller en personne concilier à son seigneur la bienveillance du Grand-Maître des Cérémonies.

Après avoir pesé cette question, il manda un *samuraï* (chevalier ou guerrier noble) du clan d'Ako, nommé Puits-Neuf, et lui dit :

« Je désire que vous partiez sur-le-champ pour Yédo.

Il s'agit d'une très-importante affaire. Êtes-vous prêt à partir ?

— Oui, Monsieur, oui », répondit le chevalier. « Je suis toujours à votre service, à tous les moments du jour et de la nuit.

— Très-bien », dit le chevalier Grosse-Roche. Il ajouta en baissant la voix : « J'ai ici une lettre et de l'argent que je désire faire tenir promptement aux conseillers de notre prince, les chevaliers Porte-Flèche et Lac-Wisteria. Les instructions contenues pour eux dans cette lettre sont d'avoir avec Kira une entrevue particulière, et de lui donner cet or, deux cents *rios* (dollars), comme s'il venait de la part de notre chef. Je leur recommande de ne négliger ce devoir sous aucun prétexte, parce que, s'ils le faisaient, ils exposeraient notre prince à de sérieux ennuis. » Puis, lui remettant un rouleau plus petit qui contenait quinze *rios,* il continua : « Cette somme suffira à vous défrayer pendant le voyage. Je suis certain que vous ne manquerez pas de faire diligence pour vous acquitter de cette importante commission. »

Le chevalier Puits-Neuf s'inclina respectueusement, et, après avoir reçu la lettre et l'argent :

« Je me sens honoré, » dit-il, « par le choix que vous faites de moi pour un message de cette gravité. Veuillez accepter mes remercîments. Je ferai tous mes efforts pour reconnaître une si grande faveur. »

L'honnête *samuraï* se mit en chemin avant le coucher du soleil, et il voyagea jour et nuit jusqu'à ce qu'il fût arrivé à destination.

Malheureusement pour Monseigneur Champ-du-Matin, ses conseillers, les chevaliers Porte-Flèche et Lac-Wisteria, étaient des hommes de courte intelligence, d'idées mesquines, et ineptes dans l'accomplissement de leurs devoirs. En recevant la lettre du chevalier Grosse-Roche, ils hésitèrent à exécuter ses ordres, pensant que de l'argent ainsi employé serait aussi inutilement perdu que si on le jetait dans la baie. Aussi, lorsque leur chef se présenta de nouveau à Kira, celui-ci le regarda à peine et le traita avec un dédain mal dissimulé, tandis qu'il accueillait Monseigneur Puits-de-la-Tortue avec une obséquiosité flatteuse et l'initiait soigneusement aux devoirs de sa charge.

Le matin du jour où l'on attendait les commissaires de Kioto, les deux seigneurs se rendirent au château d'Oshiro pour recevoir leurs dernières instructions.

Après avoir fait ses compliments à Monseigneur Puits-de-la-Tortue, Kira se tourna vers son compagnon, et lui dit :

« Tenez, Monseigneur Champ-du-Matin ! Le cordon de mon brodequin s'est dénoué. Rattachez-le-moi. »

La patience du noble était bien près d'être à bout. Cependant il se soumit à cet ordre insolent, car il considérait comme un impérieux devoir d'obéir au représentant du Shogoun. Mais il prenait en même temps la résolution d'aller trouver Kira plus tard, et de lui demander réparation.

Au bout d'un instant, le Grand-Maître des Cérémonies donna congé à Monseigneur Puits-de-la-Tortue et lui per-

Défendez-vous, chevalier Kira! Je ne supporterai pas davantage vos injustes traitements.

mit de se retirer dans la salle de réception. S'adressant alors à l'autre noble avec encore plus de mépris qu'auparavant :

« Que vous êtes donc gauche aujourd'hui! » lui dit-il. « On dirait d'un paysan ne connaissant rien aux manières de Yédo. »

Devant cette provocation, Monseigneur Champ-du-Matin se leva, et, saisissant la poignée de son sabre, s'écria :

« Défendez-vous, chevalier Kira! Je ne supporterai pas davantage vos injustes traitements. »

Au lieu de tirer bravement son arme et de tenir tête à son assaillant, Kira se mit à trembler, et voulut s'enfuir. Mais le noble lui détacha un coup qui, sans le bonnet qu'il portait, lui aurait fendu la tête en deux. Kira, se sentant blessé, poussa des cris perçants, et, le front dans la main, se précipita droit devant lui. Monseigneur Champ-du-Matin le poursuivait de près. Il voulut porter un nouveau coup à sa victime pendant qu'elle fuyait; mais il manqua le but, et son arme alla s'enfoncer dans un pilier derrière lequel le fuyard avait cherché refuge. Enflammé de colère, il le pourchassait encore, quand survint un officier qui, s'approchant du *daïmio* par derrière, lui jeta les bras autour du corps, et donna ainsi à Kira tout le temps de s'échapper.

Une heure après, Monseigneur Champ-du-Matin recevait l'ordre de se retirer dans sa résidence, et de s'y considérer comme aux arrêts.

CHAPITRE II

COMMENT MEURT UN DAÏMIO

Le MAN-RIO (*plante-aux-dix-mille-baies-d'or*) *croît et s'embellit sous les neiges de l'hiver.*

L'injustice envers son seigneur révèle et augmente le dévouement du SAMURAÏ.

Ainsi écrivait le prince d'Ako, un beau matin de décembre, deux semaines après sa rencontre avec Kira. Le noble, revêtu de son costume officiel, était dans son cabinet, agenouillé devant une table à écrire, et occupé à faire des vers. Sa physionomie ne trahissait aucune inquiétude au sujet de la décision encore pendante du Conseil des Anciens. Sur le pupitre se trouvaient quelques volumes de poésie, un bâton d'encre marqué à ses armoiries, — des plumes de faucon croisées et enfermées dans un cercle, — quelques pinceaux sur un porte-pinceaux de laque, et un petit vase de métal émaillé contenant l'eau avec laquelle il humectait son encre.

Il tenait d'une main ferme le souple manche de bambou du pinceau à écrire, et formait les caractères d'un

Le Man-Rio (*Plante aux-dix-mille-baies d'or*).

mouvement rapide. Quand il eut fini son poème, il tourna la tête et jeta un regard sur la véranda où se trouvait, dans un pot de porcelaine, l'objet de son inspiration, un pied de la plante appelée *man-rio,* sur les luisantes feuilles vertes de laquelle s'était accumulée la neige de la nuit précédente, formant un charmant contraste avec les bouquets de baies vermeilles qui pendaient en dessous. Comme il regardait ainsi, le soleil levant envoya sur cette scène ses rayons obliques, et fit étinceler les cristaux de la neige comme des grappes d'étoiles.

Pendant que le maître de la maison s'adonnait à cette paisible occupation, ses gens allaient et venaient, vaquant en silence à leurs travaux. Aucune chanson ne s'élevait de la cuisine; personne ne parlait haut; on n'entendait que des chuchotements. La porte principale était fermée. En avant, une barrière provisoire en bambous verts avait été construite, signe que le prince était prisonnier. Un ami de la famille, qui s'était porté caution pour le chef, donnait les ordres, et décidait qui pouvait entrer dans la résidence ou en sortir. Une profonde tristesse était répandue sur la maison, et son chef était le seul que l'appréhension ne fît pas trembler.

Au milieu de sa rêverie, un paravent s'écarta doucement derrière lui, et la princesse Beau-Visage, sa femme, entra dans l'appartement. Ses traits ne décelaient que trop le trouble de son âme. Elle s'avança vers son mari, s'affaissa sur le plancher, et, s'inclinant jusqu'à ce que son front touchât la natte, dit d'une voix émue :

« J'espère que mon seigneur se sent en bonne santé ? »

Le noble la regarda tendrement, et répondit :

« Je vais bien, Beau-Visage. Pourquoi êtes-vous si triste ? »

La princesse réprima sa douleur, et dit :

« Mon seigneur, quand vous êtes en danger, comment pourrais-je paraître heureuse ? »

Bien que touché par ces paroles, il ne laissa voir aucune émotion; mais, l'invitant à s'approcher, il lui montra du doigt le poème qu'il venait d'écrire.

La princesse Beau-Visage le lut lentement; puis, levant les yeux vers son mari :

« Ah ! mon seigneur, » dit-elle, « vous vous attendez aux pires malheurs ! Kira est tout-puissant auprès du Shogoun, et ses amis feront tous leurs efforts pour écraser la maison d'Ako.

— N'ayez crainte, Beau-Visage. Ma plus grande inquiétude est à votre endroit. Je sais ce qui se passe dans votre esprit. Vos actions vous ont trahie.

— Mes actions, mon seigneur ?

— Oui. » Et, montrant le *man-rio* : « Vous ne sauriez me tromper. Hier soir, en soignant cette plante, vous vous êtes servie d'une de vos épingles à cheveux pour enlever une baie desséchée, et vous avez laissé sur le bord du vase ce petit instrument de toilette; et, auprès, vous avez aussi laissé vos mouchoirs de papier. Ils y sont encore ce matin.

— Quel oubli de ma part ! » murmura-t-elle, en le contemplant d'un œil triste. « Je pourrais tromper le monde entier plus facilement que vous. »

En prononçant ces mots, elle se pencha en avant, et, plaçant ses mains sur ses genoux, y appuya son visage. Le noble porta sur elle un regard plein de douleur et mit la main sur son épaule :

« Beau-Visage, » lui dit-il, « l'oiseau chassé de son nid trouve toujours quelque abri contre l'orage. Quoi qu'il arrive, je désire que vous accordiez une confiance aveugle à mon Premier Conseiller, et que vous donniez à ses paroles le même crédit qu'aux miennes. Lorsque je succédai au rang et aux domaines de mon vénérable père, je me croyais plus sage que Grosse-Roche; mais je découvris promptement que je me trompais, et j'appris à l'apprécier à sa juste valeur. C'est un homme qui vaut des millions, brave, honorable, fertile en ressources, patient dans les difficultés, bref, un véritable homme d'État.

— Homme d'État! » s'écria-t-elle. « Ah! alors, que n'a-t-il détourné de nous ce danger? Kira a été de la plus grande politesse envers Monseigneur Puits-de-la-Tortue. »

Monseigneur Champ-du-Matin ne lui fit point de reproches pour ce cri de femme et d'épouse. Il se contenta de répondre :

« Je suis certain que Grosse-Roche a fait son devoir. Si le malheur s'abat sur notre maison, ce ne sera ni par sa faute ni par sa négligence. C'est un miroir de fidélité. Je vous prie de ne pas oublier l'estime que je fais de lui. »

La princesse inclina la tête et se cramponna à son mari, sachant bien qu'elle aurait bientôt à se séparer de lui pour toujours. Monseigneur Champ-du-Matin s'efforça de lui donner du courage, et, quand elle fut un peu calmée,

il la mena vers l'entrée de ses appartements, en lui disant :

« Beau-Visage, je vous enverrai chercher plus tard. Je le vois, vous avez passé une nuit sans sommeil. Couchez-vous et essayez de trouver quelque rafraîchissement dans le repos. »

Elle entra en chancelant dans le corridor, et, se jetant sur le plancher, le salua avec des sanglots, comme si son cœur allait se briser. Madame Ile-du-Pin, sa première suivante, s'avança rapidement, ferma les paravents qui séparaient les chambres, et déroba ainsi aux yeux de son seigneur ce spectacle attendrissant.

Le noble retourna lentement à son pupitre, devant lequel il s'agenouilla, et resta absorbé dans ses pensées jusqu'à l'heure du Dragon (8 heures du matin). A ce moment, il fut dérangé de ses réflexions par l'entrée du chevalier Communal, qui, se prosternant près de la porte, lui annonça l'arrivée des commissaires du Shogoun.

Monseigneur Champ-du-Matin se leva et quitta son cabinet.

Le chevalier Communal, resté respectueusement appuyé sur les mains et les genoux jusqu'à ce que le prince eût passé devant lui, se leva alors à son tour, et le suivit. Arrivé à la principale entrée du palais, le noble reçut ses visiteurs avec un grave salut. Il les conduisit dans la salle de réception, où ils s'assirent à la place d'honneur. Lui s'agenouilla sur les nattes, plus bas, en face d'eux.

Les commissaires ne lui parlèrent pas, ni ne lui rendirent son salut, car ils étaient là comme représentant le

Shogoun. Après un moment de silence, le plus vieux tira de son sein un document plié, et le lui tendit en disant :

« Monseigneur Champ-du-Matin, nous avons ordre du Shogoun de vous annoncer la décision du Conseil des Anciens relativement au fait d'avoir dégainé dans l'enceinte du château d'Oshiro. Nous vous invitons à lire sur-le-champ cette sentence, et à l'exécuter. »

Le noble prit le papier d'un air grave, le porta révérencieusement à son front, en parcourut avec calme le contenu, et dit en s'adressant aux commissaires :

« Ceci me commande de me donner la mort, et m'annonce la confiscation de mes domaines et l'extinction du nom de ma famille. A tout très respectueusement je me soumets. »

Le commissaire en chef l'écouta avec un visage impassible, et répondit :

« En ce cas, nous sommes prêts à être vos témoins. »

Monseigneur Champ-du-Matin n'avait jamais espéré un autre jugement. Il appela le chevalier Communal et le pria d'écarter des paravents qui cachaient une sorte de réduit ménagé dans la salle. Les commissaires virent alors les préparatifs que nécessitait la solennelle cérémonie. Le prince s'avança jusqu'à cet endroit, et, dépouillant ses vêtements de dessus, laissa voir le costume blanc appelé *shiromoukou,* que l'on porte dans les deuils et aux sacrifices; puis il s'assit sur les épaisses nattes, et fit signe au chevalier Communal d'appeler le chevalier Pur. Lorsque celui-ci fut entré, se fut incliné et eut pris place derrière

son chef, Monseigneur Champ-du-Matin dit aux commissaires :

« Avec votre permission, je vais donner mes dernières instructions à mes conseillers. »

Personne ne s'y opposant, il pria le chevalier Communal de s'approcher de lui. Alors il lui indiqua une boîte en bois de pin blanc placée sur un *sambo* (sorte de support) de même matière, et lui dit quelques mots à l'oreille, tout en tirant de son sein une lettre qu'il lui remit. Le *samuraï* l'écouta avec la plus profonde attention, et, lorsque son seigneur eut fini de parler, il le salua révérencieusement, et se retira un peu à gauche.

C'était véritablement une scène émouvante. Au centre du groupe se tenait le noble, à genoux, calme et résolu; devant lui les commissaires siégeant sévères et froids, et derrière lui les fidèles *samuraïs* prosternés, prêts à rendre à leur chef les derniers devoirs.

Au dehors tout était tranquille; une légère couche de neige couvrait le sol. Au dedans régnait un silence de mort; les vassaux serraient les dents et leurs doigts se crispaient de désespoir, mais de leurs lèvres ne s'échappait aucun son.

Monseigneur Champ-du-Matin contempla, par les paravents entr'ouverts, le beau spectacle qui s'étendait au dehors; et, adressant à ces choses un muet adieu, il avança la main d'un air calme vers le poignard placé à sa droite.

. . . . . .

Dans l'après-midi du même jour, une procession funèbre se déroulait vers le cimetière du temple de la Colline

du Printemps, dans le faubourg sud de Yédo. Au centre du cortège se trouvait une litière fermée (*norimono*) contenant le cadavre du prince d'Ako, porté à sa demeure dernière au milieu des larmes, des gémissements et des prières de plusieurs milliers de personnes.

CHAPITRE III

LA MÈRE DU CHEVALIER BOSQUET-DROIT

La mouche affamée et tenace a vite découvert un cadavre.
Les malheurs d'un grand homme engraissent le vendeur de journaux.

Il y a bien des années que ceci a été dit par un savant homme de Kioto qui avait étudié à fond la nature humaine; et ces paroles s'appliquent encore avec la même justesse à notre temps.

Le lendemain de la tragédie que je viens de raconter, la ville de Yédo fourmillait, dès le point du jour, d'individus qui s'égosillaient à offrir en vente des feuilles contenant tous les détails de la mort du prince d'Ako. Ils portaient d'une main leur lanterne de papier, et de l'autre les placards imprimés pendant la nuit. Leurs cris réveillèrent bientôt les habitants. Quittant leurs lits en hâte, ils se précipitaient dans les rues, et, tout en faisant leur acquisition, s'informaient avidement si la feuille donnait le compte rendu du suicide du chevalier Kira.

« Que demandez-vous là? » s'écria en riant un des ven-

Vous aurez dans cette feuille assez d'horreurs pour vos quinze pièces de monnaie, mes honorables maîtres.

deurs, garçon de joyeuse mine qui avait plié sa serviette de poche et se l'était attachée au sommet de la tête pour se protéger de la rosée, et dont les sabots couverts de boue témoignaient qu'il venait des faubourgs. « Il ne faut pas en vouloir trop à la fois! Vous aurez dans cette feuille assez d'horreurs pour vos quinze pièces de monnaie, mes honorables maîtres. On ne trouve pas tous les jours deux noix dans une coquille.

— Quand le chevalier Kira doit-il mourir? » demanda un vieillard qui portait des lunettes de corne, en fouillant dans son sac d'une main agitée pour y chercher de l'argent. « Je voudrais bien le savoir; car j'ai des parents dans le clan d'Ako. »

Le marchand de nouvelles roula des yeux comiques, tira la langue, et répondit :

« Ne vous tourmentez pas. Le chevalier Kira mourra de sa mort naturelle. »

Cette déclaration étonna fort les assistants, car ils connaissaient parfaitement la loi qui voulait que toutes les personnes engagées dans une querelle fussent frappées de la même peine.

A l'heure du Cheval (midi), le peuple apprit que Kira en serait quitte pour la perte de sa charge et quelques jours d'emprisonnement pour la forme. On en conçut une grande indignation, et on condamna en secret la partialité du Shogoun.

Une des instructions accessoires contenues dans le décret qui condamnait le prince d'Ako au suicide, portait que les trois résidences du *daïmio* à Yédo seraient remises

à des commissaires accrédités par le Shogoun, lesquels en prendraient possession deux jours après sa mort. Cette nouvelle répandit la consternation dans les cœurs des membres du clan qui habitaient la ville. En l'absence du chevalier Grosse-Roche, ils ne savaient que faire dans une circonstance si soudaine et si critique. Cet ordre enleva leurs foyers à un millier de familles; et, comme elles n'avaient d'autre ressource que l'allocation annuelle qu'elles recevaient de leur seigneur, elles se trouvaient dans la situation la plus digne de pitié. Quelques-uns, auxquels le véritable esprit de fidélité faisait défaut, vendirent leurs meubles, et prirent du service sous de nouveaux maîtres. Mais les autres, en plus grand nombre, après avoir pourvu aux besoins immédiats de leurs familles, firent un paquet de leur armure, et se mirent en route pour le château d'Ako.

La confusion était générale. Les femmes se lamentaient bruyamment, et, loin d'imiter la réserve de leurs maris, n'hésitaient pas à blâmer tout haut la sévérité de la sentence qui non seulement mettait fin à l'existence de leur chef, mais brisait leurs foyers et leur enlevait tout moyen de vivre.

Parmi ces infortunés était un *samuraï* nommé Bosquet-Droit, dont la vieille mère avait été la nourrice du prince défunt. Le jour de la mort de celui-ci, elle vint à la résidence pour faire ses adieux au cadavre, et ce triste spectacle la rendit folle de douleur. La princesse Beau-Visage, craignant que la vieille femme ne se portât à quelque extrémité sur elle-même, ordonna au chevalier Bosquet-Droit

de reconduire sa mère chez elle, ce qu'il fit avec les plus grandes marques de tendresse et d'affection. Peu à peu, les paroles de son fils semblèrent la réconforter, et elle reprit son calme habituel. Charmé de ce résultat, le chevalier alla à la cuisine, remplit une tasse de *saki*, ou eau-de-vie de riz, et, après l'avoir placée sur l'autel de famille, la vida pour calmer l'agitation de ses nerfs.

Lorsque les membres de sa famille furent revenus des funérailles, il les réunit, et leur annonça qu'ils partiraient le lendemain pour la résidence de son frère, dans la province d'Izou, déclarant en même temps que, pour lui, il irait rejoindre le chevalier Grosse-Roche au château d'Ako.

Comme c'était la dernière nuit qu'ils passaient dans leur vieille demeure, il dit à sa femme de préparer un petit festin, et, vers l'heure du Coq (6 heures du soir), ils se rassemblèrent dans la salle à manger et se régalèrent de toutes les bonnes choses que la diligente ménagère avait apprêtées de ses propres mains. Sa mère parut prendre avec plaisir sa part du repas, et, quand les enfants allèrent au lit, ce fut d'un air gai qu'elle dit à son fils :

« Nous n'avons plus longtemps à rester ici ; je vais aller dans ma chambre, et écrire un peu. »

Tous les assistants s'inclinèrent avec respect, et le chevalier Bosquet-Droit lui dit :

« Vénérée mère, j'espère que vous dormirez bien. »

Lorsque, un peu plus tard, il se retira à son tour, il vit que la lampe brûlait toujours dans son appartement, et il sut ainsi qu'elle n'était pas encore couchée.

Le lendemain matin, la famille se leva plus tôt que de coutume pour empaqueter les effets; les petits même y mettaient la main. Cependant aucun bruit ne s'entendait dans la chambre de la grand'mère. Le chevalier Bosquet-Droit, pensant qu'elle était fatiguée d'avoir veillé tard, s'abstint de la déranger. A la fin, comme les heures s'écoulaient et qu'elle ne paraissait point, il devint inquiet, et, s'approchant de la porte de la chambre, y frappa doucement en disant :

« Vénérée mère, hâtez-vous de vous lever, je vous prie. Il est très tard, et les porteurs attendent dehors pour transporter ces bagages à Izou. Excusez l'impolitesse qu'il y a de ma part à vous appeler si brusquement. »

Il s'arrêta, et attendit la réponse. N'en recevant aucune, il prit tout à fait l'alarme. Il poussa la porte sur ses coulisses, entra dans l'appartement et écarta le paravent :

« Vénérée mère »..., commença-t-il.

Et, plein d'horreur, il vit que son visage était d'une blancheur extraordinaire, et que les couvertures étaient rouges de sang.

« Qu'est-ce? » s'écria-t-il, considérant avec un frisson cet affreux spectacle. « Ma mère a-t-elle cédé à un accès de folie? Hélas! Malheureux que je suis! »

Il s'avança, pleurant amèrement, s'agenouilla, la souleva dans ses bras et contempla ce visage tranquille, calme dans la majesté de la mort. Pendant qu'il tenait la main gauche de sa mère dans la sienne et qu'il la soutenait de la main droite, il aperçut l'arme avec laquelle elle avait mis fin à ses jours. L'aspect de cette arme mon-

Le chevalier Bosquet-Droit contempla son visage, empreint du calme et de la majesté de la mort.

trait clairement la volonté et le courage qui l'avaient animée à ses derniers moments, — courage digne de la mère d'un brave *samuraï*.

Les gémissements du fils attirèrent promptement les membres de la famille qui se pressèrent dans la chambre, et, tombant à genoux, saluèrent la morte.

A côté de la natte qui avait servi d'autel à son loyal sacrifice, était une boîte à écrire, et, auprès, un papier plié avec cette suscription :

« DERNIÈRES PAROLES. »

Lorsque le corps eut été enlevé de la chambre, le chevalier Bosquet-Droit aperçut la lettre, et se mit en devoir de la lire, s'arrêtant de temps en temps pour essuyer les larmes qui l'aveuglaient.

Voici ce qu'avait écrit d'une main ferme l'héroïque matrone :

« Je vous laisse ces quelques mots. Aujourd'hui une épouvantable calamité s'est abattue sur notre prince, et 'en ai presque perdu la raison. Quand il est entré dans le monde, ce sont mes mains qui l'ont reçu. C'est ma langue qui lui a appris à dire *ouba* (nourrice). C'est moi qui ai surveillé ses pas d'enfant, et mon cœur s'est gonflé d'orgueil la première fois qu'il a pu marcher d'un bout d'une natte à l'autre. J'ai vu fleurir son enfance, et se développer sa glorieuse jeunesse. J'étais présente, derrière les paravents, la première fois qu'il reçut les hommes du clan en audience publique; et son tact consommé, sa dignité, sa mâle attitude, firent monter des larmes sous mes vieilles

paupières. Il était le fils que j'avais nourri, mon chef, mon seigneur. Aussi aujourd'hui, quand j'ai vu son corps meurtri, j'ai décidé qu'il ne parcourrait pas, sans personne pour le servir, la « Route solitaire ». Je vais mettre fin à mon existence, pour que mon esprit l'accompagne dans son voyage. Lorsque notre seigneur entendra derrière lui le bruit de mes sandales, il sera réconforté en sachant que, dans la mort comme dans la vie, sa vieille nourrice l'entoure de ses soins.

« Mon fils, mon cœur s'arrête sur vous, bien que je ne puisse donner qu'une expression trop faible à mes pensées. En lisant ceci, saisissez la garde de votre sabre, et jurez de tirer une prompte vengeance de l'ennemi de votre maître, vengeance qui vous fera me suivre de si près que j'entendrai derrière moi l'écho de vos sandales, et qu'avant longtemps je vous souhaiterai la bienvenue au pays des ombres.

« Dans mon cabinet, enveloppés dans une étoffe de couleur pourpre, il y a trois volumes d'un roman que j'ai emprunté à Madame Fossé jeune. Rendez-les-lui avec mes remercîments. Je désire aussi que vous donniez deux de mes robes et une de mes ceintures à ma servante, Mademoiselle Ange.

« Prenez bien soin de votre santé jusqu'à ce que le jour arrive pour vous de venger notre maître ; et alors ne songez plus à vous-même.

« A mon cher fils,

« De la part de sa mère. »

Le chevalier Bosquet-Droit laissa tomber le papier, et grinçant des dents de rage :

« Quelle est la cause de tout ceci ? » s'écria-t-il. « N'est-ce pas uniquement l'insulte faite par Kira à mon honoré maître ? Je prends à témoin les dieux que l'insulteur n'échappera pas au châtiment. »

En effet, lorsque le jour de la rétribution arriva, le chevalier Bosquet-Droit fut le premier à croiser le sabre contre les fidèles du chevalier Kira.

CHAPITRE IV

RENCONTRE DU CHEVALIER INVINCIBLE ET DES MESSAGERS DE YÉDO

To-o ke moya
Ikoura to-o koumo nani kamaya senou
Yeoube no fouri de mizou ga mashi
Masou nomi dekirou kio no kawa bito.

« Puisse la distance être grande d'un bord de la rivière à l'autre. Qu'est-ce qui vous trouble ? Les eaux sont hautes depuis l'orage de la nuit dernière, et comme nos salaires s'élèvent en proportion, nous pouvons nous régaler de larges tasses de *saki*. »

Ainsi chantaient un certain nombre de *coolies* légèrement vêtus, dont le métier était de porter les voyageurs et leurs véhicules d'un côté à l'autre du fleuve Kagosa, sur la frontière orientale de la province de Harima. C'était une troupe turbulente, sans foi ni loi, la terreur des voyageurs isolés; car, en dépit des ordres des Anciens du village voisin, ces porteurs parvenaient généralement à leur extorquer plus que le montant légitime de leur salaire. Les uns étaient accroupis sur la rive, fumant

et jouant; d'autres, étendus sur le dos, sommeillaient ou regardaient les rayons du soleil couchant qui dorait les flots rapides du fleuve; tandis que le reste se tenait dans l'eau jusqu'à la ceinture et s'amusait à éclabousser les camarades.

Ils passaient le temps ainsi, lorsqu'un de la bande, se servant de ses mains comme d'une longue-vue, aperçut deux voyageurs qui leur faisaient signe de l'autre rive.

« Une remarquable beauté me fait des signes de l'autre côté du fleuve, » s'écria-t-il. « Je cours lui rendre mes services.

—Qu'est-ce ? Qu'est-ce ? » dirent les autres, en sautant sur leurs pieds. « Une beauté ! Qui est-ce donc ? »

Sans répondre, le gaillard se précipita dans l'eau, et se mit à fendre de sa poitrine le courant, avec des rires et des cris :

« J'arrive, grande dame, j'arrive. »

Les autres *coolies* le suivirent, semblables à une troupe de canards ardents à s'emparer d'un morceau de choix.

La personne qui attirait leur attention était une charmante fille de dix-huit ans, au teint semblable à la fleur du pêcher. Son costume et ses manières montraient qu'elle était la fille d'un *samuraï*. Un jeune serviteur armé d'un sabre l'accompagnait. Le domestique se tenait à quelques pas en arrière de sa maîtresse, et regardait les *coolies* avec inquiétude. La nuit venait; les bords du fleuve étaient déserts; le lieu était mal famé, et le *yakago*, ou digue faite en claires-voies de bambous remplies de pierres, jetait une ombre épaisse sur l'endroit où ils se trouvaient, les

dérobant à la vue des voyageurs qui pouvaient venir par là.

Les hommes arrivaient; et déjà le premier, sortant de l'eau, gravissait en trébuchant la pente glissante et criait :

« Allons, demoiselle, montez sur mes épaules. Le lit est profond, et personne ne peut vous porter aussi bien que moi. »

La jeune fille effrayée recula. Elle aurait fui, mais il la saisit rudement, et tâcha de la soulever de terre A ce moment, un autre *coolie* quittait le fleuve et s'écriait :

« Attention, l'homme! Je suis déjà retenu par cette dame. Tu ne frotteras pas ton menton mal rasé à son visage de perle. »

« Holà, garçon! » dit le troisième, grand et vigoureux coquin. « Il est inutile de lui faire l'amour. Ne voyez-vous pas que c'est moi qu'elle préfère? Parmi les galants du fleuve Kagosa, qui donc a meilleure mine que moi? » Et, arrachant la jeune fille des bras de son compagnon, il continua : « Ne vous agitez pas ainsi, ma petite corneille; je vous porterai de l'autre côté de ces grosses vagues sans vous faire de mal. »

En entendant ces discours outrageants, le domestique, incapable de retenir plus longtemps son indignation, jeta son bagage à terre, se précipita au milieu des *coolies* et dégagea sa maîtresse; puis, tirant son sabre, il s'écria :

« Chiens, que voulez-vous faire? Ma dame n'est pas seule. Je suis ici pour la défendre. Osez encore porter un doigt sur elle, et vous en éprouverez les conséquences. »

Le chevalier Invincible les saisit par les mains l'un après l'autre, et les tordit comme des bambous brisés.

Les *coolies* ouvrirent de grands yeux, comme stupéfaits de cette audace. Mais aussitôt ils saisirent leurs bâtons, et tombèrent sur le brave serviteur. Après qu'ils l'eurent cruellement battu et roué de coups de pied, leur chef s'empara de la jeune fille, et voulut s'éloigner, suivi de ses camarades triomphants. Mais ils avaient à peine fait quelques pas, qu'ils aperçurent sur la route un *samuraï ronin* se dirigeant de leur côté. A cette vue, ils firent halte et se groupèrent autour de leur victime. Le visage du nouvel arrivant était caché sous un chapeau de paille qui, tout en masquant complètement ses traits, lui permettait de voir, comme quelqu'un qui regarderait à travers le grillage d'une prison.

Cet étranger était le chevalier Invincible. Son nom lui allait aussi bien que ses *tabis* (brodequins). Quelques années auparavant, il appartenait au clan d'Ako. Un jour qu'il venait d'acheter un sabre, il en avait étourdiment essayé la trempe sur un colporteur insolent. Les amis de celui-ci dénoncèrent l'affaire au prince. Tout en admirant la bravoure de son féal et en prisant haut ses services, le seigneur n'avait pu laisser passer cette faute. Il avait donné une somme d'argent au chevalier Invincible, et l'avait congédié. Le chevalier était devenu alors un *ronin,* une épave, un homme qui, sans cesser d'être un *samuraï,* ne doit plus allégeance à aucun maître.

Tel était le chevalier Invincible. En voyant la jeune fille aux mains des ravisseurs, il s'avança, les saisit par les mains l'un après l'autre, les tordit comme des bambous

brisés, et les jeta rudement sur le sol. Ceci fait, il se tourna vers la jeune fille épouvantée, et lui dit :

« L'atroce conduite de ces coquins a dû vous bouleverser étrangement. »

La jeune personne était trop émue pour répondre ; mais son domestique, qui, malgré ses blessures, s'était dressé sur ses genoux, lui dit :

« Honorable chevalier, vous êtes vraiment arrivé à un moment bien opportun. »

Le chevalier Invincible mit la main sur la poignée de son sabre, et, marchant vers les *coolies* prosternés :

« Chiens haïssables, » s'écria-t-il, « préparez-vous à mourir. »

Les gaillards s'enfuirent comme des oiseaux effrayés par un chasseur, ou comme des fourmis dont un laboureur bouleverse la fourmilière.

La jeune fille et son serviteur, pleins de joie d'avoir échappé au danger, s'agenouillèrent devant leur libérateur, croisèrent les mains et lui témoignèrent leur reconnaissance.

« Seigneur étranger, acceptez mes profonds remercîments, » dit la dame.

« Et les miens, » murmura le domestique. « Quoique mon courage fût comme une flèche lancée, j'étais seul et presque impuissant à défendre la fille de mon maître. Grâce à votre vaillance, nous avons échappé à un grand péril. La gratitude de votre humble serviteur ne connaît point de bornes. Nous pensons rencontrer mon maître au village prochain. Nous ne manquerons pas alors de

nous présenter à votre résidence, et de vous remercier de votre générosité. Soyez assez bon pour me faire connaître votre honorable nom. »

Le chevalier Invincible écouta d'un air sombre, et répliqua :

« Je n'ai pas besoin de remercîments pour une chose si simple. Ne vous en inquiétez pas davantage, mais conduisez votre maîtresse à l'auberge la plus voisine. Le soleil sera bientôt couché. »

« Vous êtes trop bon, » dit la jeune fille. « Je voudrais cependant bien savoir à qui je suis redevable de ma délivrance. »

Pendant qu'elle et son domestique le pressaient de divulguer son nom, ils entendirent des voix bruyantes qui partaient du bord opposé du fleuve, et ils aperçurent aussitôt toute une troupe de *coolies* couverts de la boue et de la poussière des chemins. Ils portaient une légère litière et couraient de toutes leurs forces. Comme cette troupe se plongeait dans le courant, une autre apparut dans le lointain.

Le chevalier Invincible regardait s'approcher cette longue file. Quand la première litière fut sur la rive, il jeta un coup d'œil sur celui qui l'occupait, et dit :

« Pardonnez-moi, mais l'honorable *samuraï* qui voyage ainsi en poste, n'est-il pas le chevalier Communal du clan d'Ako ? »

La personne interpellée ordonna à ses porteurs de faire halte un moment, et dit :

« Voilà une étrange rencontre, chevalier Invincible.

— Chevalier Communal, » dit celui-ci en s'approchant de la litière, « votre façon de voyager m'inspire des craintes. Quelque accident serait-il arrivé à mon seigneur ? »

Le chevalier Communal montra du doigt un petit cadre fixé à l'avant de la litière, et sur lequel étaient attachés le *sambo* et la boîte de pin blanc dont il a été question dans un précédent chapitre :

« Vos craintes ne sont que trop fondées, » dit-il. « En cinq jours, nous avons fait près de trois cents milles pour porter ceci » — il s'inclina respectueusement — « au chevalier Grosse-Roche, et lui annoncer la grande calamité qui a frappé notre seigneur. Dispensez-moi de vous raconter les détails. Le chevalier Pur, qui me suit, vous les apprendra. »

Il n'avait pas prononcé le dernier mot que les porteurs soulevaient de nouveau la litière et reprenaient leur course précipitée. Ils s'évanouirent dans la direction d'Ako.

Le *ronin,* trop impatient pour attendre que la seconde litière eût atteint la rive, entra dans le fleuve. Il arriva près du véhicule en criant :

« Chevalier Pur, chevalier Pur, c'est moi, le chevalier Invincible ! Dites-moi, je vous prie, quel malheur est arrivé à notre seigneur ? »

Le chevalier Pur attendit que ses porteurs l'eussent amené bien à côté de son interlocuteur, et alors, mettant sa bouche près de l'oreille du chevalier Invincible, il lui dit tout bas la fatale nouvelle, et ajouta :

Les porteurs s'élancerent à toutes jambes et suivirent rapidement l'autre litière.

« Notre décision est prise sur ce que nous avons à faire. Si vous vous souvenez encore des gracieuses faveurs de votre ancien seigneur, vous n'hésiterez pas à vous joindre à nous. »

Le chevalier Invincible, qui, tout en parlant, marchait dans l'eau à côté de la litière, répondit :

« Il n'est pas nécessaire de me rappeler une chose semblable, chevalier Pur. Quoique ma lance soit quelque peu rouillée et mon armure en mauvais état, je puis encore en faire bon usage. »

Le chevalier Pur le salua en hâte, et ils gravirent la berge. Dès qu'ils en eurent atteint le sommet, les porteurs s'élancèrent à toutes jambes et suivirent rapidement l'autre litière, laissant le chevalier Invincible avec la jeune demoiselle et son serviteur.

Pendant quelques instants, il resta comme perdu dans ses pensées, car le triste sort de son seigneur affectait profondément son âme loyale. Il songeait que, à commencer par le chevalier Grosse-Roche, tous les *samuraïs* du clan mourraient en défendant le château contre l'armée qu'on allait envoyer pour appliquer l'arrêt de forfaiture. En retournant sur ses pas pour conduire les deux étrangers à un lieu où ils seraient en sûreté, il ne remarqua point les contours assombris des arbres et des rochers ; il ne voyait qu'une chose : le *sambo* et la boîte en bois de pin blanc qu'emportait la litière du chevalier Communal.

Quand ils furent arrivés au bureau des commissaires de la route, dans le petit village qui est près du bac, il déposa une plainte en règle contre les *coolies,* puis, invi-

tant les employés à prendre soin des voyageurs et à les faire conduire à une auberge, il retourna à son humble logis, où il dérangea son armure de son long repos pour s'occuper de la raccommoder et de la fourbir.

Le lendemain matin, il vendit ses quelques effets, et partit à pied pour Ako.

CHAPITRE V

LE CHEVALIER GROSSE-ROCHE REÇOIT LA DERNIÈRE MARQUE DE LA FAVEUR DE SON PRINCE

« Mieux vaut un serviteur malhonnête qu'un serviteur avare. » C'était là un proverbe doré des anciens, par lequel ils signifiaient que celui qui prend trop soin de l'argent de son maître amène souvent sa ruine. Mesquinerie n'est pas économie. L'impardonnable faute commise par les chevaliers Porte-Flèche et Lac-Wisteria en ne remettant pas à Kira l'argent envoyé par le chevalier Grosse-Roche pour acheter ses bonnes grâces, avait été une trahison envers leur seigneur et la cause indirecte de sa mort.

Après avoir dépêché le chevalier Puits-Neuf, le Premier Conseiller se sentit l'esprit un peu inquiet, et attendit avec une certaine appréhension le retour de son messager. Imaginez donc, si vous pouvez, sa douleur et son indignation quand il apprit l'affreuse nouvelle apportée par le chevalier Communal et le chevalier Pur, lesquels atteignirent Ako la nuit même de leur rencontre avec le chevalier Invincible sur les bords du fleuve Kagosa.

Lorsque le chevalier Communal présenta la lettre que lui avait confiée son défunt chefau chevalier Grosse-Roche, celui-ci l'éleva révérencieusement jusqu'à son front, puis d'une main tremblante essaya d'en rompre le sceau. A ce moment, il aperçut le *sambo* et la boîte en bois de pin dont le chevalier Pur avait enlevé l'enveloppe blanche. Incapable alors de modérer sa douleur, le Premier Conseiller appuya sa tête sur la natte, et pleura, en proie à une émotion que les messagers partageaient.

Au bout d'un instant il domina son chagrin, et dit en s'adressant au chevalier Communal :

« J'espère que l'esprit de notre seigneur voudra bien me pardonner d'avoir montré ma faiblesse. Je ne me permettrai point d'autres larmes. »

En parlant ainsi il ouvrit la lettre, et la lut lentement. Il remercia ensuite les messagers épuisés de fatigue du loyal dévouement dont ils avaient fait preuve en se hâtant d'exécuter les instructions de leur chef, et donna des ordres pour qu'on pourvût à leurs besoins. Resté seul, il se revêtit de ses robes de cérémonie, et, prenant dans ses mains le *sambo* et son fardeau sacré, il alla le déposer sur le *tokonoma* (sorte de console) de la salle du château. Ce devoir accompli, il envoya des courriers pour convoquer les hommes du clan à un conseil extraordinaire.

En attendant leur arrivée, il s'agenouilla, et resta d'abord aussi immobile qu'une statue, les yeux fixés sur la boîte en bois de pin blanc, réfléchissant aux moyens de se conformer le plus fidèlement possible aux désirs de son seigneur. Puis il mit la main sous sa robe et tira de son

sein la lettre, qu'il lut de nouveau. Elle était conçue en ces termes :

« Tu sais. »

Ces deux mots étaient signés du nom militaire du noble défunt.

Peu après, les membres du clan commencèrent à s'assembler. Chacun, à son arrivée, prenait silencieusement sur le plancher recouvert de nattes la place qui appartenait à son rang, et saluait avec respect le Premier Conseiller. Leurs figures pâles et la gravité de leurs physionomies indiquaient clairement l'anxiété dont étaient possédées leurs âmes. Les heures passaient lentement; et ils restaient à genoux, muets et mornes, la main droite crispée sur la poignée de leurs sabres qu'ils tenaient verticalement, et dont ils se servaient pour soutenir en avant leurs corps penchés.

L'horizon s'éclairait des premières lueurs grisâtres de l'aube, quand un vieux soldat monta à la tour du château, et, s'approchant de la grosse cloche, tira d'un air triste la poutre suspendue qui servait de battant, et la heurta contre le métal. Il répéta sept fois ce mouvement, annonçant ainsi l'heure du Tigre (4 heures du matin). Lorsqu'il eut fini, il se pencha sur le parapet, porta sa main flétrie par l'âge à son oreille pleine de rides, et écouta, en se murmurant à lui-même :

« Le dernier homme du clan est entré. J'entends le gardien qui ferme la grande porte. Le conseil va s'ouvrir. »

Il supposait juste. A ce moment le chevalier Grosse-

Roche relevait la tête et annonçait la raison qui l'avait ainsi fait assembler à l'improviste les membres du clan.

La nouvelle tomba sur les *samuraïs* comme la foudre sur un œuf. Un silence de mort régna dans la salle. Les hommes du clan, muets d'étonnement, se regardaient les uns les autres, comme incapables de comprendre tout le sens de la communication qu'on venait de leur faire. Au bout d'un moment, les plus jeunes éclatèrent en un cri d'indignation. Aussitôt une grande clameur s'éleva par toute la salle, et, malgré leur respect pour le Premier Conseiller, tout le monde se mit à parler à la fois.

« Voici le moment de se rappeler la belle parole des Anciens : Quand le maître est outragé, c'est au serviteur à mourir, » criait passionnément un jeune *samuraï*.

« Notre prince n'est plus. Suivons-le donc en mourant comme de galants hommes pour défendre son château, dont les remparts doivent désormais nous servir d'oreiller. C'est là, Monsieur le Premier Conseiller, notre détermination franchement déclarée. Quand et comment elle devra s'accomplir, nous vous le laissons à décider. »

Le chevalier Grosse-Roche, comprenant leur émotion, leur permit de s'exprimer librement. Puis, ramenant l'ordre dans l'assemblée, il dit :

« Hommes du clan d'Ako, mes compagnons, votre manifestation de fidélité, tout admirable qu'elle est par l'intention, respire une passion excessive. Vous souhaitez de mourir comme de vrais *samuraïs*. Mais où trouverez-vous votre ennemi ? Il vous sera toujours facile de vous débarrasser de l'existence. Ce serait le comble de la folie que

de vous sacrifier sans rien obtenir en retour. Notre devoir est d'adresser une pétition aux autorités, leur demandant de nommer Monseigneur Grand-Savoir, l'honoré frère de notre feu maître, chef de notre clan, et de restaurer ainsi la maison d'Ako. Nous ne connaissons encore qu'en partie la décision du Conseil des Anciens. Notre seigneur ayant reçu l'ordre de mettre fin à ses jours, je pense bien que le chevalier Kira, à moins qu'il ne fût déjà mort de sa blessure, aura été frappé d'une sentence semblable. On ne savait rien à ce sujet dans l'après-midi du jour de la mort de notre prince, quand les chevaliers Communal et Pur ont quitté Yédo. Je propose que nous envoyions à la capitale deux personnes autorisées, dans le double but de présenter la pétition et de s'assurer du sort du chevalier Kira. Qu'en dites-vous, mes compagnons de clan ? »

L'assemblée manifesta son assentiment presque unanime; puis le chevalier Fossé père, s'adressant au président, dit :

« Monsieur le Premier Conseiller, il y a un point sur lequel je désire appeler votre attention. J'ai cru comprendre que, quand vous eûtes vent du danger probable qui menaçait notre feu seigneur, vous donnâtes à ses conseillers de Yédo des instructions, qui, si elles avaient été suivies, auraient détourné ce malheur. Ces conseillers ont évidemment manqué à leur devoir; et leur négligence, véritable trahison, doit être punie de mort par nos mains.

— Oui, de mort par nos mains ! » répétèrent comme un écho les hommes du clan.

Le chevalier Fossé père garda le silence jusqu'à ce que le son de leurs voix se fût évanoui ; puis il reprit :

« Monsieur le Premier Conseiller, j'ai la confiance que vous approuverez cela. »

Le chevalier Grosse-Roche s'inclina gravement. Il se tourna ensuite vers les chevaliers Ecaille et Champ-du-Pigeon, et dit :

« J'aurai à vous charger de la mission à Yédo. Vous voyagerez en poste, et reviendrez de même. » Alors, s'adressant de nouveau à l'assemblée : « Compagnons de clan, » dit-il, « à partir d'aujourd'hui jusqu'à nouvel ordre, vous resterez dans le château, chacun à son poste, et le clan se tiendra tout prêt sous les armes. Maintenant nous allons clore le conseil. »

Les membres saluèrent et se retirèrent. Avant la nuit, le château était en complet état de défense, et tout le monde attendait avec anxiété des renseignements de Yédo.

Deux jours après, le chevalier Puits-Neuf arriva de la capitale en poste, apportant la nouvelle de la sentence rendue contre le chevalier Kira.

A cette communication tout le clan grinça des dents, et dit :

« Maintenant il n'y a plus d'espoir pour nous ; mais nous ne serons pas des lâches, et nous n'attirerons pas sur nous le ridicule et le mépris du monde. Nous saurons combattre et mourir ; et nos corps, pendus au-dessus des remparts, montreront que nous méritons le nom de *samuraïs* fidèles. Quoique le clan d'Ako n'existe plus, on dira : « Le maître qui remplit ses devoirs a des serviteurs qui

« font de même. » C'est la seule chose que nous puissions donner à notre défunt seigneur en retour de ses faveurs, dont le souvenir nous est toujours présent. »

Pleins de ces sentiments élevés, tous ceux du clan qui n'avaient pas encore pris leur poste de combat se pressaient vers le château, chacun avec son armure, ses sabres et sa lance, ambitionnant d'être le premier à franchir le portail et à se déclarer prêt au devoir.

CHAPITRE VI

LE CLAN SE PRÉPARE A DÉFENDRE LE CHATEAU

Le beau lotus croît sur la boue.
La fidélité ne connaît point de distinction de rang.

Cette ancienne maxime dépeint admirablement les sentiments qui animaient le clan d'Ako. Il est vrai qu'en apprenant le malheur de leur seigneur, quelques *samuraïs* avaient cherché leur sécurité au service d'autres maîtres; mais c'était là l'exception. La majorité des membres du clan, y compris les simples soldats, avaient tout oublié, hors leur devoir, et s'étaient loyalement ralliés autour de l'étendard que le Premier Conseiller déployait.

Le chevalier Grosse-Roche, toujours sage et vigilant, plaça des officiers à la porte du château, avec l'ordre d'inscrire les noms de tous ceux qui se présentaient, et de leur assigner un emploi suivant leur rang et leur mérite.

Parmi ceux qui vinrent au portail, il se trouva trois *samuraïs ronins* dont l'aspect dénonçait clairement l'ardeur et la résolution. Ces hommes avaient, quelque

Château d'Ako, dans la province de Harima, sur le bord de la mer intérieure.

temps auparavant, perdu les bonnes grâces du prince d'Ako. Au lieu de prendre du service ailleurs, ils avaient erré çà et là dans le pays, attendant le jour où le prince leur pardonnerait et les rétablirait dans leur ancienne situation. En apprenant son sort, ils avaient fait vœu de mourir pour sa cause ; et, bien que leur armure fût rouillée et leurs habits en lambeaux, ils se hâtèrent de venir se présenter devant les officiers enrôleurs.

« Attendez un moment, s'il vous plaît, » leur dit un de ceux-ci. « Tout en admirant votre ardeur, je ne peux vous permettre d'entrer dans le château. Les ordres du Premier Conseiller s'opposent à l'enrôlement de quiconque n'est pas membre du clan. »

Le chevalier Champ-de-la-Falaise, parlant pour lui et ses compagnons, répondit :

« Vous avez parfaitement raison, honorable chevalier. Cependant, bien que simples *ronins,* nous sommes résolus à mourir pour notre seigneur. Soyez donc assez bon pour avertir le chevalier Grosse-Roche de notre présence. Si vous ne nous accordez pas cette faveur, nous allons mettre fin à nos jours ici même. »

L'officier fit ce qu'on lui demandait. Quelques instants après, un messager sortit, remercia les *ronins* au nom du chevalier Grosse-Roche, leur offrit de l'argent et des vêtements, prit leurs adresses, et leur dit :

« Il se peut que plus tard vous receviez une communication du Premier Conseiller. Pour le présent, il ne saurait profiter de vos services. »

En entendant cette décision, le chevalier Champ-de-

la-Falaise répliqua de la voix étouffée d'un homme qui ne peut retenir ses larmes :

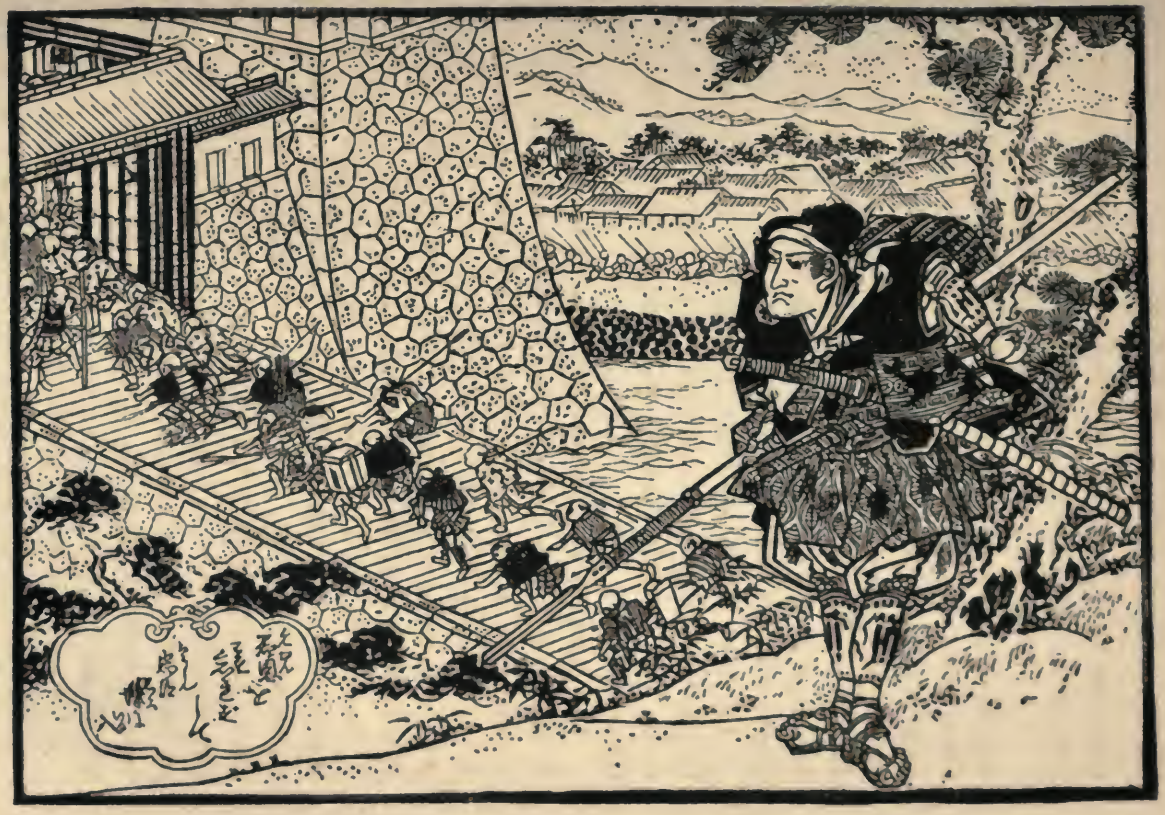
« La bonté du chevalier Grosse-Roche nous est bien connue. Plein de pitié pour notre sort semblable à celui d'une épave, il a soin, même à l'heure de l'épreuve, de se souvenir de nos besoins. Dans ces circonstances, nous ne voulons pas refuser ses largesses, ni désobéir à son ordre de nous retirer. Mais nous avons la ferme et sincère confiance que, lorsqu'il aura arrêté ses plans, il se mettra en communication avec nous. »

Les deux autres ajoutèrent leurs prières aux siennes. Le messager promit d'en faire part au Premier Conseiller, et ils s'éloignèrent, vantant la générosité du chevalier Grosse-Roche.

Les jours suivants, les officiers préposés à l'enrôlement eurent beaucoup à faire, à cause de l'arrivée des loyaux membres du clan qui résidaient à Yédo. Il venait en outre des marchands de la ville et des fermiers des villages de province, qui, saisis du même esprit de fidélité que les membres du clan, désiraient offrir leurs services.

Au milieu de cette confusion, on vit apparaître un homme très pauvrement vêtu, portant sur le dos une armure toute délabrée, de couleur pourpre, et ayant à la main une formidable lance. Il s'avança sans démonstration d'aucune sorte, et essaya de franchir le portail. Mais en l'apercevant, l'officier qui enregistrait les noms lui fit dédaigneusement signe de se retirer, et lui dit d'un ton sarcastique :

« Nous ne saurions que faire de vos services. »



Au milieu de cette confusion, on vit apparaître un homme très pauvrement vêtu, portant sur le dos une armure de couleur pourpre, et ayant à la main une formidable lance.

Les plus rapprochés entendirent ces paroles, et ils commencèrent à se moquer du nouveau venu. L'un d'eux s'écria :

« Regardez donc les habits de ce compagnon ! C'est merveilleuse impudence à lui que de vouloir se faire enregistrer. Il devrait jeter un coup d'œil sur un miroir ; cela lui ferait du bien.

— Oh ! vous n'y êtes pas ! » dit un autre. « Il a peur de mourir de faim ; aussi voudrait-il bien entrer dans le château, où il sait qu'il y a du riz en abondance. Il est prêt à mourir de la mort d'un soldat, pourvu qu'il puisse auparavant faire taire les cris de son estomac.

— Pour moi, je ne lui fais même pas cet honneur, » insinua un troisième. « Mon opinion est qu'il aura entendu parler de ces trois hommes que le Premier Conseiller a pourvus d'argent et d'habits, et qu'il voudrait participer à leur bonne fortune.

— C'est cela ! c'est cela ! » crièrent les autres.

— Oui, » dit un tailleur au visage ratatiné, « il n'est pas rare qu'un chien errant tombe sur un bon dîner. »

Le *samuraï* ne prêtait pas l'oreille à ce qui se disait autour de lui. Il s'assit, l'air rébarbatif, sur un tronc d'arbre, près de la porte, et resta là patiemment, comme s'il s'attendait à être appelé du château.

Quelques instants après, un *samuraï* d'aspect aristocratique et martial, nommé Hachette, vint sous le portail et demanda aux officiers enrôleurs :

« Parmi ceux qui attendent pour être admis, n'en est-il pas un appelé le chevalier Invincible ? »

L'officier parcourut la liste, et, s'inclinant respectueusement, répondit :

« L'honorable *samuraï* dont vous parlez n'est pas encore arrivé. »

Sur cette réponse, le chevalier Hachette leva la voix et cria :

« Chevalier Invincible ! Êtes-vous dans la foule ? Le chevalier Grosse-Roche a hâte de vous voir.

— Chevalier Invincible ! chevalier Invincible ! » répétèrent les officiers devant la porte ; et les gens qui attendaient dehors renvoyaient le cri comme un écho.

Entendant appeler son nom, le sombre étranger se leva d'un air calme et s'avança vers la porte. A son approche tout le monde reculait.

Le chevalier Hachette le salua avec un respect profond, et lui dit :

« Heureuse rencontre, chevalier Invincible ! Le Premier Conseiller vous attend. Permettez-moi donc, chevalier, de vous mener auprès de lui. »

Le chevalier Invincible se tourna lentement, jeta un regard dédaigneux sur la foule, et suivit le chevalier Hachette à la chambre du conseil, laissant tout le monde stupéfait. Pourtant le tailleur fit sur-le-champ cette remarque :

« Grand Bouddha, ce n'est plus par leurs habits qu'on reconnaîtra les messieurs désormais. »

Dans l'après-midi de ce jour, plusieurs hommes du clan étaient réunis dans la salle du conseil, causant de leurs projets et de leurs espérances, quand l'un d'eux s'écria :

« Qu'est donc devenu le chevalier Ile-en-Avant? Il a toujours été noté pour sa bravoure et sa fidélité. Il n'a sûrement pas cherché la sécurité dans la fuite. Voici cinq jours que l'enrôlement est commencé, et son nom ne figure pas sur les listes. »

Cette remarque excita la colère de quelques jeunes *samuraïs* qui, frappant de la main la poignée de leurs sabres, se levèrent en disant :

« Nous allons nous occuper de cela, et rendre une visite au chevalier Ile-en-Avant. Si nous le trouvons disposé à se dissimuler comme un crabe, nous l'enverrons faire un autre voyage. »

Ils partirent aussitôt, faisant résonner leurs sabres et claquer leurs sandales, et bien déterminés à agir comme ils l'avaient dit.

Arrivés à la maison du chevalier, ils y entrèrent sans cérémonie, et se précipitèrent dans la pièce de réception, où ils trouvèrent tout en désordre.

« Ah! » s'écria leur chef. « Je le savais bien. C'est ce que nous pensions. Il est dans son appartement particulier. Je veux être celui qui l'expédiera. »

Il fit signe à ses compagnons de rester tranquilles, et s'avança jusqu'à l'entrée de la chambre. Là, au lieu de tirer son sabre, il s'arrêta un moment, et dit en étendant le bras en avant :

« Je ne m'explique pas ceci. Voilà son armure suspendue à la poutre, et prête à être endossée à la moindre alerte. Nous nous sommes trop pressés. »

Comme il parlait, la femme du chevalier Ile-en-Avant

entra, venant de la cour. Elle tomba à genoux, et d'une voix émue demanda :

« Honorables messieurs, que désirez-vous ? »

A quoi le chef répondit :

« Nous voulons savoir si votre mari se prépare à apporter son aide à l'œuvre de justice.

— Honorables messieurs, il est sur le rivage, vaquant à ses affaires.

— Ah ! » dit le *samuraï*. « Il est sur le rivage, dites-vous ? Allons, Messieurs, allons le chercher ! Après tout, ceci paraît suspect. »

Il s'éloignèrent d'un air crâne, marchant trois de front, comme des *daïmios* de comédie. Ils arrivèrent bientôt au bureau de la douane sur le quai, et là découvrirent le chevalier Ile-en-Avant occupé à charger des *coolies* de paquets contenant des provisions. D'un ton rude ils lui demandèrent ce qu'il faisait, et pourquoi il ne s'était pas enrôlé.

Le *samuraï* écouta gravement, et répondit :

« Ces paquets sont destinés au château. Pendant que vous mettiez ma loyauté en doute, je m'occupais de pourvoir à votre subsistance. Voilà pourquoi je n'ai pas eu le temps de m'enrôler. »

Les visages des jeunes gens devinrent rouges de honte. Leur chef s'inclina respectueusement et dit :

« L'ignorance de la jeunesse a besoin de dix mille pardons. Le moineau ne saurait comprendre les pensées de l'aigle. »

CHAPITRE VII

LE PACTE EST SCELLÉ

Un million de maux ne pèsent pas autant que l'ordre du maître;
Mise en balance avec son commandement, ma vie est aussi légère qu'une lume.

Telles furent les paroles prononcées par le chevalier Grosse-Roche en recevant du Shogoun la notification officielle d'avoir à rendre dans les trente jours, tranquillement et respectueusement, le château d'Ako aux commissaires qui seraient envoyés pour en prendre possession. Ce document lui parvint vers le temps où les chevaliers Écaille et Champ-du-Pigeon arrivaient à Yédo. Il n'en communiqua pas le contenu aux hommes du clan, jugeant plus sage d'attendre que leurs envoyés fussent de retour de la capitale. Cependant les préparatifs de défense se continuaient, et la forteresse fut approvisionnée pour soutenir un long siège.

Le matin du quatorzième jour, le chevalierÉc aille et le chevalier Champ-du-Pigeon se présentèrent à la porte.

Ils furent immédiatement conduits devant le chevalier Grosse-Roche. Leurs vêtements salis par le voyage et leur air épuisé témoignaient des fatigues de la route.

Le chevalier Champ-du-Pigeon n'avait même plus la force de parler. Ce fut donc le chevalier Écaille qui fit le rapport en ces termes :

« Monsieur le Premier Conseiller, après avoir dûment remis la pétition aux autorités compétentes, nous nous livrâmes aux investigations les plus complètes touchant le chevalier Kira. Hélas ! hélas ! il vit encore, et, bien que privé de sa charge, il se réchauffe au soleil de la faveur du Shogoun. Nous avons appris que ses manières sont aussi insolentes que jamais, et qu'il triomphe de la disgrâce de notre maison. Il a triplé les gardes aux portes de sa résidence, et ses espions s'attachaient à nos pas partout où nous allions. Il vante la prudence du chevalier Petit-Bosquet, son premier conseiller, et la fidélité de ses vassaux ; et il rit à l'idée que nous puissions venger la mort de notre seigneur. Pendant que celui-ci est couché à l'ombre des grands pins du cimetière de la Colline du Printemps, son ennemi contemple le soleil levant, le majestueux mont Fouji, la lune illuminant le fleuve Soumida, et insulte à l'esprit du noble prince. Comment les dieux peuvent-ils permettre une telle injustice ? »

Le chevalier Grosse-Roche avait écouté avec une profonde attention. Il répliqua :

« Je vous remercie de votre zèle à vous acquitter de votre mission. Veuillez vous retirer et prendre les rafraîchissements et le repos dont vous avez si grand besoin. Je

désire que vous ne communiquiez ces nouvelles à personne; car je veux y réfléchir avant d'en faire part au clan. »

Les messagers s'inclinèrent et sortirent, laissant le chevalier Grosse-Roche à ses méditations.

Deux jours après, il assembla un second conseil et y prononça ces paroles :

« Compagnons de clan, il est de mon devoir de vous informer que le Shogoun m'a commandé de livrer le château à une armée d'occupation. M'inclinant devant l'autorité, j'obéirai. Ce n'est pas à la légère que je suis arrivé à cette conclusion. Résister aux autorités légitimes, ce serait déshonorer la mémoire de notre défunt seigneur, qui, en recevant le décret du Shogoun, se mit immédiatement en devoir d'en exécuter la lettre. »

Les *samuraïs* écoutaient, attentifs et graves. Quand il eut cessé de parler, ils se regardèrent les uns les autres d'un air interrogateur, comme s'ils s'attendaient à ce qu'il dît quelque chose de plus. Mais, comme il restait la tête inclinée, le chevalier Communal prit la parole :

« Monsieur le Premier Conseiller, » dit-il, « tout en ne doutant pas de la sagesse de votre décision, nous hésitons à l'adopter sans savoir auparavant ce qu'il adviendra de nous. Devons-nous oublier notre fidélité? Que la pensée seule en soit maudite! »

Le Premier Conseiller salua respectueusement celui qui venait de parler, et, tirant un document de son sein :

« Voici ma réponse, » dit-il, en dépliant le papier et en en donnant lecture : « Nous, soussignés, vassaux du

prince d'Ako, nous souvenant des faveurs sans nombre que nous avons reçues de ses mains et de celles de ses ancêtres, et nous souvenant aussi de ces paroles du sage : — Quand le maître est outragé, c'est au serviteur à mourir, — faisons vœu ici de nous donner la mort et de suivre son esprit sur la Route Solitaire, montrant à la fois au monde notre respect pour l'autorité légitime et notre dévouement à notre chef. Si nous manquons à l'accomplissement de ce vœu, que la vengeance des cent millions de dieux du ciel et de la terre tombe sur nous. Janvier 1699. »

Le Premier Conseiller s'arrêta pour observer l'effet de ses paroles sur l'assemblée, puis il continua :

« Demain, à l'heure du Cheval (midi), nous nous rassemblerons de nouveau pour signer ceci. La séance du conseil est levée. »

A l'heure dite, soixante-trois des membres du clan étaient à genoux sur les nattes du plancher de la salle du conseil. Ces hommes représentaient le riz séparé de sa balle.

Il y eut un court moment d'attente, et le chevalier Grosse-Roche entra. Il les salua gravement, déplia ostensiblement le papier, et le déposa avec respect sur la console ou *tokonoma,* vis-à-vis le *sambo.* Se tournant alors vers l'assemblée, il tira un petit couteau du fourreau de son sabre, se fit une incision au dos du troisième doigt de la main gauche et appliqua la coupure saignante sur le document, au-dessous de son nom. Il invita alors le chevalier Fossé père à en faire autant; mais le vieux *samuraï*

déclina cet honneur, et demanda que le fils du Premier Conseiller, le chevalier Grosse-Roche jeune, garçon de treize ans, signât après son père. L'enfant s'avança et accomplit la cérémonie, et tous suivirent l'un après l'autre. Le dernier qui signa ainsi était un simple soldat nommé Falaise-du-Temple, à qui le chevalier Grosse-Roche adressa ces paroles :

« Votre présence ici réjouit l'esprit de notre chef et ajoute du lustre à la réputation de ses fidèles vassaux. » Puis, se tournant vers l'assemblée, il continua : « Aussitôt après la reddition du château, nous nous réunirons au temple de famille de notre défunt seigneur dans le but de remplir notre vœu. »

Le lendemain, le chevalier Grosse-Roche fit la paie du clan en papier-monnaie, et, après avoir mis de côté une somme considérable pour une destination spéciale, il divisa ce qui restait dans le trésor entre les soixante-trois *samuraïs*. Chacun reçut ving-cinq *rios* ou dollars.

Le matin du trentième jour, l'armée d'occupation arriva devant la porte, et réclama la reddition de la forteresse. Le Premier Conseiller ordonna au chevalier Communal de ranger les hommes du clan en bataille et de les faire sortir du château. Ce fut pour l'officier l'occasion de déployer ses connaissances militaires. La façon dont il manœuvra ses troupes excita l'envie et l'admiration des assistants.

Les hommes du clan sortirent de dessous le portail deux de front. Leurs armes et leur équipement étincelaient sous la froide lumière du soleil d'hiver. Traversant

la chaussée de pierre, ils se déployèrent à gauche et à droite en deux corps, l'un sous le commandement du chevalier Communal, et l'autre sous le chevalier Invincible. Ils se tenaient immobiles, la lance en main, prêts à obéir au premier ordre, pour la retraite comme pour le combat.

Pendant qu'ils attendaient ainsi, le chevalier Ile-en-Avant quitta le château, portant l'étendard du chef défunt. Le chevalier Grosse-Roche jeune le suivait, en costume de cérémonie, les mains chargées du *sambo* qu'on avait recouvert de l'étoffe blanche pour dérober la relique sacrée aux regards profanes du vulgaire. A une petite distance derrière lui marchait le Premier Conseiller, entouré d'une garde de *samuraïs* et tenant dans la main droite la clef de la porte principale du château.

Lorsque son fils eut rejoint le corps commandé par le chevalier Communal, il dépêcha un messager aux commandants de l'armée d'occupation, qui s'avancèrent avec leurs escortes pour recevoir la clef. Pendant cette cérémonie, le chevalier Grosse-Roche et ceux de sa suite se prosternèrent sur le sol, tandis que les représentants du Shogoun étaient assis sur des sièges de campement.

Lorsque tout fut terminé, le chevalier Grosse-Roche rejoignit les hommes du clan et leur parla ainsi :

« La maison d'Ako n'existe plus. Recevez mes adieux pleins de tristesse. J'ai la confiance que ceux d'entre vous qui chercheront de nouveaux maîtres les serviront avec autant de fidélité que vous avez servi votre défunt seigneur. »

Tous s'inclinèrent jusqu'à terre, et le clan se dispersa.

A l'heure du Cheval (midi), le chevalier Grosse-Roche entra dans le temple du Pin Revêtu de Neige, portant révérencieusement en ses mains une tablette où était inscrit le nom que son seigneur gardait dans la mort. Derrière lui, son fils portait le *sambo*. Comme ils arrivaient à la salle principale du temple, le supérieur des prêtres vint au-devant d'eux, reçut leurs fardeaux et les déposa sur l'autel. Les soixante-deux fidèles étaient tous là, leurs sabres couchés sur les nattes et prêts à servir.

Le chevalier Grosse-Roche s'avança jusqu'à la place d'honneur, s'agenouilla, se prosterna, et, sans tirer son sabre, prononça ces paroles :

« Le temps n'est pas encore arrivé où nous devrons employer nos armes contre nous-mêmes ; et la raison s'en trouve dans ces paroles de Confucius : — Tu ne vivras pas sous le même ciel ni ne fouleras la même terre que l'ennemi de ton maître ou de ton père. — Nous devons d'abord venger la mort de notre seigneur. Son ennemi, qui sait bien l'esprit qui nous anime, nous rendra la tâche difficile. Il n'en faut pas moins l'accomplir. Le martin-pêcheur finit toujours par trouver sa proie, lors même qu'elle se cache au fond du fleuve. »

Les conjurés avaient écouté avec attention, et le chevalier Fossé père répondit :

« Chevalier Grosse-Roche, en toute chose nous nous guiderons sur votre exemple et vos conseils. »

Le supérieur des prêtres leur fournit du papier et les autres choses nécessaires pour écrire, et le Premier Con-

seiller rédigea un nouveau pacte. Les soixante-quatre fidèles le scellèrent de leurs doigts sanglants.

A partir de cette heure, ils devinrent aux yeux des hommes ce qu'ils étaient déjà aux yeux de la loi, des *ronins*, ne relevant de personne que de leur seigneur mort.

Les hommes du clan qui n'étaient pas entrés dans la ligue firent ce qu'ils jugèrent le plus sage dans leur intérêt et celui de leurs familles; le plus grand nombre prit du service sous un favori du Shogoun qui avait été récemment créé prince de Sabaye.

Une semaine après la reddition du château, le chevalier Grosse-Roche dépêcha les chevaliers Écaille, Flanc-de-la-Falaise, Invincible et Mille-Falaises, et d'autres conjurés, à Yédo, avec des instructions minutieuses pour surveiller le chevalier Kira et rapporter tous ses mouvements. Après quoi il abandonna sa résidence d'Ako et acheta une maison à Yamashina, petite ville près de la cité de Kioto.

A la mort du prince d'Ako, sa femme, la princesse Beau-Visage, avait pris le nom religieux de Pure-Gemme, et s'était établie dans la seule maison qu'elle possédât, dans le quartier de la Colline-Bleue, à l'ouest de Yédo. Là, servie par madame Ile-du-Pin et quelques femmes fidèles, elle vivait retirée du monde, attendant que le jour arrivât où les *ronins* vengeraient la mort de son époux.

CHAPITRE VIII

HISTOIRE DU CHAGRIN D'UNE JEUNE FEMME

Au nord de la ville de Yédo, dans le faubourg à la mode appelé Terrasse-aux-Racines, se trouvait une petite villa entourée de beaux jardins remplis d'arbres, de plantes et de fleurs délicieuses, dont un petit cours d'eau, qui coulait à travers la propriété, entretenait la verdure et la fraîcheur. Les marques d'un goût artistique s'y voyaient partout; mais, hélas! celle qui avait créé ce paradis avait disparu, et ce qui avait été sa demeure était maintenant habité par une jeune mariée que l'on admirait encore quelques mois auparavant pour son talent de cantatrice. A l'expiration de son engagement au théâtre, elle avait épousé un jeune marchand nommé Monsieur Pierre-Brillante, et celui-ci, fier de sa charmante femme, l'avait installée dans ces lieux enchanteurs. Cette dame, dont le nom était Petit-Tigre, restait souvent seule, son mari étant forcé de s'absenter pour vaquer à ses affaires dans la cité. La solitude conduit naturellement aux idées sombres; aussi pensait-elle souvent à sa vie si gaie d'autrefois, la comparant à la tranquillité et à la monotonie de son nouvel état.

Un soir, les ombres s'épaississaient déjà, elle prit sa guitare qui reposait contre un pilier, l'accorda et se mit à chanter un chant bien connu :

« Comme j'errais sur la route de Niphon, seule et triste, mon cœur battait vite et se gonflait comme la colline d'Imon qui se trouvait devant moi.

« Ni le rossignol ni le marchand de parapluies ne remarquaient que la pluie approchât ; cependant mes manches étaient mouillées par l'averse de mes pleurs.

« De même que les sarments de la vigne rendent le pied de la colline d'Ouyeno de difficile accès, de même le sentier de l'amour est barré d'obstacles pleins d'épines.

« Les eaux du fleuve Soumida suivent tranquillement leur pente; mais, quand le cours de mes pensées se tourne vers mon amour, je suis assaillie de doutes inquiets. »

Au lieu de finir le chant commencé, elle mit brusquement de côté l'instrument, s'appuya le menton dans ses mains, et dit d'un ton rêveur :

« Quoique mon mari ne veuille pas l'avouer, je suis sûre que ses affaires ne sont plus si bonnes depuis notre mariage. Je crois que c'est un tort pour quelqu'un dans sa position de mépriser l'opinion publique et de sacrifier son bien-être. Pourquoi m'a-t-il conduite dans un endroit si retiré ? Ce n'est sûrement pas là la résidence d'été dont j'ai tant entendu parler ; c'est une maison qu'il a louée à la hâte pour me recevoir. Il quitte la cité de très bonne heure, et ne revient ici que tard dans la nuit. Son sac à argent vide, son air préoccupé disent assez l'histoire de ses ennuis. La honte et la crainte de me faire de la peine

l'empêchent peut-être de me communiquer la nouvelle du désastre; mais j'aimerais mieux apprendre le pire malheur et partager son chagrin, car je sais que les angoisses d'une douleur sans confident sont doublement rudes à porter. »

Le gazouillement des oiseaux appelant leurs compagnes dans les nids parmi les arbres et l'obscurité du soir augmentaient sa tristesse, et des larmes commencèrent à couler le long de ses joues.

A ce moment elle entendit la grande porte s'ouvrir. Essuyant ses yeux, elle se précipita vers l'entrée et reçut son mari.

« Cher Pierre-Brillante, » dit-elle, « vous arrivez bien tard. Je commençais à être inquiète. »

— Ne vous alarmez pas, Petit-Tigre. J'ai été très occupé aujourd'hui. Il m'a fallu courir toute la cité, et j'ai encore une visite à faire avant de me coucher. »

Il entra dans la maison derrière sa femme. Alors celle-ci ferma la porte extérieure, s'agenouilla tout près de lui et lui dit :

« Cher Pierre-Brillante, je vous en prie, ne ressortez pas ce soir. Je ne sais pourquoi, mais quelque chose me dit de vous faire cette demande. Mon cœur est plein de tristesse. »

Il l'attira à lui, lui appuya la tête sur ses genoux, et lui répondit en caressant ses épaules :

« Je comprends tout, Petit-Tigre. Le contraste est trop grand, je pense, entre ce lieu et la gaieté de votre ancienne demeure. Dans quelques jours nous irons dans

notre maison de la cité, et je suis sûr que vous vous y sentirez moins triste.

— Oh ! Pierre-Brillante, » s'écria-t-elle en sanglotant, « vous ne me comprenez pas. Ce n'est pas mon isolément, ce sont vos secrets chagrins qui me rendent si malheureuse.

— Petit-Tigre ! Petit-Tigre ! qui vous a parlé de mes affaires de commerce ?

— Personne, » dit-elle. « J'ai tout appris en vous regardant. Je vous en prie, ne me cachez pas la nature de vos malheurs. Si je ne suis pas digne de partager vos ennuis, je ne suis pas digne d'être votre femme. »

Il fut grandement affecté de ces paroles, et pendant un moment il ne put répondre. Enfin il dit :

« Chère Petit-Tigre, votre amour vous fait exagérer vos craintes. Le fait est que mes affaires m'obligent à un voyage, et, pour dire la vérité, il faut que je parte ce soir. Maintenant vous savez tout.

— Ce soir ? » cria-t-elle avec désespoir. « Non, pas ce soir. Attendez jusqu'au matin.

— Je ne puis, chère petite. Il faut que je parte immédiatement. Tenez, » ajouta-t-il en tirant de son sein un rouleau contenant cinq *rios* et une lettre cachetée, « voici ce que je suis venu vous apporter. Il faut maintenant que je retourne à la cité. Vous trouverez ici mes instructions, et cet argent vous suffira jusqu'à mon retour.

— Oh ! attendez un peu, je vous en prie, » cria-t-elle en se cramponnant à lui. « S'il faut que vous partiez ce soir, laissez-moi vous accompagner.

— Comment vous emmènerais-je là où je ne vais moi-même qu'avec répugnance? Allons, soyez courageuse, mon Petit-Tigre! »

Sa sagacité de femme avait pénétré le stratagème qu'il employait par amour pour elle. Fixant sur lui ses yeux débordant de larmes, elle insista :

« Oh! mon cher mari, rassurez-vous. Je comprends tout. Une calamité soudaine vous a frappé, et vous êtes sur le point de mettre fin à vos jours. Cette lettre contient votre dernier adieu. Je suis abandonnée. Si je dois me séparer de vous, l'argent ne m'est point nécessaire. Je suivrai la route où vous allez marcher. »

D'une main elle s'attacha à lui, et de l'autre rompit le cachet de la lettre. Son mari le vit et s'écria :

« Ma chère, ceci ne doit pas être lu maintenant. Il faut partir et me hâter. »

Désespérée, sa femme ne l'en retint que plus fortement. En même temps elle jeta sur la lettre un coup d'œil rapide, puis la laissa tomber en s'écriant :

« Ah! c'est bien ce que je pensais. Que dirai-je? Vous êtes sans reproche. C'est moi, femme de basse naissance, naguère chanteuse de théâtre, qui ai attiré ce désastre sur vous. Et cependant, puisque vous m'avez choisie pour femme, vous imaginez-vous que je survive à votre mort?

— Non, chère et admirable épouse, » dit-il en sanglotant. « Je n'ai jamais cru que vous puissiez m'être infidèle. Si je l'avais pensé, je n'aurais point pris de précautions pour pourvoir à vos besoins après ma mort. Je sais bien que le monde me stigmatisera du nom de lâche pour avoir

fui les responsabilités que j'ai encourues, au lieu de les envisager courageusement en face. Mais, hélas! j'ai été récemment si malheureux que je suis dégoûté de la vie et résolu à en finir avec elle. Vous avez quitté vos joyeuses relations pour me plaire, et vous n'avez été qu'une captive dans cette sombre demeure; aussi ai-je pensé que, lorsque je serai hors de votre chemin, vous en serez plus heureuse. Cette petite somme de cinq *rios* n'ira pas loin; pourtant je la tiens d'une source honnête, et je vous prie de l'accepter. »

En parlant ainsi il s'affaissa à ses pieds, accablé par la douleur.

Quelques moments après, quand elle lui eut rendu un peu de courage, elle lui dit:

« Les dieux décident tout pour notre bien. Nous allons aller au Puits-des-Bois, ici près, et là nous mettrons fin à nos jours. Nous mourrons dans ce lieu charmant rendu sacré par le dévouement de la cantatrice Chêne-Blanc, qui est enterrée près de son amant sous les branches éparses du saule pleureur planté en mémoire d'elle. »

Pierre-Brillante se releva, et, la regardant tendrement:

« Le saule dont vous parlez, » dit-il, « passe pour posséder un pouvoir miraculeux. Venez, nous allons chercher son abri. »

Ils quittèrent la maison, la main dans la main, et s'avancèrent vers les Trois-Points dans la direction du Puits-des-Bois. Ils s'arrêtèrent pour prier sous le saule, à une des branches duquel la femme attacha le cordon de

soie de sa ceinture, en signe qu'elle avait renoncé à tout espoir de vivre.

En approchant du puits, ils virent la pâle lune qui se reflétait sur les eaux tranquilles. Alors ils se mirent à genoux et firent leur dernière prière. Tout était solitaire et invitait à la douleur.

Au bout d'un moment, ils se levèrent et se prirent les mains. Ils étaient prêts à faire dans le puits le saut fatal, lorsqu'un *samuraï*, qui venait le long du sentier, devina leur intention, et, se précipitant en avant, les retint sur la margelle.

Le nouvel arrivant était le chevalier Petit-Bosquet, premier conseiller du chevalier Kira. Sa fidélité l'aurait fait en toute rencontre croiser le sabre avec les ennemis de son maître ; et, bien que ce maître ne marchât pas dans la bonne voie, il le conseillait toujours suivant la justice, même au risque d'encourir sa disgrâce.

Lorsque le chevalier Petit-Bosquet les eut éloignés du puits, il s'enquit de la cause de leur chagrin. En apprenant la vérité, il conçut pour eux un vif intérêt, et les consola de son mieux.

« Mes bons amis, » leur dit-il, « vous êtes l'un et l'autre bien jeunes, et, sans doute, vous ne vous sentez pas capables de supporter une grande honte ou un grand chagrin. Il est probable que, dans votre désespoir, vous vous étiez résolus à ce que les circonstances semblaient à vos yeux vous commander de meilleur. En réalité, c'était une grande folie. Il y a des vicissitudes dans la carrière de tout homme. Quelque bas qu'il soit tombé, qui sait s'il ne se

relèvera pas ? Je venais ici ce soir pour prier sous cet arbre vénérable, là-bas, afin que les dangers qui assiègent maintenant mon honoré seigneur puissent être détournés de lui. Dans le hasard qui me permet de vous sauver la vie je vois pour lui un bon présage. De même que vous avez été, par mon intervention, arrachés à la mort, de même sera-t-il délivré de ses ennemis. Séchez-vos larmes, je vous prie, et venez avec moi. »

Pierre-Brillante et sa femme se sentirent touchés de la bonté du chevalier Petit-Bosquet. Ils le saluèrent avec reconnaissance, le remercièrent et l'accompagnèrent jusque chez lui, où ils restèrent pendant quelques jours.

Il se trouva par bonheur qu'un monsieur Jeune-Ile, vieil ami du chevalier Petit-Bosquet, et exerçant la profession de fabricant de miroirs, désirait adopter un fils. Sur la recommandation du *samuraï*, Monsieur Bierre-Brillante et sa femme furent reçus dans la famille du marchand.

Dans un autre chapitre, je raconterai comment ces jeunes gens furent mis à même de reconnaître le grand service que leur avait rendu le chevalier Petit-Bosquet, lequel, tout en servant un mauvais maître, était, comme le chevalier Grosse-Roche, un homme valant des millions.

Monsieur Pierre-Brillante et sa femme se sentirent touchés de la bonté du chevalier Petit-Bosquet.

CHAPITRE IX

MÉPRISABLE CONDUITE DE DEUX CONSEILLERS

Aux premiers signes de l'orage, le lièvre timide cherche un asile dans la terre.

Quand les ennuis accablent le maître, le serviteur déloyal remplit sa poche et s'en va.

Cette maxime me tomba sous les yeux l'autre jour, en lisant une histoire des Quarante-sept *ronins*. De même que les oiseaux recueillent des substances diverses pour en faire leurs nids, les auteurs emploient les pensées d'autrui qu'ils mêlent au tissu de leurs histoires. Je cite donc cette parole pour caractériser la conduite de ces misérables lâches, les chevaliers Porte-Flèche et Lac-Wisteria.

La nuit de la mort de leur seigneur, ils se réunirent dans l'appartement de Madame Bas-Blanc, femme du chevalier Porte-Flèche, et se mirent à s'entretenir de l'avenir qu'ils avaient devant eux.

« Qu'allons-nous faire? » demandait avec inquiétude le chevalier Lac-Wisteria, qui était le plus jeune des deux.

« On rejette sur nous le blâme de tout ce qui est arrivé, et notre position est devenue très délicate.

— Oui, » répondit d'un air morne le chevalier Porte-Flèche, en remplissant de *saki* une grande tasse qu'il leva jusqu'à ses lèvres d'une main tremblante. « Le fait est, chevalier Lac-Wisteria, que nous sommes dans une impasse, dans un véritable puits. Tous les autres peuvent aller à Ako ; mais pour nous, il nous faut chercher quelque autre retraite plus agréable. Le chevalier Grosse-Roche ne nous pardonnera jamais notre erreur. Je pense que ce que nous avons de plus sage à faire est de nous donner la mort, et de nous assurer ainsi un nom glorieux dans l'avenir. »

La dame fit entendre un son particulier indiquant qu'elle n'approuvait pas le projet. Elle appliqua la paume de ses mains sur ses genoux en regardant son mari d'un air significatif. En même temps elle secouait la tête, à la manière des jeunes femmes mariées à des vieillards qu'elles ont dressés à porter les jupons.

Le chevalier Porte-Flèche était bien habitué à des démonstrations de ce genre; mais c'était un point sur lequel il aurait voulu laisser son ami dans l'ignorance. Aussi, regardant sa femme par-dessus ses lunettes de corne, il lui demanda doucement :

« Votre toux vous gêne toujours ?

— Je n'ai pas toussé, » répliqua-t-elle avec aigreur. « J'ai dit : Peuh ! »

Le chevalier Lac-Wisteria, qui attendait respectueusement la fin de ce conflit domestique, jeta un coup d'œil

interrogateur au chevalier Porte-Flèche, comme s'il s'attendait à ce que celui-ci fît des reproches à la dame. Mais le mari se contenta de répondre :

« Les bruits du dehors rendent la conversation un peu difficile. Honorable épouse, qu'est-ce que vous condamnez ?

— Votre détermination, » dit-elle. « Vous m'oubliez toujours. Si vous vous tuez, que faut-il que je fasse, moi ? »

Le chevalier Lac-Wisteria se pencha en avant, et murmura, comme s'il avait pensé tout haut :

« Suivre son noble exemple. »

Madame Bas-Blanc eut l'air de ne pas entendre cette suggestion qui ne s'accordait en aucune manière avec ses goûts; mais, après avoir bourré et allumé sa pipe, elle regarda son mari, et dit :

« Honorable monsieur, écoutez-moi. Vous et le chevalier Lac-Wisteria, vous avez les clefs du trésor. Pourquoi ne pas accepter ce que vous a réservé la bienveillance des dieux ? Demain les commissaires arriveront et emporteront tout ce qui restera. »

Le chevalier Porte-Flèche se tourna vers son camarade, et dit à demi-voix :

« Le plus fort n'est pas toujours le plus sage.

— Ce n'est pas le moment de citer des vers, » s'écria la dame. « Si vous êtes sérieux, allez tout de suite au trésor. Je vous accompagnerai, et, pendant que vous remplirez vos sacs, je choisirai quelques-unes de ces robes ravissantes qui sont dans les armoires de ma prin-

cesse. Elles contiennent de quoi donner dans l'œil, ces armoires! Maintenant que ma maîtresse est veuve, elle n'aura plus besoin de ces choses-là; et je suis sûre qu'elle aimerait encore mieux savoir qu'elles m'ornent le dos que de les voir possédées par les favorites des commissaires. »

D'abord son mari affecta d'être indigné de sa proposition, et le chevalier Lac-Wisteria agita la main comme pour dire qu'il ne consentirait jamais à rien de pareil. Cependant, quand ils eurent épuisé leur provision de maximes morales, ils prirent des lanternes et se dirigèrent vers le bâtiment à l'épreuve du feu où étaient emmagasinés les robes et autres trésors de leur maître mort et de leur maîtresse vivante.

Les deux hommes, désormais oublieux de tout scrupule, se mirent en devoir de remplir leurs sacs de *kobans* (pièces d'or ovales de valeurs diverses), ouvrant les coffres à coups de pied, et se conduisant en tout comme des bandits. Le chevalier Lac-Wisteria s'emparait du butin, tandis que le chevalier Porte-Flèche inscrivait les articles sur son carnet, résolu qu'il était à ne pas permettre, quand viendrait le moment de diviser leur prise, que son compagnon en eût plus que sa juste part.

Cette surveillance le tenait très attentif, car le chevalier Lac-Wisteria, au lieu de déposer les *kobans* dans la bourse commune, manifestait une forte tendance à les faire glisser dans sa manche. Aussi le chevalier Porte-Flèche ne pouvait-il observer ce que faisait sa femme.

Lorsqu'ils eurent rempli le dernier sac, il remarqua Madame Bas-Blanc à genoux devant un énorme ballot

Cela me regarde, marmotta-t-elle. Continuez vos affaires. Je prendrai soin des miennes.

qu'elle attachait avec une corde de soie; elle tenait en outre, entre ses dents, un portefeuille enveloppé dans une étoffe blanche et contenant du papier-monnaie ayant cours. En la voyant ainsi occupée :

« Que faites-vous là ? » lui dit-il.

« Cela me regarde, » marmotta-t-elle, car le portefeuille l'empêchait de parler distinctement. « Continuez vos affaires, je prendrai soin des miennes. »

En entendant cette observation, le chevalier Lac-Wisteria s'arrêta au moment où il allait mettre un koban dans le sac, et dit :

« Nous ne serons pas capables de porter cela. C'est trop pesant.

— Ne vous mettez point en peine, » repartit-elle. « Je serai mon propre *coolie*.

— Ma chère, » lui dit à l'oreille son mari, « ne vous chargez pas de choses si volumineuses. Prenez de l'argent. Avec cela vous achèterez toutes les robes que vous voudrez.

— Peuh ! » répliqua-t-elle avec dédain. « Il y a des robes dans ce ballot dont on ne saurait trouver les pareilles. Quand un homme se mêle de la garde-robe d'une dame, il se mêle de ce qu'il n'entend pas.

— Comme vous voudrez, comme vous voudrez, ma chère, » répondit-il vivement.

« Oui, » dit-elle en se baissant de nouveau et en serrant la corde du paquet. « Comme je voudrai. Il en a toujours été, et il en sera toujours ainsi. »

Le chevalier Porte-Flèche poussa un profond soupir

et retourna à sa besogne. Lorsqu'ils en eurent ramassé autant qu'ils en pouvaient porter, ils fermèrent la porte du bâtiment, et se dirigèrent vers leur maison.

Madame Bas-Blanc ne tarda pas à laisser tomber son fardeau en s'écriant :

« C'est trop lourd !

— Je vous l'avais bien dit, » murmura tout bas son mari. « Hâtons-nous ! Je n'ai pas envie d'être aperçu dans les environs du trésor.

— Je ne ferai pas un seul pas sans mon ballot, » répondit-elle résolûment. « Allons, enlevez-le et portez-le à vous deux. »

Les hommes, déjà trop chargés, firent comme elle le voulait, se sentant l'un et l'autre en son pouvoir.

Ils arrivèrent bientôt à la maison, où elle leur fit empaqueter l'argent au milieu de ses effets. Une heure avant l'aube, ils quittèrent ensemble le *yashiki* (palais, demeure noble), fuyant comme des voleurs qui veulent éviter les regards des honnêtes gens.

Plus tard j'aurai à raconter le châtiment qui s'abattit sur ce trio de traîtres. Laissons, en attendant, les deux coquins en proie à la langue aiguë de la mégère.

CHAPITRE X

CE QUI ARRIVA AU RESTAURANT DU ROYAL CHRYSANTHÈME

L'état de perfection ne s'obtient que par la prière. Nous ne tuerons pas les oiseaux; nous donnerons leur pâture même aux aigles sauvages, et par de telles actions notre vie deviendra pure.

C'était là la prière d'un prêtre plein de piété, qui vivait, il y a bien des années, dans un ermitage sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le temple d'Asakousa. De cet humble germe sortit un puissant édifice que l'heureux règne d'un sage souverain rendit florissant, et qui attirait quotidiennement de grandes foules de peuple venues pour le visiter et présenter leurs supplications à la déesse Kouwannon, la mère de merci.

Les routes qui conduisaient à ce beau lieu étaient bordées de restaurants, parmi lesquels il y en avait un fameux, au signe du Royal Chrysanthème.

Un jour d'avril, que les fleurs des cerisiers commençaient à se montrer en boutons dans les jardins du Tem-

ple, un vieillard à cheveux gris, accompagné d'une belle jeune fille de dix-sept ans, entra dans l'hôtel. Ils allèrent se placer sur le plancher couvert de nattes de la salle publique. Un garçon déploya promptement un paravent devant eux, et, après avoir reçu leurs ordres, se retira.

Le vieillard, dont les joues étaient humides de larmes, dit à sa compagne :

« Ma chère Home, ce n'est pas la crainte qui me chasse de Yédo. Je deviens trop vieux pour prendre efficacement soin de vous, et j'ai peur que votre beauté ne soit pour vous une source de calamités. C'est pourquoi j'ai pris le parti de quitter la cité et de vivre à la campagne. Peut-être dans les commencements vous trouverez-vous seule, et n'aimerez-vous pas à habiter parmi des étrangers; mais vous vous accoutumerez bientôt à ce nouveau genre de vie. Ayez courage, et prenez en patience ma décision. »

A cette explication et à cette prière la jeune fille répondit d'un ton affectueux :

« Grand-père, tant que vous serez avec moi je ne serai pas sans ami, et une fois à la campagne personne ne nous ennuiera. Cependant je ne peux m'empêcher d'éprouver du regret d'avoir à me séparer de mes chères compagnes et de mon excellent maître de musique. »

Le vieillard fixa sur elle des yeux pleins de tendresse, et reprit pour adoucir son chagrin :

« Je vous ai dit que notre nouvelle demeure était à la campagne; mais en réalité Rive-Dorée n'est pas loin de Yédo. C'est de plus une ville de bains renommée, qui n'est ni triste ni solitaire. Quand vous voudrez voir vos an-

ciennes amies, vous n'aurez qu'à vous joindre à un convoi de pèlerins venus ici pour prier la déesse Kouwannon, et vous arriverez ainsi sans nul encombre à la ville. »

Sa parole était gaie, mais son cœur était douloureusement agité d'être obligé d'enlever sa petite-fille à ses compagnes et de l'installer dans une maison étrangère. Il resta quelques instants silencieux, absorbé dans de tristes pensées.

L'actif garçon eut bientôt servi devant eux un modeste repas, et mademoiselle Home versait le *saki* quand deux étrangers entrèrent dans la salle d'un air fanfaron. L'un des nouveau-venus paraissait être un marchand, et l'autre, aux manières brutales, était un agent d'affaires.

En apercevant le grand-père, ils vinrent jusqu'à l'endroit où il était assis, écartèrent le paravent, et s'accroupirent devant lui, tandis que l'agent s'écriait :

« Nous nous rencontrons en bien bon lieu, monsieur Gardien-de-Porte-Abandonnée. »

Celui à qui s'adressaient ces paroles se mit à trembler d'effroi. Sa petite-fille le remarqua et jeta un coup d'œil inquiet sur les intrus, dont les manières l'effrayaient beaucoup.

« Oh ! vous n'avez pas besoin de prendre cet air innocent, monsieur Gardien-de-Porte-Abandonnée, » ajouta grossièrement l'homme. « A voir votre visage, personne ne penserait que vous savez que votre fils a emprunté de l'argent à ce monsieur qui est là. Vous faites comme si vous aviez le droit incontestable d'emmener votre petite-fille où il vous plaît. Mais, mon bon monsieur, moi je suis là pour vous dire non. »

Bouleversé, le grand-père ne répondit pas. Il ne put que joindre les mains et regarder celui qui venait de parler. Voyant cela, le marchand dit d'une voix conciliante :

« Monsieur Prospérité, ayez un peu de patience avec lui. Je prendrai cette jeune fille en guise de paiement, et j'annulerai ainsi l'obligation.

— C'est une excellente idée que vous avez là, » dit l'agent, qui ajouta en s'adressant à Monsieur Gardien-de-Porte-Abandonnée : « Entendez-vous cela, monsieur le grand-père? Sûrement vous devez être satisfait. Voyez-vous, mademoiselle Home, vous allez servir de paiement pour la dette de votre père; par conséquent vous ne pouvez accompagner votre aïeul. C'est votre père qui a contracté l'obligation, aussi ne direz-vous pas non. Allons, venez avec moi, et vite. »

Pendant que ces individus se préparaient à partir, la jeune fille, terrifiée, se tourna vers son compagnon qui semblait en proie à un grand trouble, et lui dit :

« Mon cher grand-père, que dois-je faire? Est-il vrai qu'il me faille accompagner ces personnes? Ne pouvez-vous venir à mon secours? » Et en parlant ainsi, elle se cramponna à la manche de sa robe, et fondit en larmes.

Monsieur Prospérité éclata de rire, et cria d'un air moqueur : « Allons, maintenant, venez; ne nous ennuyez pas plus longtemps. »

Il saisit la jeune fille par les mains, et s'efforça de l'entraîner. Le vieillard se leva alors, et, repoussant l'individu :

« Quoi! » s'écria-t-il. « Vais-je perdre ma chère petite-

fille pour la misérable somme de cinq *rios?* Non, non! Vous ne profiterez pas de mon âge et de la mort de mon fils. Vous dites qu'il vous a emprunté de l'argent; où est votre preuve? Avez-vous un écrit de lui à montrer? Que vous en ayez ou non, en arrivant à Rive-Dorée, j'emprunterai le montant de ce que vous réclamez et je vous l'enverrai par un exprès. Aucune circonstance ne me réduira à abandonner ma petite-fille.

— Par la sacrée montagne! » hurla le marchand. « Nous ne sommes pas assez sots pour nous reposer sur une simple promesse, quand même elle sortirait de la bouche du vieil et honorable Monsieur Gardien-de-Porte-Abandonnée.

— Notre patience est à bout, » cria l'agent. « Il nous faut cette fille, et nous l'aurons. »

Il mit de nouveau la main sur elle et la tira vers la porte, criant de toute sa voix : « Finissez vos pleurnicheries et arrivez.

— Holà, l'homme! Vous allez trop loin, » s'écria le grand-père furieux. « Tout âgé que je suis, je sais encore me servir de mon sabre, et je ne souffrirai pas que la fille de mon fils soit enlevée devant mes yeux par des ravisseurs. »

Il essaya de tirer son sabre hors du fourreau, mais ses mains paralysées par la vieillesse lui refusèrent leur office. Voyant cela, le marchand repartit :

« Prenez garde, monsieur Gardien-de-Porte-Abandonnée! Je n'excuserai point de pareilles paroles.

— Ni moi, » dit l'agent. « A quoi bon gaspiller votre

faible souffle ? Vous savez bien que vous avez été obligé de laisser votre maison de la rue du Fleuve-Bouddha parce que vous étiez en retard pour votre loyer, et qu'on ne vous a même pas permis d'emporter vos meubles. Votre promesse de payer est une simple farce. Nous vous avons surpris en train de fuir. Ce n'est pas moi que vous tromperez. Tout le monde sait qui je suis. Mon nom est Monsieur Prospérité, et je passe à bon droit pour le premier de tous les agents de Yédo. »

En débitant ces fanfaronnades, il jetait un regard circulaire et chargé de menaces sur les autres convives du restaurant, afin de les intimider et de les empêcher d'intervenir. Puis il renouvela sa tentative pour entraîner Mademoiselle Home hors de l'appartement.

La pauvre fille, à demi folle de terreur, s'arracha de ses mains, et s'élança vers un paravent derrière lequel était assis un *samuraï ronin* qui prenait quelques rafraîchissements. L'agent la poursuivit, et, dans ses efforts pour l'atteindre, renversa d'un coup de pied le paravent qui tomba sur le gentilhomme. Furieux de ce double outrage, celui-ci sauta debout et détacha à Monsieur Prospérité un coup de poing qui l'envoya sur le plancher; puis, tirant son sabre, il se pencha sur lui, s'écriant :

« Que signifie ceci, chien ? »

Ce *samuraï* était le chevalier Écaille, qui se restaurait après une tournée d'inspection dont l'objet avait été d'apprendre quelque chose des faits et gestes du chevalier Kira. C'était en vérité un beau jeune homme; et comme il se tenait là debout, son teint blanc, son nez aquilin, ses

C'est votre pied qui a renversé le paravent sur moi; c'est votre pied que je veux.

yeux clairs, ses lèvres roses et sa brave conduite captivèrent le cœur de Mademoiselle Home, qui, agenouillée près de son grand-père, levait timidement les yeux vers son libérateur.

« Impudent coquin, » continua le *samuraï*, « bien que les distinctions sociales perdent de leur rigueur dans un restaurant, vous avez renversé ma table d'un coup de pied pendant que je dînais, et c'est plus que je ne peux permettre. En conséquence, je dois vous punir. »

Le marchand et l'agent furent l'un et l'autre fort effrayés; se prosternant le front contre le plancher, ils implorèrent leur pardon, lui représentant qu'ils étaient là pour arrêter des fugitifs, et qu'ils n'avaient point eu l'intention d'offenser les convives et surtout un noble *samuraï* comme lui.

Le chevalier Écaille leur jeta un coup d'œil dédaigneux, et reprit :

« Je ne veux point vous punir pour votre manque de courtoisie envers moi; mais je le ferai pour votre insolence envers la vieillesse. Vous, hommes de basse condition, profitant des années et de l'impuissance de ce gentilhomme, vous avez cherché à lui ravir sa jeune demoiselle, et en faisant cela vous avez violé les lois de votre pays. C'est votre pied qui a renversé le paravent sur moi; c'est votre pied que je veux. »

Il tira son sabre et le brandit. A cette vue, l'agent se mit à plaider humblement sa cause.

« Honorable monsieur, je mérite je châtiment. Mais le noble *samuraï* arrêtera certainement sa main quand il

saura que j'ai une mère et un petit garçon qui n'ont pour tout soutien que moi.

— Oui, oui, » murmura le marchand. « Je puis me porter garant de tout ce qu'il dit. »

Le chevalier Écaille réfléchit un moment, puis prononça ces paroles :

« Je ne ferais que souiller mon bon sabre avec le sang de ce reptile. Si je vous épargne, consentirez-vous à ma proposition?

— Nous consentirons à tout, » répondirent-ils. « Dictez vos conditions.

— Bon! » s'écria-t-il. « D'abord vous renoncerez à toute réclamation vis-à-vis de ce vieux monsieur. Quant à la somme que vous redemandez, je vous paierai cela. En aucune circonstance je ne vous permettrai de vous mêler de ce qui regarde cette jeune demoiselle. » Puis, se tournant du côté de Mademoiselle Home, il continua : « Mais je prends peut-être une liberté trop grande. Voulez-vous me permettre d'intervenir dans cette affaire ? »

La jeune fille, qui se sentait tout intimidée devant le bel étranger, ne put que prononcer ces mots d'une voix faible :

« Je vous rends grâce, honorable monsieur. »

Son grand-père vint à son secours, et dit :

« Nous vous sommes profondément redevables. Je suis réellement honteux de figurer dans cette ignoble affaire. Je considérerai cet argent comme un prêt que je m'efforcerai de vous rembourser au plus tôt. »

Le chevalier Écaille s'inclina et dit :

« Ne parlons point de cela, je vous prie, honoré monsieur. Je vais régler cette affaire. »

S'adressant ensuite au couple toujours prosterné, il dit durement :

« Que décidez-vous ? Voulez-vous mon argent ou un coup de mon sabre ? Ah ! vous préférez l'argent, à ce que je vois. Faites vite, écrivez le reçu, et décampez. »

L'échange fut bientôt fait, et quelques instants après les ravisseurs étaient dehors.

Les clients de l'hôtel, que le tapage des intrus avait fort alarmés, exprimèrent hautement leur admiration pour le courage et la générosité du *samuraï*. Pendant ce temps, celui-ci disait à Monsieur Gardien-de-Porte-Abandonnée :

« Honorable monsieur, vous devez avoir été bien inquiet. Mais, grâce à mon bon sabre, le péril est passé. Cependant, maintenant encore, il vous faut user de précautions, et il ne serait pas sûr pour vous de vous attarder ici. Je vous conseillerais de quitter la place sur-le-champ. »

Le vieillard s'inclina profondément, et répliqua d'un ton plein de gratitude :

« Grâce à quelque mystérieuse providence, nous avons reçu de vous un grand bienfait. » Puis il dit à l'oreille de Mademoiselle Home : « Ma chère petite-fille, pourquoi ne remerciez-vous pas cet honorable gentilhomme ?

— Véritablement, je... je sens que je vous ai une grande obligation, » balbutia-t-elle.

— Je vous en prie, ne parlez point de cela, » dit le chevalier Écaille. « Je sais qu'il a été peu courtois de ma part

de tirer le sabre en présence d'une si charmante demoiselle; mais les circonstances l'exigeaient. Je ne puis cependant vous quitter sans vous demander pardon de mon impolitesse. J'ai un urgent devoir à remplir, et je dois vous dire adieu. J'espère que quelque jour prochain s'illuminera encore pour moi de la lumière de vos regards. »

Ces mots lui firent battre le cœur avec force. Pauvre fille! elle était déjà éprise d'un profond amour pour son vaillant libérateur, non parce qu'il était jeune et beau, mais à cause de la bonté de son cœur qui l'avait engagé à donner la grosse somme de cinq *rios* à un étranger rencontré par hasard. Cette mâle générosité lui avait été à l'âme, et elle sentait que confier sa vie à un tel homme, ce serait comme s'abandonner aux dieux eux-mêmes. Mais, dans un établissement public, peu accoutumée qu'elle était à se voir dans de tels lieux, elle était timide et gênée. Au lieu de répondre, elle dit quelque chose à l'oreille de son grand-père qui lui fit un signe de tête et adressa ces paroles au *samuraï* :

« Honorable monsieur, je désire vous donner une petite explication. Je suis depuis longtemps poursuivi par ces individus qui avaient résolu de m'arracher ma petite-fille. C'est pourquoi j'avais pris la détermination de me retirer à Rive-Dorée, pour ne plus me trouver sur leur chemin. Maintenant que, grâce à votre bonté, je suis débarrassé d'eux, tous mes projets sont bouleversés. Puis-je vous demander où est votre résidence ? »

Le *ronin* rougit légèrement, et répondit d'une manière évasive :

« Honorable monsieur, je suis en route pour Original-Place (le quartier où demeurait le chevalier Kira). Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que je désire reconnaître vos bontés, » murmura Monsieur Gardien-de-Porte-Abandonnée. « Mais ce lieu-ci n'est point propre aux conversations, et je... je... voulais... vous dire.... »

Au lieu de finir sa phrase, il s'arrêta, et regarda le sol d'un air perplexe. Sur quoi la jeune demoiselle soupira, et dit :

« Que ne peut-on rester toujours au lieu de sa naissance ! »

Le chevalier Écaille, comprenant ce qu'elle voulait dire, pressa le grand-père de retourner à la ville, et le vieillard y consentit.

Cette décision enchanta tellement Mademoiselle Home qu'oubliant sa timidité, elle s'écria :

« Oh ! quel bonheur ! Nous ferons donc route avec ce gentilhomme ! Notre maison est dans le quartier d'Original-Place. »

De telles rencontres nous apprennent les voies et moyens mystérieux des dieux qui président au nœud du fil d'amour.

CHAPITRE XI

VIEILLE, VIEILLE HISTOIRE

Qui peut résister à la volonté du dieu d'Iχoumo (le destin)? *Le grand guerrier lui-même est vaincu par l'amour.*

Le chevalier Écaille, Monsieur Gardien-de-Porte-Abandonnée et Mademoiselle Home quittèrent ensemble le restaurant, et les jeunes gens furent si charmés de la société l'un de l'autre que la distance qui sépare le terrain du Temple d'Original-Place leur parut à peine quelques pas.

A l'heure où ils atteignirent la rue du Fleuve-Bouddha, le soleil s'était enfoncé derrière l'horizon, et les ombres du soir s'accumulaient sur la ville.

M. Gardien-de-Porte-Abandonnée alla voir son propriétaire, qui demeurait tout près, lui paya les arriérés de son loyer, et conclut un nouveau bail pour sa maison; après quoi, il invita le chevalier Écaille à entrer et à prendre une tasse de *saki*. Qu'elles sont simples et aimables, les manières du pauvre!

Il était trop tard pour que le chevalier Écaille pût aller chez son ami le chevalier Invincible, qui avait à le consulter au sujet d'une dépêche envoyée par le chevalier Grosse-Roche; aussi, cédant aux pressantes invitations de Mademoiselle Home et de son grand-père, il resta leur hôte, avec l'intention bien arrêtée de partir le lendemain de grand matin.

A la pointe du jour, il fit jouer dans sa coulisse le paravent de papier, et regarda dehors. Il vit la pluie qui tombait comme un déluge d'un ciel de plomb. Comme l'averse continuait, il s'en fit une excuse, et passa toute la journée à écouter la voix ravissante de Mademoiselle Home, qui le tint sous le charme par son talent sur la guitare et par ses chants.

Pendant que la jeune demoiselle préparait le repas du soir, il visita la maison, et fut frappé de l'aspect de pauvreté que présentaient les appartements. Il était clair pour lui que ses hôtes devaient être embarrassés même pour se procurer le riz du lendemain. Il entra dans la cuisine, tira deux *rios* de sa bourse et les offrit à Mademoiselle Home en disant :

« C'est une bien petite somme, mais je vous prie de l'accepter et de l'employer à acheter quelque chose qui fasse plaisir à votre grand-père. Il n'a plus que peu d'années à vivre; c'est le devoir de chacun de le rendre heureux. »

Comme il parlait, Monsieur Gardien-de-Porte-Abandonnée sortit d'une chambre voisine, et, s'inclinant très bas :

« Ceux qui n'oublient pas les vieillards, » dit-il, « atteindront eux-mêmes une honorable vieillesse. »

Cette remarque plut au chevalier Écaille ; et, quand ils eurent causé un instant ensemble, il lui dit :

« Pardonnez-moi la question que je vais vous faire. Avez-vous quelque occupation ? Quand on vit sans rien gagner, une fortune, fût-elle haute comme une montagne, est bientôt dépensée. »

Le vieillard et la jeune fille éprouvèrent un douloureux sentiment de honte ; mais elle, innocente de toute hypocrisie, lui apprit franchement que son grand-père avait colporté du sucre candi dans les rues, et que, de son côté, elle s'était procuré quelques ressources en aidant son professeur de musique.

« C'est à peine si ce que vous receviez pouvait subvenir à vos premiers besoins, » dit le chevalier Écaille. Puis il prit le vieillard à part et lui dit : « Il me semble que cette jeune demoiselle est en âge d'être mariée. Quand elle le sera, vous aurez quelqu'un pour vous entretenir et vous épargner les privations.

— C'est bien vrai, » dit Monsieur Gardien-de-Porte-Abandonnée. « Mais nous sommes excessivement pauvres. De plus, nous étions autrefois des *samuraïs* au service du prince d'Ako, qui a dernièrement été la victime d'une mort si prématurée. Cette mort a mis fin à l'espoir qu'avait toujours entretenu mon défunt fils que quelque jour un de ses descendants pourrait être autorisé à rentrer au service d'une maison dont il avait lui-même été le vassal. Mon seul vœu maintenant est que ma petite-fille épouse un *samuraï*. »

Cet étrange discours remplit de surprise le chevalier

Écaille, et fit sur lui tant d'impression qu'il passa le jour suivant à parler des malheurs de leur défunt seigneur. Ses récits agitèrent beaucoup le vieillard et lui causèrent une grande douleur.

Le lendemain, avant l'aurore, Mademoiselle Home frappait à la porte de la chambre du chevalier et lui disait d'une voix émue :

« Venez auprès de mon grand-père, je vous en prie. Il est en proie à une attaque. Je l'ai entendu gémir, et en allant à son secours, je viens de m'apercevoir qu'il ne peut plus parler. »

Le *ronin* se leva et la suivit dans la misérable chambre, sur le plancher de laquelle gisait Monsieur Gardien-de-Porte-Abandonnée, dont les traits étaient recouverts de la pâleur cendrée de la mort.

Il jeta un regard sur le jeune homme, referma les yeux et poussa un léger soupir. Le fil de son existence était tranché.

Le chevalier Écaille et la jeune fille restèrent agenouillés près du cadavre jusqu'à ce que la lumière du matin illuminât le visage placide du mort. Mademoiselle Home alors appela les voisins, et, pleine de douleur, les informa de la perte qu'elle venait de faire.

Le corps fut bientôt prêt pour l'enterrement. Pendant que la fumée de l'encens consumé se répandait autour de la chambre, la pauvre fille pleurait à genoux, et les femmes présentes unissaient leurs lamentations aux siennes.

« Hélas ! hélas ! » s'écriaient-elles, « cet homme vénérable n'est plus. »

Le chevalier Écaille contemplait tristement ce spectacle. Il n'eut pas le cœur d'abandonner Mademoiselle Home à l'heure de la peine. De son côté, le propriétaire, qui portait à l'orpheline un intérêt paternel, lui caressait amicalement l'épaule en lui murmurant des mots de consolation.

Maintenant que son grand-père était mort, tout le monde semblait regarder le chevalier Écaille comme son tuteur ou son frère.

Le jeune homme donna pleine carrière à sa générosité. Non seulement il fit enterrer convenablement le défunt, mais encore il distribua aux voisins des présents de funérailles, et les traita avec tant de respect et d'attention, qu'ils insistèrent pour qu'il restât encore quelques jours.

Le matin du cinquième jour, il déclara à Mademoiselle Home qu'il lui fallait s'éloigner le lendemain de bonne heure ; puis il s'occupa d'arranger certaines affaires dont le soin, en raison de l'inexpérience de la jeune fille, retombait sur lui.

Les ombres du soir s'épaississaient, et les rumeurs de la cité devenaient plus faibles. Mademoiselle Home était assise sous la véranda, et regardait les lampyres voleter dans les hautes herbes. Ces mouches de feu, dans leurs allées et venues, lui semblaient comme les esprits de ses amis morts. Ses pensées étaient pleines de tristesse, et ses larmes coulaient abondamment. Quelques mois auparavant, elle avait perdu son père; aujourd'hui, son grand-père, son seul parent, venait de partir ; son avenir était plein d'incertitude. Comment ferait-elle pour vivre ? L'homme à qui elle avait en secret donné son cœur, était bien bon, il est vrai,

Le propriétaire, qui portait à l'orpheline un intérêt paternel, lui caressait amicalement l'épaule en lui murmurant des mots de consolation.

mais il n'avait que le dévouement d'un frère. Pendant ces cinq jours, où ils avaient été constamment ensemble, pas une parole n'était tombée de ses lèvres qu'elle pût interpréter autrement que comme l'expression d'une pure amitié. Si elle laissait passer cette occasion sans lui faire connaître l'état de son cœur, peut-être n'apprendrait-il jamais la vérité. Elle avait entendu les voisins chuchoter :

« Au milieu de son affliction, Mademoiselle Home a trouvé le bonheur. On peut réellement l'envier. Elle et le chevalier Écaille feront un beau couple. »

Ces réflexions lui inspiraient à la fois joie et chagrin. Joie, parce que chacun pensait qu'elle avait trouvé le chemin du cœur de celui qu'elle aimait; chagrin, parce qu'elle craignait que ce ne fût chez lui simple pitié, et que ces condoléances ne se changeassent en paroles de dédain.

Elle prit la résolution, s'il s'en allait sans lui déclarer qu'il ressentait de l'amour pour elle, de suivre son grand-père.

Tout en songeant ainsi, elle se cachait la figure dans les manches de sa robe et pleurait amèrement. Sa douleur attira bientôt l'attention du chevalier Écaille, qui, accourant auprès d'elle, l'emmena tendrement à l'intérieur de la maison, lui fit prendre place près du brasero, et s'assit à son côté.

« Ma chère demoiselle Home, » dit-il, « qu'est-ce qui cause votre chagrin ? Il ne faut pas vous désoler à ce point de la perte de votre parent. Les dieux sont bons, et, s'ils ne nous rendent pas les amis perdus, ils nous en donnent de nouveaux. »

Dans son émotion, la jeune fille éclata en sanglots, et répliqua, les yeux baissés :

« Quand vous serez parti, qui restera pour s'intéresser à moi ? »

Elle s'arrêta, et l'on n'entendait d'autre bruit que le battement de leurs cœurs.

Tout à coup des corbeaux, qui nichaient dans les arbres autour de l'habitation, se mirent à croasser à la lune. En les entendant, le chevalier Écaille dit :

« L'oiseau de l'amour me donne de l'audace. Chère et belle mademoiselle Home, je voudrais être toujours près de vous. Pourriez-vous regarder d'un œil favorable un infortuné *ronin* ? »

Les voix des oiseaux empêchèrent d'entendre sa réponse, tandis que la lune, pénétrant par la fenêtre ouverte, éclairait ce charmant spectacle. Elle tomba à genoux, la tête penchée, cachant sa face rougissante, et ne montrant que son cou blanc comme la neige et le bout de ses doigts croisés sur son sein, plus délicieux à voir que les boutons entr'ouverts du chrysanthème.

Chevalier Écaille, chevalier Écaille, votre fidélité de vassal l'emportera-t-elle sur votre amour pour cette mignonne fiancée ?

CHAPITRE XII

LE CHEVALIER KIRA

Celui qui a commis un grand forfait entend dans le trottinement d'une souris les pas du vengeur.
Aucun bruit n'alarme l'âme paisible de celui qui fait le bien.

Ces paroles dépeignent exactement les sentiments du chevalier Kira. Redoutant la vengeance des loyaux *ronins*, il se cachait dans son appartement particulier, et, comme une chauve-souris, ne sortait que dans les ténèbres.

Il serait difficile d'imaginer une existence plus misérable. Ses énormes richesses ne lui procuraient aucun bonheur; son âme soupçonneuse redoutait une traîtresse dans chacune des belles personnes qui l'entouraient de leurs soins; il ne se fiait qu'à son premier conseiller, le chevalier Petit-Bosquet; et, en attendant la juste rétribution qui devait, il ne l'ignorait pas, payer tôt ou tard son crime, il mourait de mille morts. Sa résidence était gardée, non seulement par ses vassaux à lui, mais encore par

un contingent d'hommes appartenant à son fils, le prince Ouyesougi. Malgré tout, le moindre bruit le faisait tressaillir, et il fatiguait ses gens de plaintes sur leur négligence et leur indifférence pour sa sécurité.

La mort de Monseigneur Champ-du-Matin, au lieu de lui faire éprouver des regrets, lui avait causé de la joie. Il passait ses journées à envoyer des espions pour surveiller l'homme qu'il craignait le plus au monde, le chevalier Grosse-Roche, et à délibérer avec ses amis sur les moyens d'employer son influence politique contre les membres dispersés du clan d'Ako. Sa haine acharnée s'étendait jusqu'à la veuve innocente, la princesse Pure-Gemme, qu'il entourait de délateurs et qu'il guettait comme le tigre sa proie.

Les fleurs de l'automne s'épanouissaient dans les jardins de sa résidence, quand un messager arriva de Kioto en poste. En apprenant cela, le chevalier Kira ordonna d'amener l'homme devant lui, et l'interpella en ces termes :

« J'espère que vous m'apportez de bonnes nouvelles ? »

Le vassal agenouillé leva la tête et murmura :

« Monseigneur, les renseignements que j'ai ne doivent être entendus que de vous. »

Le chevalier Kira fit signe à ses serviteurs de se retirer, et, ordonnant au messager d'approcher davantage, il lui dit :

« Eh bien ! maintenant, parlez !

— Monseigneur, nous avons ponctuellement exécuté vos instructions. Convolvulus, ma femme, est installée

dans la maison de Grosse-Roche en qualité de bonne pour ses enfants; mon frère est employé par lui comme gardien de sa porte, et cinq de vos fidèles vassaux demeurent à une portée de flèche de sa maison.

— Oui, oui, » interrompit le chevalier Kira avec impatience. « Mais, quelle nouvelle?

— Monseigneur, voici tout ce que j'ai appris. Huit jours avant mon départ de Kioto, Grosse-Roche a reçu une communication du Conseil des Anciens. Cette lettre l'ennuyait évidemment beaucoup. En conséquence, je chargeai ma femme de s'assurer de son contenu. La chose fut difficile; cependant, à force de précautions, elle réussit à prendre connaissance du document.

— Bien, bien! » s'écria avec humeur le chevalier Kira. « Qu'est-ce qu'il y avait dedans?

— Le Conseil ne refusait ni n'accordait la supplique des signataires de la pétition pour le rétablissement du clan; mais en même temps il donnait clairement à entendre à Grosse-Roche que, s'il faisait une tentative quelconque pour venger la mort de son seigneur, lui et quiconque se joindrait à lui, éprouveraient toute la rigueur de la loi. Ce soir-là même il alla chez Hachette, et s'y trouva avec un certain nombre d'autres *ronins*. La notification du Conseil fut évidemment un coup mortel porté à leurs espérances. Ils vidèrent plus d'une bouteille de *saki* et envoyèrent chercher des rafraîchissements à un restaurant. Je rôdais autour de l'endroit, et je corrompis un garçon qui me laissa prendre sa place. Je parvins ainsi à m'introduire dans la maison. Grosse-Roche disait : « Cette nou-

velle est un véritable coup de massue. J'ai décidé ce que je dois faire. L'honorable chevalier Kira a gagné la partie. Il est inutile de nous tourmenter pour rétablir le clan. Chacun doit songer à soi. Pour moi, j'ai travaillé dur pendant mainte année; aussi ai-je l'intention dorénavant de jouir de la vie. Qu'en dites-vous, Hachette? »

« Le poète répliqua avec une grande indignation, et les autres *ronins* se joignirent à lui; sur quoi Grosse-Roche prit la bouteille, et se remplissant une tasse, émit cette remarque : « Le *saki* est le remède à tous les maux! »

« Le lendemain, Grosse-Roche était ivre, et depuis lors il n'a pas cessé de l'être. Maintenant, Monseigneur, n'ayez plus aucune appréhension. Sans leur chef, les membres du clan ne peuvent rien faire; ils seront comme un troupeau d'oies qui a perdu son guide. »

Le chevalier Kira réfléchit un moment, puis il fit venir Petit-Bosquet, et ordonna à l'homme de répéter son histoire. Ensuite il demanda :

« Qu'en pensez-vous, monsieur le conseiller?

— Monseigneur, cette nouvelle me surprend extrêmement. Il faut continuer de surveiller notre ennemi.

— Oui, nous ne nous relâcherons pas de notre vigilance. Que le messager s'en retourne et emmène avec lui quelques jeunes gens de mes serviteurs. Vous leur donnerez pour instruction de suivre Grosse-Roche de près, et, s'il est possible, de l'engager dans quelque querelle qui aurait pour résultat de le mettre dans l'impossibilité de nous importuner. »

Le lendemain, un certain nombre de vassaux du che-

valier Kira partirent pour Kioto, et, de ce moment, le chevalier Grosse-Roche fut entouré d'une armée d'espions qui rapportaient ses moindres actions à leur patron rongé de peur.

CHAPITRE XIII

DIVORCE DU CHEVALIER GROSSE-ROCHE

Le blaireau aux abois feint la mort.
Avec un ennemi sans scrupules, l'homme noble lui-même doit recourir à la ruse.

Le chevalier Grosse-Roche avait toujours été renommé pour ses vertus. Aussi le monde s'étonna-t-il quand il le vit s'adonner à l'ivrognerie et à la dissipation. Cependant, bien que ses voisins secouassent la tête et condamnassent secrètement sa conduite, son excellente femme ne prononçait pas un mot de reproche, et ne montrait, ni sur sa figure ni dans ses actions, son douloureux étonnement.

Un matin de décembre qu'il avait été absent de chez lui toute la nuit, elle le vit monter en chancelant le sentier qui conduit à la maison. Aussitôt elle se hâta d'envoyer dans son appartement particulier ses deux petits enfants, car elle n'aurait pas voulu qu'ils vissent leur père dans ce dégradant état.

Le chevalier Grosse-Roche entra dans la maison sans ôter ses sandales, et s'affaissant sur le plancher, dit à sa femme :

« Je veux du *saki*. »

Elle répondit comme s'il venait de la traiter avec la plus grande politesse, lui apporta une tasse du meilleur qu'il y eût dans la maison, s'agenouilla près de lui, et lui dit en lui présentant la liqueur :

« Mon honorable mari, vous êtes fatigué. Voulez-vous que je vous fasse préparer un lit ? »

Au lieu de répondre, il prit une gorgée du liquide, et, jetant le reste sur les nattes du plancher, dit d'un ton somnolent :

« Est-ce là la drogue que vous me donnez ?

— Mon cher mari, c'est la meilleure qualité de *saki* qu'il y ait à Kioto. Vous êtes fatigué de votre voyage, et tout vous semble mauvais.

— Mon voyage! mon voyage! Je n'ai pas été plus loin que la taverne de la rue Gi-on. »

A ce moment entraient quelques domestiques. Aussitôt la dame leur dit à voix basse :

« Ne dérangez pas votre maître; il n'est pas bien. Allez chercher un oreiller pour sa tête. »

Le chevalier Grosse-Roche, qui semblait être tombé dans un profond sommeil, les laissa lui arranger un lit. Sa femme, craignant que sa tête ne glissât de dessus l'oreiller et qu'il ne fût mal à l'aise, resta agenouillée près de lui. Pendant qu'elle le veillait, elle laissa, sans même s'en rendre compte, échapper ses pensées, ne se figurant guère qu'il entendait ce qu'elle disait :

« Je suis une femme bien malheureuse. J'ai certainement dû négliger mes devoirs. Autrement, pourquoi mon

mari se détournerait-il de moi et rechercherait-il la société des autres? Hélas! hélas! je crains que la mort du prince n'ait dérangé l'admirable équilibre de l'esprit du chevalier Grosse-Roche. Lui, qui était toujours si juste, si bon, si plein de sollicitude, il a pris depuis peu une habitude étrange de trouver à redire et de me blâmer pour des choses que je ne n'ai pas faites. Il faut pourtant que j'aie été négligente d'une façon ou d'une autre; je le crois, bien que je ne puisse me rappeler comment. Quand il aura repris son sang-froid, je lui demanderai respectueusement en quoi je l'ai offensé; car je ne puis supporter plus longtemps cette horrible angoisse. Plutôt mourir que d'encourir la disgrâce de mon mari! Je vais le quitter, et veiller à ce que son bain soit prêt. Ah! pauvre créature que je suis! Quels heureux jours que ceux d'autrefois, quand il ne trouvait aucun reproche à faire à sa femme! »

La pauvre dame réprima ses sanglots, sécha ses larmes, et se retira doucement en jetant sur le dormeur un regard d'ineffable tendresse.

Lorsqu'elle fut tout à fait hors de portée de l'entendre, le chevalier Grosse-Roche se leva. Il n'y avait point trace d'ivresse dans ses manières, mais ses traits exprimaient la plus vive émotion.

« O dieux! » dit-il en gémissant. « Quelle fidélité! C'est plus que je n'en peux supporter. »

Pendant qu'il parlait, les larmes ruisselaient sur ses joues.

« C'est le modèle des femmes. Au lieu de me blâmer de ce qui peut sembler un crime de ma part, elle invente

mille excuses à ma conduite, et prend pour elle toute la faute. Je vais mettre un terme à cela sur-le-champ. Elle ne sera pas témoin du rôle que j'ai à jouer pour faire réussir mon plan de tromper le chevalier Kira. D'un autre côté, mes petits enfants ne se souviendront pas de moi comme d'un ivrogne imbécile. Je vais la renvoyer. Mais encore, comment m'y prendrai-je ? »

Cet homme énergique et brave arpentait la chambre, et, dans son angoisse, il se tordait les bras et grinçait des dents. Tout sage qu'il était, il avait oublié, en entreprenant de jouer le rôle d'un débauché, qu'il lui serait toujours impossible de fatiguer le dévouement de sa femme. Le seul parti qu'il eût à prendre était de lui donner une lettre de divorce et de l'envoyer, avec leurs plus jeunes rejetons, chez son père à elle, lequel comprendrait, il en était certain, la véritable raison qui le poussait à agir ainsi, et donnerait à la pauvre femme consolation et conseils.

A ce moment il entendit la voix de ses enfants et sa femme qui leur disait très bas :

« Ne faites pas de bruit, mes petits. Papa n'est pas bien. Vous le dérangeriez.

— Est-ce qu'il a encore cette drôle de maladie de l'autre jour ? » demanda l'aîné.

« Chut ! chut ! » dit la mère. « Papa a beaucoup d'ennuis, et il ne faut pas parler ainsi. »

L'infortuné pensa à ses devoirs envers son prince mort, et, s'armant d'un cœur d'acier contre tout sentiment, il se recoucha et recommença à faire semblant de sommeiller.

Vers midi, sa femme entra, s'agenouilla près de lui, et attendit qu'il ouvrît les yeux. Elle dit alors :

« Honorable mari, votre bain est prêt.

— Mon bain ? » s'écria-t-il en se levant et en prenant un flageolet dont il se mit à jouer. « Je sors. »

Il se dirigea vers la porte. Aussitôt sa femme ramassa son chapeau de *ronin* et le lui présenta à genoux, en disant:

« Honorable époux, mettez ceci. Vous avez des ennemis aux environs. »

Le chevalier Grosse-Roche se retourna vers elle et lui dit :

« Assez. Vous causez trop. Je vous donnerai une lettre de divorce et vous aurez à retourner chez votre père. Toutefois, si vous le désirez, je vous accorderai la permission de vous charger de nos deux plus jeunes enfants. Mon domestique Fortuné-Sept vous accompagnera. »

Avant qu'elle eût pu répondre, il avait mis son chapeau et descendait le sentier en chancelant. Sa femme le regarda s'éloigner comme si elle venait de s'éveiller d'un songe.

Lorsque les voisins apprirent la nouvelle et la virent partir avec les petits enfants, ils se dirent à l'oreille les uns aux autres :

« Il faut que le chevalier Grosse-Roche ait le cerveau fêlé. Non content de gaspiller son bien dans les maisons de thé, le voilà qui met dehors sa femme, un modèle, et qu'il abandonne la tutelle de ses enfants. Que certains hommes ont d'étranges façons de se conduire! Il a eu vite oublié les bontés de son seigneur. »

Honorable époux, mettez ceci, je vous prie. Vous avez des ennemis aux environs.

CHAPITRE XIV

HISTOIRE DU DOCTEUR PAPILLON-COTTAGE

Certains soldats ont accompli de grands exploits militaires en fuyant devant l'ennemi.

Les ignorants essais des charlatans ont quelquefois d'heureuses conséquences.

Il n'y a pas d'être plus à plaindre que celui qui remet sa vie aux mains d'un charlatan. Malheureusement il existe un grand nombre de personnes assez sottes pour le faire; car, dans tous les temps, on a été plus porté à écouter les coquins qu'à suivre les conseils des honnêtes gens. Aussi devons-nous être sur nos gardes.

On trouve partout nombre de docteurs pour rire. Ces drôles, entièrement ignorants de la science de la médecine, si profondément étudiée par les anciens qui l'ont réduite en système, prétendent guérir des maladies dont ils ne savent pas même le nom; et, quand ils ont fait tomber leurs victimes dans leurs filets grâce à un grand étalage de livres et d'instruments scientifiques, ils les contrai-

gnent, par menaces et mensonges, à avaler les plus nauséabondes compositions.

S'ils touchent juste une fois par hasard, tout le pays retentit de leurs louanges; alors ils foulent dédaigneusement la terre et portent leur tête dans les nuages.

Les anciens professeurs de médecine ont établi certaines règles suivies jusqu'à ce jour. Ils se sont d'abord assurés de la valeur relative des drogues, puis les ont mêlées en proportions déterminées, ayant soin que les effets d'un ingrédient pussent contre-balancer les autres et produire ainsi un résultat harmonique. Un malade qui souffre de la fièvre exige des médicaments à propriétés froides (en japonais *in*), et celui qu'un frisson fait trembler doit prendre des drogues chaudes (en japonais *yo*), pour rétablir l'équilibre de température dans le système. Et cependant une personne affligée de la fièvre ne doit pas seulement prendre des remèdes producteurs du froid, non plus que celle qui a des frissons ne doit être exclusivement traitée par des drogues créatrices de chaleur. Un médecin habile combine les différents remèdes suivant des quantités déterminées, et emploie en outre l'acupuncture et les moxas. En cela consiste la science de la médecine, laquelle ne s'acquiert que par de longues études et un service de plusieurs années comme aide chez un bon praticien. Il y a des drogues qu'il faut administrer à l'état naturel; d'autres demandent une préparation soignée, sans quoi les effets en sont très funestes au malade. Or un charlatan, qui n'a point étudié ces principes, administre ses élixirs à l'aveugle, s'en remettant au dieu

de la chance pour s'en tirer. Si un malade meurt, il branle solennellement sa tête rasée, et dit aux parents en larmes :

« J'en étais sûr dès le premier jour. »

Gardez-vous des charlatans! Ils vivent de la faiblesse de la nature humaine. On peut les reconnaître au long timon de leur *norimono* (litière fermée), à leur affectation de gravité profonde, et à l'audace avec laquelle ils promettent de guérir les plus incurables maux. En même temps ils ont soin de ne jamais approcher une personne attaquée d'une maladie contagieuse sans avoir les manches bourrées de désinfectants; et leur ladrerie est telle qu'ils feront marcher leurs porteurs toute la journée sans même avoir l'idée de donner à ces hommes fatigués une collation ou une tasse de *saki*. Il y a des charlatans d'une autre variété, trop parcimonieux pour avoir un *norimono* ou même un homme pour porter leur boîte à médicaments. Ces mannequins à faire peur aux oiseaux trottent par les rues du matin au soir, les poches pleines de paquets d'onguents, et se glissent à travers la foule comme des anguilles à travers les roseaux, courant comme s'ils avaient à visiter d'innombrables malades. De pareilles créatures répondent bien à l'idée qu'en donne le proverbe :

« Un charlatan a l'air de quelqu'un qui a volé un chat et l'a caché dans sa poche. »

Si vous désirez vivre longtemps, mes amis, tenez-vous loin des docteurs; quoique, en donnant cet avis, je ne veuille point prétendre qu'il n'y ait pas d'habiles médecins. Mais ceux-ci, comme tous les honnêtes gens, prati-

quent sans bruit leur profession, et, quand ils ont fait une cure, ils ne vont pas s'en glorifier et caqueter partout comme des poules.

Dans la rue de la Montagne d'Or, à Yédo, demeurait un médecin nommé Papillon-Cottage, dont l'établissement présentait un imposant aspect. En avant était une loge splendide, occupée par un portier en livrée qui répondait et donnait les renseignements, et dont l'air important n'était pas pour peu dans la considération dont jouissait son maître. Une fois dans la cour, le visiteur remarquait une tablette avec cette inscription :

« Ceux qui ont besoin de consultations sont priés de venir avant l'heure du Serpent (10 heures du matin), et pas plus tard.

« Nous refusons de visiter les malades demeurant à une certaine distance de notre résidence. »

Tout cela était destiné à donner aux clients l'idée que le médecin avait tant d'occupations qu'il ne pouvait y suffire.

C'est là que demeurait le docteur Papillon-Cottage, médecin du chevalier Kira, et qui fut, de son temps, le plus grand charlatan de la métropole.

Un matin de février 1700, ce digne personnage se dirigeait vers la porte de derrière de sa maison, portant dans sa main un maquereau enveloppé dans des joncs. La neige tombait légèrement, et il protégeait sa tête rasée avec un parapluie de papier, tandis que des sandales à patins garantissaient ses pieds de l'humidité. Dans les circonstances ordinaires, on ne voyait pas le docteur porter lui-

La neige tombait légèrement, et il protégeait sa tête rasée avec un parapluie de papier.

même son dîner; mais ses anciens goûts de bohême lui revenaient de temps en temps, et l'entraînaient à faire des choses incompatibles avec sa nouvelle dignité. C'était le frère de ce lâche félon, le chevalier Porte-Flèche; et il était, comme lui, rusé, traître et trompeur. Lorsqu'il était encore tout jeune homme, il s'était si mal conduit qu'il avait encouru la disgrâce du prince d'Ako qui, malgré les prières du chevalier Porte-Flèche, l'avait banni de la province de Harima. N'ayant reçu qu'une éducation imparfaite, il ne savait comment s'y prendre pour gagner sa vie. Pendant quelques années il erra sans but çà et là dans le pays, et finit par échouer à Yédo, où il s'établit comme entremetteur de mariages et agent de propriétés foncières. Peu à peu il parvint à s'insinuer dans les bonnes grâces du chevalier Kira, qu'il guérit d'un mal douloureux, mais sans gravité. Après ce haut fait, il se lança comme médecin. A force de faire de l'étalage et grâce à l'influence de son patron, il devint promptement connu. Sa bibliothèque faisait le sujet des conversations du voisinage; sa collection de remèdes était pleine de mystères et d'épouvante; son mobilier et ses objets d'art avaient une élégance unique; ce qui n'empêchait pas qu'il ne savait ni lire ni écrire. Il avait pour tout fonds de commerce l'impudence de son esprit et une parfaite connaissance de la nature humaine.

En entrant chez lui, il remit ce qu'il portait aux mains de son serviteur agenouillé, et lui dit :

« Dites à la cuisine qu'on me prépare cela pour mon repas de midi. Je le veux à l'étuvée avec des poireaux.

Apportez-moi une tasse de *saki* chaud; je sens que le principe du froid domine dans mon corps. »

L'homme s'empressa d'obéir; et le docteur, après s'être débarrassé de son lourd vêtement de dessus et avoir défait la pièce de soie blanche qui s'enroulait autour de sa gorge, s'accroupit penché sur le *hibachi* (brasero), et réchauffa ses doigts engourdis.

Le domestique revint promptement avec un plateau sur lequel étaient une tasse et une bouilloire pleine de *saki* chaud. Il s'agenouilla près de son maître, et, tout en le servant, lui dit :

« Il y a un homme du quartier de la Colline-Bleue qui attend pour vous voir.

— Il vient de bonne heure, » dit le docteur en tendant sa tasse pour avoir d'autre *saki*. « Dites-lui que je suis très occupé à étudier un cas, et que je le verrai tout à l'heure. J'ai besoin de fumer quelques pipes avant de recevoir les malades. Les gens ne doivent pas se figurer qu'un docteur va être à leurs ordres au premier appel, comme un boutiquier. »

Après s'être rafraîchi et avoir pris un bain, il fit introduire le visiteur. Celui-ci était habillé comme un marchand aisé, et avait des manières simples et polies qui firent une impression favorable sur le docteur. Il répondit à son salut, et lui demanda d'un ton doucereux :

« Vous êtes la personne du quartier de la Colline-Bleue, n'est-ce pas ?

— C'est la première fois que j'ai le plaisir de vous voir, » dit l'homme. « Je suis bien de l'endroit que vous

dites, et je suis venu vous consulter au sujet d'un de mes parents qui est employé chez un apothicaire dans la rue Principale. Il a l'esprit très dérangé depuis quelque temps, et dit les plus grosses absurdités. Je voudrais que vous lui fissiez une ordonnance; car le bruit de votre réputation s'est répandu dans toute la ville. »

Le docteur Papillon-Cottage eut un sourire niais, comme une femme vaine qui reçoit un compliment. Il répliqua :

« Dans des circonstances ordinaires, je ne pourrais pas prendre un nouveau malade; mais, puisque vous êtes venu de si loin, je veux bien voir votre parent. D'ailleurs, le traitement de la folie est ma spécialité. Mais il y a quelque chose que je dois dire à tout nouveau client. Les docteurs ressemblent aux poissons secs : on ne peut connaître leur qualité en les regardant. D'un autre côté, vous vous rappelez le dicton : — Le salaire du médecin est comme les fleurs du cerisier sur le haut de la montagne : on ne peut aller le chercher. — C'est pourquoi il y a des prix fixés pour certaines espèces de médicaments. Comme on nous interdit, dans notre honorable profession, de demander aucune récompense pour nos soins, nous trouvons une compensation en tarifant les drogues. Je ne veux pas être regardant avec vous, ni exiger le paiement d'avance, quoiqu'il faille que nous nous entendions sur mes honoraires. C'est ma coutume invariable, et je ne vois pas que cela fasse diminuer le nombre de mes malades. Je commence de grand matin à composer mes mixtures, et je fais mes visites dans l'après-midi,

ne rentrant que le soir très tard. Ma grande réputation et ma nombreuse clientèle excitent l'envie et la haine de tous les praticiens mes confrères, qui m'appellent méchamment « le docteur crotté ». N'est-ce pas ridicule ? Vous comprenez maintenant ma manière de faire les affaires. Si vous désirez mes services, je suis à votre disposition. »

Le visiteur s'inclina très bas, et répondit :

« Honorable docteur, si vous voulez vous charger du cas de mon parent, je ne regarderai pas à ce que j'aurai à vous payer. Je suis même prêt à vous donner une somme d'avance ; mais il faut d'abord que je sois certain que vous pouvez le guérir.

— Le guérir ! le guérir ! » s'écria le charlatan en frappant ses mains l'une contre l'autre. « Je guéris toujours mes malades, mon honorable monsieur. L'illustre noble, le chevalier Kira, qui est si avant dans la faveur du Shogoun, m'appelle le Docteur Infaillible. Quand j'ai des clients qui savent m'apprécier, je fais de mon mieux, ce qui veut dire que je guéris. Donnez-moi les symptômes de la maladie de votre ami.

— Honorable docteur, il a le cerveau fêlé. Il se figure toute sorte de choses.

— Oui, oui, » interrompit l'autre d'un air entendu. « Ce sont là les symptômes décrits dans les anciens livres sur la folie. Naturellement, il se croit dans une autre position que la sienne, et pense qu'il est en butte à des ennemis.

— Pas tout à fait, » répondit l'homme tranquillement. « L'illusion de mon parent est très particulière.

Il ne cesse de répéter : « Je voudrais l'argent des perles ! »

— Ah ! je l'aurai vite guéri de cela. Disons, si vous voulez, cinq *rios* pour mes soins et mes médicaments pendant une période de dix jours. Cela vous paraît-il acceptable ? »

Le bonhomme s'inclina et murmura :

« Quand même ce serait un peu plus, je n'y regarderais pas.

— Eh bien, alors, donnez-moi six *rios*. »

L'homme tira sa bourse, remit la somme au docteur, et dit :

« Honorable monsieur, je vous amènerai le malade demain. Ne le brusquez pas trop, s'il vous plaît. Rappelez-vous qu'il dira : — Je voudrais l'argent des perles ! »

Lorsque le visiteur fut parti, le docteur polit joyeusement de sa main droite son crâne rasé, et, après avoir ricané un moment, s'écria :

« Bonté de Dieu ! ce client-là ne semble pas savoir ce que c'est que l'avarice. Si je ne trouve pas à ajouter quelques nouvelles pratiques à ma liste, je vais être obligé de me défaire de mon *norimono*. Il faut que je remplisse les trous faits par les petits malheurs du métier. Mais j'ai déjà gagné six *rios* avec ce nouveau venu, et je saurai le faire payer aussi longtemps qu'il aura une pièce de monnaie dans son sac. »

Comme il se réjouissait ainsi, l'horloge placée sur le *tokonoma* (console) sonna l'heure du Cheval (midi).

Le lendemain matin, le même marchand se présenta dans un célèbre magasin de droguerie de la Rue Princi-

pale, et remit une lettre au patron en lui disant d'un air important :

« Veuillez, s'il vous plaît, vous occuper de ceci sans retard. »

Le droguiste ouvrit la lettre, la lut et dit :

« Cela vient du docteur Papillon-Cottage. Je vois qu'il a besoin de perles de première qualité. Un de mes gens va les choisir et les portera rue de la Montagne-d'Or.

— J'attendrai pour l'accompagner, » dit le messager.

Il se mit à arpenter le magasin comme s'il lui avait appartenu, et, quand le commis eut les perles prêtes, il fit cette observation :

« Il faut aller vite. Le docteur attend mon retour avec impatience. »

En arrivant à la maison, le marchand entra dans la salle de réception, et dit au commis qui se tenait respectueusement sur le seuil :

« Donnez-moi le paquet et restez ici jusqu'à ce qu'on vous appelle. Le docteur désire renvoyer certaines choses à votre maître. »

L'homme s'inclina ; mais, comme le marchand lui tournait le dos pour entrer dans l'appartement intérieur, il tira la langue d'un air moqueur, puis éclata de rire en disant :

« Ce gaillard-là parle bien haut pour avoir l'air si niais. Il pense qu'être au service de ce charlatan l'autorise à se donner des airs. »

Il attendit quelque temps dans l'antichambre, parce

L'homme s'inclina; mais, comme le marchand lui tournait le dos pour entrer dans l'appartement intérieur, il tira la langue d'un air moqueur.

que le propriétaire de la maison était plus occupé encore que d'ordinaire avec ses malades. A la fin, un domestique parut et lui dit :

« Êtes-vous le jeune homme de chez l'apothicaire de la Rue Principale ?

— Oui, monsieur ; c'est moi.

— En ce cas, suivez-moi. »

En le voyant, le docteur Papillon-Cottage lui demanda :

« Eh bien ! monsieur, comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

— Parfaitement, docteur.

— Parfaitement, dites-vous ? Venez dans mon cabinet particulier que je vous examine. »

Le commis, sans rien comprendre à ce qu'il voulait dire, fit ce qu'il lui demandait. A sa grande stupéfaction, le docteur lui tâta le pouls, en disant :

« Ah ! je le savais bien, c'est le principe du chaud qui prédomine. Maintenant, la langue ?

— Que voulez-vous dire, docteur ? Je ne suis pas malade. Si vous êtes satisfait des perles, j'en voudrais l'argent.

— Très bien ! très bien ! » répondit l'autre, comme pour le calmer. « J'entends votre cas. Maintenant, détachez votre ceinture, et laissez-moi regarder la poitrine.

— Je n'en ferai rien, docteur. Je voudrais l'argent des perles.

— Ne vous entêtez pas ainsi. Faites ce que je vous dis. Comment puis-je faire une ordonnance si je ne vous

examine pas? Où est l'homme qui est venu avec vous ? »

Le commis le regarda avec étonnement. Le domestique s'en aperçut et dit :

« Honorable maître, si vous voulez parler du marchand qui est venu hier, je l'ai vu passer par la porte de derrière, il y a une heure.

— Quel ennui ! » murmura le docteur. « Allons, jeune homme, soyez raisonnable, et laissez-moi vous visiter. Je suppose que votre parent sera retourné chez lui, dans le quartier de la Colline-Bleue.

— Voulez-vous me donner l'argent des perles ? » demanda le commis qui s'irritait. « Je n'ai pas de parents dans le quartier de la Colline-Bleue. L'homme qui m'accompagnait était votre propre messager. Je voudrais l'argent des perles !

— Je comprends parfaitement que vous disiez cela. C'est un de vos symptômes. Maintenant, détachez votre ceinture. Il n'y a rien de plus difficile au monde que d'avoir raison de vous autres, cerveaux fêlés. »

Le commis, furieux de s'entendre traiter de lunatique, mit ses mains sur ses genoux et, faisant une courbette moqueuse, repartit :

« Voulez-vous me payer ces perles ? Je ne m'inquiéterai pas des noms que vous me donnerez, du moment que vous m'aurez remis l'argent. Ce n'est pas moi qui ai perdu la raison.

— Jeune homme, » répliqua le docteur sévèrement, « votre langue ne s'arrête pas. Je ne suis pas habitué à ce qu'on me parle avec si peu de respect. Cessez vos cris.

Vos réclamations de paiement pour des perles que je n'ai jamais reçues sont de nature à jeter une tache sur mon vénérable front. Mon honorabilité est sans doute assez bien établie pour me permettre de traiter une telle diffamation avec le mépris qu'elle mérite; mais encore ne suis-je pas disposé à vous laisser courir la ville la bouche pleine de semblables accusations. Je vais m'assurer de votre personne jusqu'à ce que je puisse m'entendre avec votre parent. »

En entendant ces mots, le commis tira de son sein la commande écrite et demanda d'un ton narquois :

« Nierez-vous votre propre écriture ? Voici un billet signé de vous, demandant une quantité de perles de première qualité. Peut-être est-ce là aussi un symptôme de ma maladie ? »

Le docteur Papillon-Cottage prit la lettre, et, la tenant à l'envers, la contempla dans le plus stupide étonnement.

« N'est-ce pas là votre signature ? » criait l'homme. « Tournez-la du bon côté et regardez-y. »

Le docteur retourna le papier, et, ne voulant pas avouer qu'il ne savait ni lire ni écrire, répondit d'un ton effaré :

« Oui, c'est toujours ainsi que je signe mes commandes. Je ne me souviens cependant pas d'avoir écrit celle-ci.

— Enfin, nous commençons à nous entendre, » dit le commis. « Puisque cette pièce est authentique, vous allez me payer les perles, bien entendu. »

Quelques instants de calme conversation convainqui-

rent les deux parties qu'elles avaient été les dupes d'un aventurier. Lorsque le commis fut retourné chez son maître, celui-ci insista pour recevoir ce qui lui était dû, disant que, puisque le docteur avait écrit l'ordre, il devait être considéré comme responsable. Finalement, le charlatan paya la grosse somme demandée (six cents *rios*), préférant perdre son or plutôt que de reconnaître sa profonde ignorance. Bien qu'il fît tous ses efforts pour tenir l'affaire secrète, elle s'ébruita peu à peu, et bientôt on entendit les marchands de chansons des rues chanter un poème qui faisait briller les rougeurs de la honte sur l'épais épiderme de la figure du docteur.

CHAPITRE XV

ÉTRANGE AVENTURE DU CHEVALIER FLANC-DE-LA-FALAISE

Le lecteur se souvient que, peu après la reddition du château d'Ako, le chevalier Grosse-Roche avait dépêché quelques-uns des conjurés à Yédo, avec l'ordre de surveiller le chevalier Kira et de rendre compte de ses mouvements. Parmi ces hommes loyaux se trouvait le chevalier Flanc-de-la-Falaise, auquel arriva l'aventure très extraordinaire que nous allons raconter.

Comme ses compagnons, ce *samuraï* avait montré beaucoup de zèle, ne s'inquiétant jamais des fatigues à supporter. Pendant vingt mois il avait parcouru la cité dans tous les sens, et souffert les températures les plus extrêmes de chaud et de froid. A la fin, il contracta une maladie qui le rendit presque aveugle et le cloua chez lui, dans une petite maison éloignée de toute autre habitation. C'était dans cette partie de Yédo appelée Cour-du-Prêche, dans le quartier de Terre-Abordée. Il demeurait là avec son serviteur, Aide-Original, qui, au mois de février 1700, s'était inopinément présenté à lui, en lui disant :

« Honorable maître, la nouvelle de votre maladie est parvenue jusqu'à Ako. Je suis accouru pour vous soigner et vous servir. »

Le chevalier Flanc-de-la-Falaise avait été ravi et s'était entièrement remis aux mains du fidèle serviteur. Depuis huit mois Aide-Original le soignait nuit et jour, et veillait sur lui avec la plus grande sollicitude.

Vers la fin de l'automne, alors que les feuilles sont rousses, le malade commença à donner des marques d'amélioration. Il restait assis pendant des heures sous la petite véranda, regardant les navires qui allaient et venaient sur les eaux bleues du golfe. Une après-midi qu'il s'occupait ainsi, les cris d'une troupe d'oies qui passait au-dessus de sa tête évoquèrent dans sa mémoire l'image du foyer où il avait laissé sa femme et ses enfants.

« Ah! » soupira-t-il. « Qui ne se sentirait triste en entendant ce bruit? Voilà que s'en vont ces messagers ailés; mais ils ne m'apportent point de nouvelles. Depuis le printemps je suis malade, impuissant, incapable de remplir mes devoirs comme le chevalier Écaille et les autres. J'ai peur de me trouver éliminé du complot. Quoique je prie constamment et ardemment le dieu de la médecine, il est lent à m'écouter; et de plus, cette incertitude prolongée à l'égard des projets du chevalier Grosse-Roche, jointe à mon manque d'argent, me rend doublement misérable. »

Il était assis depuis quelque temps, absorbé dans sa rêverie, et suivant de l'œil la ligne toujours plus éloignée de la troupe d'oies qui finit par s'évanouir à l'horizon, quand il fut interrompu par Aide-Original :

Le chevalier Flanc-de-la-Falaise allongea le doigt dans cette direction, et répondit :
Oui, il retire la ligne de l'eau.

« Mon honorable maître, » lui disait celui-ci, « votre médecine est enfin prête. Prenez-la, s'il vous plaît, pendant qu'elle est chaude. Les jours deviennent si courts que je n'ai pu la préparer plus tôt. Je ne me figurais pas qu'il y eût une si grande distance jusqu'à la rue de la Levûre. Le docteur Cours-Original était absent, en visite chez notre princesse. A son retour, il m'a dit qu'elle s'était très gracieusement informée de vous.

— C'est une grande bonté de sa part, » dit le chevalier Flanc-de-la-Falaise. « Quoique mon épreuve soit lourde à porter, elle est, comparée aux siennes, aussi légère que le duvet. Que les dieux lui donnent le courage et hâtent le jour où elle pourra regarder le soleil sans rougir. »

Aide-Original s'agenouilla près de lui, et vida dans une tasse un peu de la médecine chaude contenue dans un pot, tout en disant :

« Honorable maître, je crois que vos yeux ont meilleure mine.

— Oui. Je peux voir les montagnes de Kazousa, là-bas, et Awa, et les voiles lointaines, tout au bout de la baie.

— Vraiment? vraiment? Les dieux soient loués! Vous serez bientôt tout à fait remis. Pouvez-vous distinguer ce bateau, le plus près du bâtiment de pêche, celui dans lequel un homme tend un filet ? »

Le chevalier Flanc-de-la-Falaise allongea le doigt dans la direction indiquée et répondit :

« Oui. Il retire la ligne de l'eau. Voyez, il saisit la bouée du filet. Il enlève un poisson. Quel gros poisson! Comme il se débat!

— Vous avez raison, mon honorable maître. Vous devez des remerciements au docteur Cours-Original. Il paraît comprendre votre constitution.

— Certes, c'est un très habile médecin. Il m'a traité quand j'étais enfant à Ako, et feu notre prince avait pour lui une haute estime. C'est un tout autre homme que le docteur Papillon-Cottage. Avez-vous jamais entendu parler de ce coquin-là ?

— Oui, mon honorable maître. J'ai eu occasion de le consulter une fois.

— Quelle sottise de votre part! C'est un imposteur sans scrupules. Combien vous a-t-il volé ? »

Aide-Original baissa les yeux et répondit respectueusement :

« Honorable maître, il y a des choses dont on n'aime pas à parler. Je vous promets que je n'irai plus jamais à lui. Eh! mais il commence à faire sombre, et vous n'allez plus y voir. Il faut que je prépare la lumière. »

Il se leva, quitta la véranda, et entra dans l'intérieur de la maison, pendant que son maître contemplait le soleil couchant, qui s'enfonçait sous l'horizon. La couleur de l'eau changea alors, et de bleue devint noire; le vent irrité se mit à souffler, et toute cette scène, tout à l'heure si charmante, devint triste et sombre. Le chevalier Flanc-de-la-Falaise suivit son serviteur, s'assit près du *tokonoma* sur lequel se trouvait son râtelier d'armes recouvert d'une pièce d'étoffe, alluma sa pipe et reprit ses méditations.

Lorsque les ombres se furent épaissies et que la nuit

fut complète, des voix venant du dehors le tirèrent de sa rêverie. Quelqu'un demandait :

« Excusez-moi. Est-ce ici que demeure le chevalier Flanc-de-la-Falaise ? »

Comme Aide-Original était occupé dans la mansarde, le chevalier Flanc-de-la-Falaise répondit à l'appel et dit :

« Oui, je suis ici. Qui êtes-vous ?

— Quoi ! mon honoré maître, est-ce vous ? Que je suis content ! C'est moi, Aide-Original, qui ai fait toute la route d'Ako jusqu'ici pour escorter votre honorable épouse. »

Celui qui parlait ainsi se tourna alors vers une personne qui était avec lui et dit :

« Venez, honorable dame, c'est là la résidence provisoire de mon maître. Mes jeunes petits maîtres, vous allez voir votre père tout à l'heure. »

Le chevalier Flanc-de-la-Falaise était à la fois intrigué et surpris de la soudaine arrivée de sa femme et de ses enfants.

« Maman, maman, dénouez mes sandales, je vous prie. Je veux vite entrer, » criait l'aîné des deux garçons. « Papa, papa, c'est moi, votre petit garçon, Nouveau-Six. Mon frère Aide-de-Six est avec nous.

— Entrez ! entrez ! » répondit joyeusement le chevalier Flanc-de-la-Falaise. « Je ne peux me lever pour vous souhaiter la bienvenue, car je souffre d'une maladie appelée l'œil-d'oiseau, et je ne peux rien voir au crépuscule. Soyez la bienvenue, Bambou, ma femme ! Ainsi vous arrivez de

la maison? Lavez-vous les pieds et entrez sans tarder. Aide-Original vous donnera l'eau et les serviettes. Si j'essaie de remuer, je tomberai sur quelque chose. Que je suis heureux! Dépêchez-vous; envoyez-moi les enfants, et venez vous-même.

— Je me demande où l'on met les seaux,» dit Aide-Original, trébuchant dans le vestibule. « Attendez, je vais me servir de mon briquet. »

Quand le domestique eut allumé une chandelle, Bambou jeta un coup d'œil sur les lieux, et en remarqua l'état misérable. Les nattes qui couvraient le plancher étaient vieilles et pleines de trous; il y avait dans les paravents de papier de grandes déchirures par où passaient de violents courants d'air; le plâtre des murs était crevassé de tous les côtés, et le seul beau meuble était le *katanakeke,* ou râtelier d'armes, qui se trouvait sur le *tokonoma* et supportait les sabres du chevalier Flanc-de-la-Falaise.

« Vos yeux sont-ils encore malades, mon honorable époux? » demanda la femme en procédant vivement à sa toilette. « J'avais le plus grand désir de savoir comment vous étiez; aussi, en traversant la cité, je me suis arrêtée chez le docteur Cours-Original. Il m'a dit que vous seriez bientôt tout à fait bien. »

— Oui, c'est vrai. Je ne sens plus ma maladie, maintenant que vous êtes arrivés, vous et les enfants. »

Elle entra dans la chambre, s'agenouilla devant le chevalier, posa ses mains sur le plancher, et, touchant de son front la natte, le salua respectueusement.

Nouveau-Six, mon fils, vous voilà devenu tout-à-fait un grand garçon. Je suis bien content de reposer mes yeux sur vous.

« Mon honorable mari, » dit-elle, « il y a bien, bien des mois que je ne vous ai vu. Pendant tout ce temps, j'ai soupiré après le moment où je pourrais de nouveau voir votre face. Vous devez avoir été bien mal à l'aise dans cette misérable demeure. Qui a pris soin de vous ?

— Aide-Original, » répondit le chevalier Flanc-de-la-Falaise. « Il est aussi ingénieux et aussi attentionné que jamais.

— Je comprends, mon honorable mari. Vous avez un serviteur que vous appelez Aide-Original, en souvenir de l'homme fidèle qui m'a escortée depuis notre maison jusqu'ici.

— Qui vous a escortée jusqu'ici, Bambou ? Mais il est avec moi depuis février. » Puis il appela à haute voix : « Aide-Original, venez voir votre honorable maîtresse.

— Me voilà, honorable maître. »

En parlant ainsi, Aide-Original numéro un descendit de la mansarde avec une lanterne à la main. Au même moment, Aide-Original numéro deux arrivait de la véranda, conduisant l'aîné des enfants et portant le plus jeune dans ses bras.

Dans la joie de voir ses enfants, le chevalier Flanc-de-la-Falaise oublia le phénomène extraordinaire par lequel Aide-Original apparaissait en double. Il dit à son fils aîné, en lui caressant affectueusement la tête :

« Nouveau-Six, mon fils, vous voilà devenu tout à fait un grand garçon. Je suis bien content de reposer de nouveau les yeux sur vous. J'espère que vous avez été

sage et obéissant à votre mère. Je vois qu'Aide-de-Six a peur de moi et se cache la tête dans la jaquette d'Aide-Original. »

Nouveau-Six regarda avec inquiétude la figure de son père et lui demanda d'une voix douce :

« Cher papa, vos yeux vous font-ils mal ? Je suis bien content d'être venu ; vous aurez maintenant quelqu'un pour vous frotter le dos. Vous savez que c'est bon pour les malades. »

Le petit Aide-de-Six, encouragé par Aide-Original numéro deux, regarda timidement autour de lui et dit : « Est-ce que mon papa est malade ? » Puis, descendant des bras du domestique, il se dirigea en trébuchant vers son père, et lui fit des caresses en lui disant : « Moi aussi, je vous frotterai le dos, papa. Vous serez bientôt tout à fait bien. »

Le chevalier Flanc-de-la-Falaise, touché aux larmes par les tendres discours et les manières affectueuses de ses enfants, fut pendant quelques moments incapable de parler. Enfin il les pressa contre lui, et dit :

« Oh ! comme vous êtes devenus gentils tous les deux ! Ma chère Bambou, vous devez être bien fatiguée. Couchez-vous sans cérémonie, et reposez-vous. »

Bambou s'étendit sur la natte, et les enfants se penchèrent sur les genoux de leur père, qui les caressait en parlant avec sa femme de leur défunt seigneur.

Aide-Original numéro deux se leva doucement et se retira à la cuisine, où il trouva Aide-Original numéro un très affairé à préparer le souper. Bien qu'il l'eût entendu

appeler du même nom que le sien, il ne savait pas combien ils se ressemblaient l'un à l'autre.

« Monsieur Aide-Original, » lui dit-il à l'oreille, « je ne veux pas déranger notre maître et notre maîtresse qui ont tant de choses à se dire. J'ai apporté d'Ako beaucoup de lettres et de commissions pour les domestiques de la princesse Pure-Gemme. Comme il y a loin d'ici à la Colline-Bleue, je voudrais partir promptement. Avez-vous besoin de mes services ?

— Non, Monsieur Aide-Original, » répondit l'autre en riant. « Vous pouvez partir tout de suite. Je ferai le service de nos maîtres. Vous n'avez pas besoin de vous hâter pour revenir ce soir. La route d'ici à la Colline-Bleue n'est pas très sûre. J'expliquerai à notre maître la raison de votre absence.

— Merci, » dit Aide-Original numéro deux. « Je reviendrai demain matin de bonne heure. »

Le chevalier Flanc-de-la-Falaise et sa femme avaient interrompu leur conversation pour écouter ce dialogue, et quand Aide-Original numéro deux fut parti, la dame dit :

« La ressemblance qu'il y a entre ces hommes me rend très perplexe. Ne m'avez-vous pas dit que votre domestique était notre Aide-Original ?

— Et c'est vrai, Bambou. Il est venu d'Ako en février.

— Mais, mon honorable époux, Aide-Original ne m'a jamais quitté. Votre homme doit être le frère jumeau de mon serviteur.

— C'est impossible, » répliqua le chevalier. « Ils sont

évidemment étrangers l'un à l'autre. Je suis aussi intrigué que vous. »

La dame réfléchit un instant, puis dit tout bas et d'une voix pleine de terreur :

« Mon honorable époux, je comprends le mystère. C'est un cas de la maladie qu'on appelle le dédoublement de l'âme. »

CHAPITRE XVI

LE DIEU RENARD

Le vieux livre appelé *Kishitzouho,* ou Ordonnances pour les maladies étranges, décrit ainsi la maladie du dédoublement de l'âme, ou *ri-kon-bio :*

« Si une personne devient soudainement deux êtres exactement semblables l'un à l'autre, c'est un cas de la maladie du dédoublement de l'âme. On la reconnaît par ce fait que la personne qui est le duplicata de l'autre est incapable de parler. Voici le remède pour cette affection :

« Prenez par parties égales gentiane, assa fœtida et gingembre, écrasez au mortier et faites forte infusion. Faites prendre à la personne qui peut parler une pleine tasse à *saki* de cette infusion toutes les demi-heures. Ce remède donnera de la vivacité et de la gaieté au malade, et fera revenir l'esprit double et vagabond au corps auquel il appartient.

« Cette maladie est très rare. »

Le chevalier Flanc-de-la-Falaise cita à sa femme les passages ci-dessus et ajouta :

« Je ne crois pas, Bambou, qu'une maladie semblable existe ailleurs que dans les livres. Les docteurs se plaisent à expliquer des choses qu'aucun être humain ne peut approfondir. D'ailleurs, d'après leur description même, le cas qui nous occupe ne peut se rapporter à la maladie du dédoublement de l'âme, puisque nos deux hommes parlent l'un et l'autre. Que cette affaire ne vous tracasse pas l'esprit. On n'a qu'à ne pas s'occuper d'un mystère pour qu'il s'explique tout seul. Parlez-moi du chevalier Grosse-Roche et de ce qui vous a fait venir ici. Voyez, nos chers enfants dorment profondément tous les deux sur mes genoux. Laissons-les ainsi jusqu'à ce que le souper soit prêt. »

Bambou se rapprocha de son mari, et, craignant qu'Aide-Original numéro deux ne fût un espion de Kira, lui murmura à l'oreille :

« J'ai pour vous de très importantes nouvelles. Je suppose que vous avez entendu parler de l'étrange conduite du Premier Conseiller. Vous savez comment il a divorcé d'avec sa femme, comment il a abandonné le soin de ses enfants, et comment il passe son temps avec les papillons et les belles-de-nuit des maisons de thé. Ces choses-là n'auraient rien de surprenant chez un homme ordinaire; mais, venant du Premier Conseiller, elles ont frappé tout le monde de stupéfaction. Les conjurés de Kioto ont passé par d'horribles épreuves; mais il ne s'en comporte pas moins de la manière la plus insouciante. N'est-ce pas incompréhensible ? Se peut-il qu'il ait oublié les bontés de notre défunt seigneur ?

— Bambou, j'ai pleine confiance dans le chevalier Grosse-Roche. Nous savons sa conduite; plus d'une fois nous nous sommes réunis pour délibérer à ce sujet, et nous sommes finalement tombés d'accord qu'il fallait continuer à remplir notre mission de surveiller Kira, et pour le reste attendre patiemment. Le chevalier Grosse-Roche n'est pas homme à se livrer à des distractions semblables pour son propre amusement. Notre ennemi, bien que retiré et caché au fond de son palais, a une immense influence. Il est gardé avec le plus grand soin. Pour moi, ainsi que beaucoup des conjurés, je crois que le chevalier Grosse-Roche agit de cette façon pour amener Kira à se relâcher de sa vigilance. Si notre supposition est exacte, tout va bien, et, quand le temps convenable sera venu, le chevalier Grosse-Roche nous donnera le signal. Ce que nous désirons pour le moment, c'est d'apprendre au juste quels sont ses sentiments. Les chevaliers Hachette et Communal ont pris l'affaire en main, et, comme ils sont sur les lieux, ils sauront mieux que personne ce qu'il y aura à faire. Dans quelques jours, le chevalier Mille-Falaises ira les trouver, comme représentant les conjurés qui demeurent ici. Et maintenant, dites-moi ce que vous avez à m'apprendre ?

— Mon honorable maître, » dit Aide-Original numéro un, sans sortir de la cuisine, « le souper est enfin prêt. Votre honorable épouse et mes petits maîtres doivent avoir grand'faim. J'ai honte d'avoir à dire qu'il n'y a rien de bon à leur donner. »

Le père réveilla les enfants, et le domestique apporta

les mets, qui étaient réellement excellents et auxquels on fit largement honneur. Pendant le repas, Aide-Original numéro un rit et s'amusa avec les petits garçons qui, dans leur innocence, le prenaient pour Aide-Original numéro deux. Mais la femme était secrètement inquiète et le regardait de travers.

Le souper fini, la mère arrangea des lits pour ses petits enfants. Lorsque le domestique se fut retiré, elle se coucha près de son mari, et lui dit tout bas :

« Je puis enfin parler librement. Environ huit jours avant mon départ d'Ako, le Premier Conseiller vint me voir et me dit : — On m'a appris que le chevalier Flanc-de-la-Falaise avait été très malade, et qu'il n'est pas encore complètement rétabli. Il est naturel que dans ces circonstances vous ayez souhaité d'être avec lui ; et cependant, sachant sa situation, vous vous êtes patiemment résignée, dans la crainte que votre présence ne fût un obstacle à nos plans. C'est ainsi que vous deviez faire, et votre loyale conduite mérite mes remerciements. Mais aujourd'hui je désire que vous alliez rejoindre votre mari, et que vous emmeniez vos enfants. Quand un homme est malade, il n'est pas bon pour lui d'être laissé à la merci des étrangers. — Puis il me donna trente *rios* pour vous, et dix pour mes dépenses de voyage. » Elle ajouta en montrant l'argent : « Honorable époux, bien que j'aie observé la plus stricte économie, je n'ai pu sur mon voyage mettre de côté que quatre *rios*. Les enfants ont été tous les deux malades, et il m'a fallu faire bien des dépenses sur lesquelles je ne comptais pas.

— Ma chère Bambou, vous avez toujours bien fait d'économiser quelque chose. Quant à ce présent du Premier Conseiller, » — en parlant il portait le rouleau d'argent à son front, — « il me donne double espoir. Il prouve que le chevalier Grosse-Roche n'a rien oublié, ni moi, ni son vœu.

— Honorable mari, ce n'est pas tout. Le Premier Conseiller a dit encore : — Un peu plus tard, je dépêcherai le chevalier Hachette ou le chevalier Ile-en-Avant avec de l'argent pour ceux qui sont à Yédo. — » Elle tira un autre paquet et continua : « Voici trente-huit *rios* que j'ai reçus de la vente de notre maison et de nos meubles, et cinq *rios* que m'a payés l'inspecteur du district. — Je sais, m'a-t-il dit, que vous devez être cruellement gênée en étant si soudainement privée du revenu que vous allouait votre seigneur ; et, pensant que vous aviez besoin d'argent, je vous ai apporté cinq *rios* sur les dix que je dois à votre mari. — Il exprima son profond regret de n'être pas en mesure de payer immédiatement toute la somme qu'il nous avait empruntée, et promit de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour s'acquitter de cette dette. Bien que je fusse contrariée d'agir sans vous consulter, sa bonté me toucha tellement que je lui donnai quittance des dix *rios*. Au lieu d'essayer de nous duper, comme certaines gens que je pourrais nommer, il a agi de son mieux à notre égard.

— Je vous remercie, Bambou. Vous avez fait précisément ce que j'aurais fait moi-même. L'inspecteur du district était un des vassaux de notre prince ; mais il demeure à une grande distance de la ville, et il aurait parfaitement

pu faire semblant d'ignorer cette dette. Je rends grâces aux dieux qu'il y ait encore des gens honnêtes dans le monde.

— Oui, il est honnête de la tête aux pieds. Il refusa d'abord d'accepter la quittance, et dit à la fin : — Dites à votre honorable époux que, lorsque la moisson sera terminée, je compte aller à Yédo; je le verrai alors et mettrai ma conscience à l'aise. — Maintenant vous savez ce qui m'a amenée ici : je voulais savoir ce qu'il en était de votre maladie. Comment vos yeux sont-ils tombés dans cet état?

— C'est un cas de desséchement de l'eau de la pupille. Au commencement, le docteur Cours-Original était inquiet, car il disait que la seule chose qui pût guérir ma maladie était l'emploi de tout ce qu'il y a de plus beau en fait de perles, et comment pourrais-je me procurer des choses d'un si grand prix? Je crois que notre princesse lui en aura donné pour moi, car depuis février j'en ai été régulièrement fourni.

— Ah! honorable mari, notre princesse est bien bonne!

— Oui, vraiment, elle est bonne. Pas plus tard qu'aujourd'hui, elle parlait encore de moi au docteur... Et vous dites que les enfants ont été malades pendant le voyage?

— Oui. J'ai craint un moment que le petit Aide-de-Six ne mourût. Il faut que vous sachiez qu'ils ont eu tous les deux la petite vérole. J'ai été forcée de m'arrêter un mois dans la ville de Mûre, et je ne savais où donner de la tête. Le pauvre Aide-de-Six, plus jeune et moins raisonnable que son frère, criait toute la journée; il était devenu très

irritable, et ne voulait dormir que dans mon giron. Trois médecins l'abandonnèrent, et à deux reprises sa respiration s'arrêta complètement. Sans notre bon Aide-Original, je ne serais pas ici aujourd'hui. Il nous a soignés avec le plus grand dévouement, se passant de dormir, traitant les enfants comme s'ils eussent été les siens, et nous encourageant par ses actes autant que par ses paroles. Je priais les dieux sans cesse ; et j'ai fait vœu, si mes enfants étaient épargnés, de ne pas manger de sucre ni d'oranges pendant trois ans ; aussi, je vous en prie, ne me tentez pas en m'en offrant. Mes prières furent entendues, et les garçons se rétablirent. J'ai le bonheur de vous les présenter sans qu'il leur reste la moindre trace de maladie. Vous ne savez pas combien j'ai souffert.

— Les dieux soient loués, puisqu'ils ont traversé une des épreuves de leur vie. Vous dites que c'est Aide-de-Six qui a été le plus éprouvé. C'est là une chose que je ne m'explique pas. Nouveau-Six, qui est l'aîné, aurait dû avoir le plus de germes de maladie dans le corps. C'est du moins ce que disent les docteurs, bien que je croie que beaucoup de leurs assertions ne sont que des conjectures. Lorsque je songe au grand malheur qui a accablé notre prince, je me sens parfaitement disposé à mourir ; mon premier devoir est envers lui, et les autres ne viennent qu'après. Cependant, si je réfléchis à l'avenir incertain de nos pauvres bébés, je ne puis m'empêcher d'être plein d'inquiétudes. »

Bambou s'essuya les yeux sur ses manches, et regardant le chevalier :

« Mon honorable époux, » dit-elle, « si vous ne pou vez pas laisser une fortune à vos enfants, vous leur léguerez quelque chose de meilleur, — une réputation qui les maintiendra dans le droit chemin pendant leur vie. Tout le monde attend que vous et vos honorables compagnons frappiez le lâche coquin qui nous a enlevé notre généreux et bien-aimé prince. Sachez-le bien, quand viendront les tristes jours où mes yeux ne vous contempleront plus, nos deux braves garçons seront assidus à visiter votre tombe; ils la couvriront de fleurs, et brûleront l'encens en sacrifice à votre esprit. Que cela soit pour vous un encouragement et une consolation.

— Ma loyale épouse, à n'importe quel moment je suis prêt à faire mon devoir. Vos paroles, en vérité, me raniment, car je sais que, lorsque j'aurai parcouru la Route Solitaire, vous élèverez nos enfants comme de vrais *samuraïs*.

— Oui, mon honorable mari, je m'efforcerai de le faire. Vous êtes fatigué. Laissez-moi vous donner votre potion. »

Elle prit le pot, et, tout en versant le breuvage, elle lui murmura à l'oreille :

« Je ne fermerai pas l'œil de la nuit. Vous êtes brave et au-dessus de la superstition; moi, je ne suis qu'une femme pleine des imaginations propres à mon sexe. Je crois réellement que mon bon Aide-Original doit avoir eu une attaque de cette maladie qu'on appelle le dédoublement de l'âme. »

Le lendemain matin Aide-Original numéro deux arriva

à la maison et trouva tout prêt pour le déjeuner ; mais on n'apercevait nulle part Aide-Original numéro un.

Comme le chevalier Flanc-de-la-Falaise, sa femme et ses enfants entraient dans la chambre, l'homme les salua et dit :

« Mon honorable maître, votre Aide-Original vous a-t-il transmis mon respectueux message ?

— Non, » dit le chevalier Flanc-de-la-Falaise. Puis, élevant la voix, il cria : « Aide-Original, où êtes-vous ? »

L'écho répondit au dehors : « Où êtes-vous ? »

« Allons, » dit Bambou à son serviteur, « je vois que vous allez tout à fait bien maintenant. »

L'homme hésita, comme s'il avait eu honte, et dit :

« Mon honorable maîtresse, je pensais que la marche avait fait disparaître toute trace de ma faiblesse de la nuit dernière. Les domestiques de notre prince m'ont régalé de *saki*. Voyez-vous, ils étaient contents d'avoir des nouvelles d'Ako, et c'était continuellement des — Buvez avec moi ! buvez avec moi ! — jusqu'à ce que votre malheureux Aide-Original fût devenu aussi rouge que *Shoutten-do-shi*, le démon de l'ivresse. Je vous prie de vouloir bien me pardonner pour cette fois. »

La dame attendit que son mari fût entré sous la véranda pour glisser ces mots dans l'oreille du serviteur repentant :

« Aide-Original, j'ai quelque chose à vous dire. Ne vous alarmez pas. Vous venez d'être en proie à une terrible maladie.

— Oui, mon honorable maîtresse. Le *saki* a toujours

été mon faible. J'ai cette infirmité chronique qu'on appelle desséchement de gosier.

— Non, ce n'est pas cela, mon bon Aide-Original. Vous avez été affligé d'un mal tout à fait extraordinaire, appelé la maladie du dédoublement de l'âme. Une moitié de vous-même était ici, à Yédo, avec mon honorable mari, tandis que l'autre moitié faisait son service auprès de moi : votre double est maintenant revenu dans votre corps. Ne tremblez pas ainsi, vous êtes parfaitement guéri. »

L'homme ébahi la regardait bouche béante, comme s'il craignait qu'elle ne fût pas dans son bon sens; mais, réfléchissant que la dame d'un *samuraï* devait en savoir plus long qu'un pauvre homme du commun comme lui, il se mit à servir le déjeuner, tout en murmurant :

« Ce serait cet individu, qui s'appelait Aide-Original, comme moi ? Si je savais avoir l'air aussi benêt que lui, j'irais me noyer à l'instant. »

Un petit moment après, il annonça que le repas était servi, et la famille s'assit pour manger. Ils avaient à peine commencé que le vent apporta du vestibule un papier qui tomba aux pieds du chevalier Flanc-de-la-Falaise.

« Qu'est ceci ? » s'écria-t-il. Il le ramassa, et en lut le contenu comme suit :

« Depuis février dernier, j'ai pris la forme et les manières de votre serviteur Aide-Original, et je vous ai soigné pendant votre maladie. Maintenant que votre famille et votre domestique sont arrivés d'Ako, vous n'avez plus besoin de mon assistance. Vos yeux s'améliorent rapidement; mais croyez-moi, continuez l'usage des

perles. J'en ai laissé un bon nombre pour vous entre les mains de votre docteur, qui croit qu'elles viennent de la princesse Pure-Gemme. Usant de mon pouvoir surnaturel, j'ai pris la figure d'un marchand, et — tout en châtiant ce charlatan avare nommé le docteur Papillon-Cottage, qui, oublieux des bienfaits reçus de son premier seigneur, fait bande avec vos ennemis, — je me suis procuré ce dont vous aviez si grand besoin. Vous pouvez compter sur la continuation de mes bons offices.

« *Au chevalier Flanc-de-la-Falaise,*
« *De la part d'un habitant de la résidence*
« *de la princesse Pure-Gemme.* »

Après avoir lu, le *samuraï* dit à sa femme et à son domestique frappés d'étonnement :

« Alors celui que nous prenions pour un homme était le dieu Renard, de la résidence de notre princesse. Il a eu pitié de moi et m'a épargné bien des souffrances. Je n'oublierai jamais sa miséricorde. »

Très touchés de cette découverte, ils versèrent tous les trois des larmes de reconnaissance, tandis que les enfants, témoins de leur émotion, poussaient des cris perçants et pleuraient aussi abondamment qu'eux.

Lorsque le chevalier Flanc-de-la-Falaise eut recouvré le plein usage de la vue, il rendit visite à la princesse Pure-Gemme et lui raconta la merveilleuse histoire que nous venons de rapporter. La miraculeuse intervention du dieu l'émut fortement. Elle rassembla ses serviteurs, et fit révérencieusement des offrandes à son autel.

A partir de ce moment, on s'adressa à lui sous le titre du « Tout-puissant dieu Aide-Original Renard, » nom qu'il a continué de porter jusqu'à nos jours.

Si le lecteur désire s'assurer de l'authenticité de ce fait, il n'a qu'à aller dans le quartier de la Colline-Bleue, où il trouvera l'autel, qui est parfaitement entretenu par les habitants du voisinage; et cependant il y a encore des sceptiques qui ricanent du pouvoir surnaturel du dieu Renard.

CHAPITRE XVII

CONVOLVULUS ÉPIE UNE CONVERSATION

Les cerisiers étaient en fleurs dans les jardins du temple; l'air était doux et plein de l'encens printanier que les fleurs envoyaient comme une offrande aux dieux; les eaux rapides du fleuve Kamo étincelaient comme les lances d'une grande armée; les collines qui environnent la cité fourmillaient de parties de plaisir et de piques-niques; et toute la création s'éjouissait dans la lumière du soleil!

C'est par un jour semblable que l'on vit le chevalier Grosse-Roche parcourir en titubant la rue du Temple, à Kioto. Il était vêtu d'un costume noir, marqué à ses armoiries, et se tenait avec la dignité exagérée d'un homme qui a bu un coup de trop. En le voyant, les mendiants et les gens de commerce s'écartaient lestement de son chemin, sachant par expérience qu'il est difficile au sabre d'un *samuraï* ivre de rester tranquille au fourreau. Comme il tournait le coin de l'Avenue du Temple, il fut arrêté par un *ronin* en chapeau de pèlerin, qui le salua et lui dit à voix basse :

« Heureux de vous rencontrer, chevalier Grosse-Roche. Je vous ai cherché partout. »

Le Conseiller s'affermit contre le tronc d'un cerisier, et, glissant à travers ses paupières à demi fermées un regard vers son interlocuteur, il répondit :

« Heureux de vous rencontrer, chevalier Communal. J'espérais justement trouver quelque ami altéré qui m'aidât à vider une bouteille du meilleur. Il y a une boutique non loin d'ici, où les *Bozous* (prêtres bouddhistes) prennent leurs repas. Allons, venez, venez. »

En parlant ainsi, il prit le chevalier Communal par le bras et l'entraîna dans une rue latérale, jusqu'à une auberge à l'enseigne des « Huit Délices suprêmes ». Lorsqu'ils furent assis dans une chambre à part, le chevalier Communal se mit à interroger son ami sur ses intentions à l'égard du chevalier Kira. Le chevalier Grosse-Roche écouta d'un air indifférent, et répliqua aussitôt :

« Nous sommes venus pour boire et non pour causer de choses impossibles. Une mouche n'a rien à gagner à attaquer un attelage de chevaux. Est-ce là tout ce que vous avez à me dire ? »

Le chevalier Communal baissa la voix et lui dit à l'oreille :

« Digne camarade, j'ai quelque chose d'important à vous communiquer. Vous rappelez-vous la femme qui servait dernièrement de bonne auprès de vos enfants ? Elle s'appelait Fleur-de-Pêcher.

— Oui, je me souviens de la créature. Son vrai nom était Convolvulus. C'était une espionne du chevalier Kira,

et c'est la femme de Champnoir, le fidèle vassal de celui-ci. Pendant un temps, j'avais pensé à m'en servir comme d'un instrument pour tromper son maître, mais j'ai abandonné cette idée. Elle demeure non loin d'ici, porte à porte avec un très-digne homme qui exerce le métier de changeur. J'ai passé la soirée d'hier chez lui, et il s'est montré si hospitalier qu'en m'en retournant à la maison j'ai laissé tomber un de mes sabres. Quand vous m'avez rencontré j'étais en train de le chercher.

— J'apprends, mon digne camarade, que Convolvulus écoute tout ce qui se dit entre vous et votre ami. Son mari et une bande de gens à Kira sont cachés dans sa maison et attendent une occasion pour vous tuer. Voilà plusieurs mois qu'ils vous suivent. Écoutez mon avis et évitez cet endroit-là ce soir. »

En cessant de parler, il regarda le chevalier Grosse-Roche, et ne fut pas peu contrarié en s'apercevant qu'il dormait profondément. Il se leva, appela le patron et lui dit :

« Ce noble *samuraï* est vaincu par la fatigue. Voici un *rio;* laissez-le ici aussi longtemps qu'il voudra, je vous prie. Lorsqu'il s'éveillera, donnez-lui de votre meilleur *saki* et faites tout ce que vous pourrez pour le retenir toute la nuit. Je reviendrai demain. »

Il sortit de la chambre, et le patron, en refermant la porte derrière lui, répondit d'un air significatif :

« A en juger par les symptômes que présente votre honorable ami, il ne s'éveillera pas avant le coucher du soleil. Vos instructions seront ponctuellement suivies. »

Le chevalier Communal ne fut pas plus tôt parti que le chevalier Grosse-Roche se leva, reprit l'air d'un homme ivre, et sortit de la chambre en flageolant. En dépit de tout ce que put dire le patron pour le persuader de rester, il s'élança dans la rue. Ses zigzags amusèrent beaucoup une troupe d'enfants, qui se mirent en rang derrière lui et le suivirent en contrefaisant ses gestes jusqu'à la maison du changeur.

Le chevalier Grosse-Roche s'assit sur le bord de la terrasse à l'entrée du magasin, sous l'ombre d'un pin qui la couvrait de ses branches. Il regardait d'un œil endormi le propriétaire qui, après l'avoir salué respectueusement, ordonna à un garçon d'apporter du thé et dit au chevalier :

« Je suppose, honorable monsieur, que vous venez chercher votre sabre ? » En même temps il exhibait l'arme et la remettait au visiteur. « Un garçon l'a trouvé sur le *tokonoma,* dans la chambre de derrière. »

Le jeune homme arrivait à ce moment, portant la tasse de thé sur un petit plateau de laque. Il s'agenouilla près de l'hôte de son maître et la lui présenta, tout en pensant à part lui :

« L'honorable *samuraï* est tout confus ce matin. Quelles drôles de grimaces il fait ! »

Le chevalier Grosse-Roche ne prit pas la tasse, très-affairé qu'il était à tirer le sabre de son fourreau. Pendant qu'il se livrait à cette occupation, Madame Convolvulus sortit d'une maison voisine, s'approcha sans bruit de la résidence du changeur, et se mit à écouter par une fenêtre latérale.

Le chevalier Grosse-Roche ne prit vas la tasse, très affairé qu'il était à tirer le sabre de son fourreau.

« Ce sabre, » disait le chevalier Grosse-Roche, « m'a été donné par mon défunt seigneur. Il y a des gens qui me reprochent de n'avoir pas vengé sa mort. Ces imbéciles me font rire. Que peut un simple particulier contre un puissant noble comme le chevalier Kira ? Et d'ailleurs, quand on se souvient du proverbe : — La vie de l'homme ne dure que cinquante ans, — qui se soucie de la raccourcir ? » Puis, se tournant vers le garçon, il murmura : « *Saki ?* Oui, je suis toujours prêt à en prendre une tasse. »

« C'est du thé d'Ouzi, » répondit le jeune homme, en étouffant une envie de rire.

« L'honorable *samuraï* sait cela, » dit le changeur en fronçant le sourcil. « Pourquoi n'avez-vous pas apporté du *saki*, comme je vous l'avais commandé ? »

Le garçon se retira, et, en arrivant dans le derrière de la maison, il exécuta une danse de pantomime et se chanta à lui-même :

« Saki et thé ont même goût et même couleur pour un homme qui a été voir les fleurs.

« Certainement, Monsieur Or-Aide, » dit le visiteur avec un hoquet et comme s'il répondait à une invitation, « certainement, je reviendrai vous voir ce soir.

— Vous me faites honneur, chevalier Grosse-Roche. A quelle heure dois-je vous attendre ?

— Vers l'heure du Porc (8 heures du soir), » répondit son hôte d'un air endormi. « Nous ferons royalement ripaille.

— Vous aurez encore de ce vieux *saki*, » dit le négociant enchanté.

— Bon, bon, » marmotta l'autre. « Je ne peux pas rester maintenant. Permettez-moi de laisser ce sabre ici jusqu'à ce soir. Il ne serait pas convenable de traverser les rues en plein midi avec trois armes dans ma ceinture. Les gens me croiraient bien en ribote. »

Comme il se levait pour partir, il vit l'ombre de Convolvulus disparaître à la fenêtre.

Vers l'heure du Rat (minuit), lorsque la plupart des honnêtes gens sont à dormir, le chevalier Grosse-Roche quittait la maison du changeur. Ce dernier ne savait plus depuis longtemps ce que lui disait son hôte, et il gisait sur le dos, le bras droit dans un plat de lamproies en matelote. Son visiteur avait causé, et lui avait bu, bien qu'il s'imaginât que c'était tout le contraire.

Le *samuraï* prit l'air d'un homme ivre et se mit à marcher de la façon la plus excentrique, s'arrêtant fréquemment pour contempler la lune. Il ne semblait pas remarquer trois hommes qui étaient sortis d'une habitation voisine, et qui, sabre en main, rampaient derrière lui, pieds nus, sans faire aucun bruit sur le pavé. Après avoir marché quelque temps, il prit une ruelle et entra dans un lieu isolé, derrière le sanctuaire de Hachiman, le dieu de la guerre. Au milieu de ce terrain était un pin noueux et touffu, dont les branches retombantes laissaient complètement le tronc dans l'ombre. Le chevalier Grosse-Roche s'avança vers l'arbre en chancelant et s'y adossa. Aussitôt les hommes se ruèrent sur lui et essayèrent de le frapper à mort.

Il se trouva que ce n'était pas tâche facile. Il était dans

l'ombre et la lune éclairait en plein ses assaillants. De plus, il combattait avec le plus grand sang-froid et la plus grande habileté. Les *bravi* voyant qu'ils n'auraient pas l'avantage prirent leurs jambes à leurs cous et ne s'arrêtèrent qu'à la maison de Convolvulus, qui dépensa un gros rouleau de papier à raccommoder leurs corps endommagés.

Ils négligèrent de rapporter à Kira le résultat de leur rencontre, et, comme celui qu'ils avaient destiné à être leur victime gardait l'affaire pour lui, elle resta ignorée des fidèles *ronins*.

A partir de ce moment les espions se contentèrent de surveiller le chevalier Grosse-Roche et de rapporter ses bizarreries à leur maître qui, voyant les jours s'écouler sans amener rien de nouveau, en arriva peu à peu à regarder son adversaire avec un profond mépris.

CHAPITRE XVIII

LE CHEVALIER INVINCIBLE ACCOMPLIT UN ACTE DE JUSTICE

Une flèche dirigée contre un simple soldat tue parfois un général.
Un mot dit au hasard a souvent plus d'effet qu'un discours médité.

Dans le voisinage de Kamakoura, à une portée d'arc de la grande image en bronze de Bouddha, se trouvait une auberge à la mode, tenue, au printemps de 1701, par deux hommes et une femme que leur dialecte dénonçait comme originaires d'Ako, bien qu'ils affirmassent à tout le monde qu'ils venaient du sud.

Leur établissement était dirigé d'une manière toute particulière. Ils ne permettaient à aucun des domestiques de rester dans la maison pendant la nuit, et des bruits étranges circulaient sur ces propriétaires que l'on disait être des brigands. L'un deux était un vieillard appelé Sable-Mouvant, et l'autre, que l'on supposait être son parent, portait le nom de Radis-Long. Peu de personnes, du reste, croyaient que ce fussent là leurs noms véritables.

L'un et l'autre avaient la plus grande peur de la maîtresse qui, entourée dans sa chambre particulière de toutes les jouissances du luxe, leur donnait des ordres à tort et à travers comme à des mendiants, et leur faisait faire la besogne de quatre domestiques. Cette femme avait une langue qui emportait le morceau, et elle gouvernait tout dans la maison; les clients eux-mêmes éprouvaient quelquefois les effets de son humeur.

Un soir, le chevalier Invincible, habillé comme jadis et portant son chapeau de *ronin,* se présenta à l'auberge, alla droit à la plus belle pièce, commanda des rafraîchissements, et en même temps annonça d'un ton bref qu'il avait l'intention de rester toute la nuit.

On lui avait dit, quelques jours auparavant, la réputation de l'établissement, et il avait dès lors senti un désir ardent de le visiter; car son vieil esprit d'aventures le poussait à aller là où il pouvait y avoir de rudes coups à donner et à recevoir. Il avait aussi été informé que le premier conseiller du chevalier Kira avait l'habitude de fréquenter l'auberge.

Lorsque le garçon eût transmis les ordres du nouvel arrivant à sa maîtresse, celle-ci s'écria:

« Je ne tiens pas maison pour le plaisir des *samuraïs* pauvres.

— Il n'est pas pauvre, Madame Bouton-de-Rose. Je crois que c'est le chevalier Champ-Plat qui a gagné tant d'argent grâce aux infortunes de son seigneur. Il porte une grosse bourse.

— Une grosse bourse? Vraiment? Cela résout la ques-

tion. Vous n'êtes pas assez joli garçon pour servir un hôte si précieux. Envoyez ici Lys-de-Tigre. Elle saura lui faire commander des mets et des liqueurs pour de l'argent. »

Pendant qu'on servait le *ronin* à la face rébarbative, le mari entra avec l'associé dans la chambre de sa femme, et celle-ci leur dit :

« Sable-Mouvant et Radis-Long, allez regarder votre nouvel hôte par le guichet. Il est chargé d'argent. Vous aurez à prendre soin de lui cette nuit. »

Le plus vieux des hommes mit ses lunettes de corne, et allant à un endroit où l'on avait pratiqué quelques trous dans le mur, il regarda, et se mit à trembler.

« Allez-vous avoir une attaque? » dit-elle aigrement. « Qu'est-ce qui vous prend? »

Il tourna vers elle sa face couleur de cendre et murmura d'une voix rauque :

« Dieux! c'est le chevalier Invincible. Voilà la fin venue, et il nous faudra lâcher ce que nous avons volé.

— Peuh! » répliqua-t-elle. « Vous avez toujours été un poltron, Porte-Flèche. Qui se soucie du chevalier Invincible?

— Mais, honorable dame, » bégaya l'autre homme, « Invincible est un vrai démon. Nos vies ne valent pas une pièce de monnaie chacune.

— Écoutez, » dit-elle. « Il ne connaît pas ma figure. Je vais aller le servir. Cette nuit, quand il sera bien endormi, vous pourrez nous débarrasser de sa fâcheuse présence.

— Dérobez ses sabres, ma chère, » suggéra le mari

d'une voix tremblante. « Nous n'oserons l'attaquer tant qu'il sera armé.

— Reposez-vous de tout sur moi, » reprit-elle. « Vous devenez chaque jour plus timoré. Cessez de trembler et ayez l'air d'un homme. Ce vieux *saki* aura raison de lui. »

A l'heure du Rat (minuit), le chevalier Invincible vit qu'on poussait la porte de sa chambre, et, à la pâle lueur qui venait du corridor, il aperçut deux hommes entrer dans l'appartement. En un instant il fut sur ses pieds, et comme les envahisseurs l'attaquaient avec leurs longs sabres, il en saisit un par le cou et l'autre par la manche, et les jeta sur le plancher. Puis, ramassant une arme qu'avait laissé tomber le plus vieux des deux, il continua à démontrer la force de son bras. Les intrus poussèrent de grands cris, si bien qu'en les entendant la maîtresse de la maison se précipita une lance à la main sur le théâtre de l'action, et les aida à servir leur hôte de leur mieux.

Hélas ! leurs calculs ne valaient rien. En peu de temps le fil de son existence, à elle, fut tranché, tandis que le mari et l'associé restaient étendus sur les nattes, dans les angoisses de la mort.

Le tumulte avait réveillé les autres clients, qui se pressèrent bientôt dans la chambre, demandant la cause de ce désordre. Le chevalier Invincible expliqua ce qui venait de se passer et demanda une lumière, en disant :

« Regardons un peu ces misérables aubergistes. »

On apporta une lampe, et il eut bientôt reconnu qui ils étaient. Aussitôt il s'écria d'une voix sévère :

« Ainsi c'est vous, infidèles, déloyaux coquins ! En

frappant dans l'ombre, j'ai accompli un acte de justice. La vengeance du ciel peut être lente, mais elle est sûre. Maintenant je vais dormir à l'aise. »

Ainsi périrent ces méprisables créatures, les chevaliers Porte-Flèche et Lac-Wisteria, dont la mort fut misérable, comme la vie.

CHAPITRE XIX

LA DOT DE MADEMOISELLE TRANQUILLE

J'ai raconté dans le chapitre VI comment trois *samuraïs ronins* s'étaient présentés au château d'Ako et avaient offert leurs services pour venger la mort de Monseigneur Champ-du-Matin. Le chevalier Grosse-Roche, tout en ne pouvant pas accepter leur concours, se réserva de s'adresser à eux plus tard, car il les connaissait pour des hommes dont la fidélité était hors de doute. Quelques jours après la reddition du château, un des trois, le chevalier Champ-de-la-Falaise, fut saisi d'une maladie fatale qui le cloua dans son lit. Sentant sa fin proche, il fit venir son fils, jeune homme de seize ans, auquel il était tendrement attaché. Lorsque le garçon l'eut salué, il saisit son sabre de la main droite, et dit :

« Mon fils, je suis sur le point de gravir la Colline de la Mort, et j'arriverai bientôt à l'endroit où les trois routes se rencontrent. Je désire ne prendre ni celle qui conduit aux régions infernales, ni le chemin qui éloigne de ce monde; mais, comme un bon disciple de Bouddha, je préfère aller au *Gokourakou,* au Paradis. Lorsque *San-*

zou-no-baba, la vieille qui reçoit les péages au fleuve Sanzou, s'avancera pour prendre mes hardes, elle me demanderait pourquoi j'emporte ce sabre avec moi. Aussi ai-je résolu de vous le donner. »

Sa faiblesse le força de faire une pause, et sa fille lui dit :

« Mon honorable père, laissez-moi vous donner une tasse de thé; cela ranimera vos esprits. »

Le moribond attendit qu'elle l'eût servi ; puis il la pria de se retirer, et dit à son fils :

« Ce matin, je lisais le livre que vous voyez devant moi. C'est l'histoire de *Kousounoki Masashige*, que vous savez par cœur, bien entendu. Je désire suivre l'exemple de ce miroir de loyauté, et vous laisser un legs. Aussitôt après la reddition du château d'Ako, le chevalier Grosse-Roche m'envoya secrètement chercher, et, à ma grande joie, m'admit dans la noble troupe des hommes qui ont fait vœu de venger la mort de notre chef à jamais regretté. Les dieux ont décrété que le fil de ma vie va bientôt être tranché. Je vous charge de prendre ce sabre, présent de notre chef mort, et d'accepter la responsabilité du vœu que j'ai fait, afin que mon esprit soit heureux en passant de son état présent à son état futur. »

Il prononça lentement le serment par lequel il s'était lié; son fils répéta les mots après lui, et reçut le sabre dont il jura solennellement de se servir comme son père le lui ordonnait.

« Adieu, mon fils, » s'écria le vieux *ronin.* « Quand je rencontrerai notre prince dans le Paradis, je n'aurai pas honte de regarder son visage. »

Le jeune chevalier Champ-de-la-Falaise enterra son père; et, après l'avoir pleuré six jours, il alla trouver le chevalier Grosse-Roche, que le loyal dévouement du *samuraï* toucha beaucoup, et qui accepta son fils comme membre de la conjuration.

Ce jeune homme reçut pour instructions de prendre le nom de Aide-Trois et d'aller à Yédo, où il se joignit au chevalier Village-de-Crêpe qui avait ouvert une épicerie appelée les Trois-Sources, dans une rue avoisinant la résidence du chevalier Kira.

Le chevalier Champ-de-la-Falaise se mit au commerce avec la plus grande ardeur; et, comme il était très joli garçon, il attira beaucoup de clientes à la boutique. Parmi celles-ci se trouvèrent les servantes du chevalier Kira, qu'il traitait avec une politesse toute particulière, espérant par là obtenir ses entrées dans le palais du noble. Il devait être déçu sur ce point, car, bien qu'il eût maintes fois essayé de la corruption, il ne put jamais se faire inviter à entrer même dans la loge du portier.

Un jour, une jeune fille nommée Mademoiselle Tranquille, bonne d'enfants au service du chevalier Petit-Bosquet, entra aux Trois-Sources et demanda un gâteau de *tofou,* sorte de pâtisserie faite de fèves et de lait caillé. Le chevalier Champ-de-la-Falaise, auquel elle s'était adressée, lui dit d'un ton insinuant :

« Ce serait une honte de vous laisser vous charger de cela. Voulez-vous me permettre de le porter jusque chez vous?

— Vous êtes trop bon, » répliqua-t-elle, fermant les

yeux par modestie. « Je ne suis qu'une pauvre servante.

— Vous êtes vraiment belle, » lui murmura-t-il dans l'oreille. « Ne demeurez-vous pas dans l'honorable maison du chevalier Kira ? »

Elle répondit affirmativement, et finit par accepter son offre. De ce jour, Mademoiselle Tranquille visita assidûment le magasin.

Quelques-uns des commis, qui n'étaient pas du complot, se demandaient comment un garçon d'aussi bon air que Aide-Trois avait pu devenir amoureux d'une fille aussi ordinaire que Mademoiselle Tranquille, et en faisaient le sujet de maintes spirituelles remarques.

« C'est le cœur, que l'homme sensé considère, » y répondait-il imperturbablement. « La splendeur du matin est vite flétrie. »

Quelques mois s'écoulèrent, et Mademoiselle Tranquille accepta le jeune épicier pour fiancé. Elle le présenta à son oncle, Monsieur Simple, architecte retiré, qui vivait doucement de ce qu'il avait gagné quand il était plus jeune, dans une maison confortable de la rue de la Théologie.

La fille aimait très tendrement son futur époux; mais elle ne l'invita jamais à venir la voir à la demeure de son maître, laquelle, étant dans l'enceinte du palais du chevalier Kira, était gardée étroitement. Les rendez-vous des deux amoureux étaient toujours à la maison de son oncle, et ils ne se montraient pas ensemble dans la rue.

Au bout de quelque temps, le chevalier Champ-de-la-Falaise s'éprit réellement de la jeune fille. Il n'en tenait

Aide-Trois, vous prendrez grand plaisir à regarder ces beaux dessins.

pas moins vigilamment ouverts ses yeux et ses oreilles, et désirait autant que jamais s'introduire dans le palais du chevalier Kira.

Qui peut prédire quelle espèce de poulet sortira d'un œuf?

Ce *samuraï* qui avait, au commencement, formé certains projets, les vit déjoués par son attachement à cette humble mais vertueuse fille; et cependant ce fut par elle à la fin qu'il obtint ce qu'il souhaitait si fort.

D'abord le vieil architecte le traita avec beaucoup de froideur; mais, lorsqu'il vit que les jeunes gens s'aimaient véritablement, il prit peu à peu du goût pour l'épicier et se mit à l'appeler son neveu; de son côté, le chevalier Champ-de-la-Falaise, qui avait une haute estime pour le vieillard, lui donnait le titre familier d'oncle.

Un jour, en juillet 1701, comme nos amoureux étaient chez l'architecte, celui-ci alla chercher une quantité de plans, et, les étalant avec orgueil, leur dit :

« Il faut que je vous montre quelques échantillons de mon travail.

— Excusez-moi, honorable oncle, je dois partir, » dit sa nièce en se levant et en allant dans la « bouche de la maison », comme on appelle l'antichambre, où elle chaussa ses sandales. « *Sayonara* (adieu)! Aide-Trois, vous prendrez grand plaisir à regarder ces beaux dessins. Il ne faut pas m'accompagner, car si on me voyait dehors avec quelqu'un, ma maîtresse me renverrait. Chez nous il faut prendre double précaution. Ce vieux Kira est toujours inquiet, et soupçonne tout le monde. »

Dès qu'elle fut partie, l'architecte demanda :

« Que pensez-vous de ces spécimens ?

— Vous avez un merveilleux talent, mon oncle. Ceci doit être le plan d'un palais de *daïmio*. En avez-vous dessiné beaucoup de ce genre ?

— Oui, un grand nombre. J'ai dressé le plan de l'*yashiki* (palais, résidence princière) du chevalier Kira. Il était très quinteux et m'a donné beaucoup de tracas. Voici ce que j'ai fait pour lui, » ajouta-t-il en déroulant un grand papier. « Cela contient plus de passages et de chambres secrètes qu'il n'y en a dans une maison de thé à la mode.

— Quel beau morceau ! Comme je vous envie le talent de faire de telles choses !

— Cela n'est rien, neveu. Je ne devrais réellement pas garder cela; et cependant, le fini du travail qui est vraiment remarquable me fait hésiter à le détruire. A ma mort il faudra prendre bien soin de mes papiers. Je suis comme un médecin; je connais les mystères de plus d'une maison. »

Il remit ses dessins en rouleau, et montra au jeune homme un réduit sous le *tokonoma*, où il gardait ses trésors, tout en disant :

« Vous vous rappelez sans doute comment le prince d'Ako fut traité par le chevalier Kira, n'est-ce pas, mon neveu ?

— Oui, mon oncle, j'ai bien entendu parler de cela. Voudriez-vous avoir l'obligeance de me donner les détails ? »

Le vieillard raconta la tragique histoire, et conclut son récit par ces mots :

« Bien que le chevalier Kira ait été mon client jadis, je le déteste cordialement. Le prince d'Ako était un homme noble, juste et humain. Je suis extrêmement surpris que ses vassaux n'aient pas vengé sa mort. Je sais que c'est un tort de parler ainsi ; mais, si j'étais *samuraï*, je n'aurais point de repos que je n'eusse fait mon devoir.

— Vous oubliez, mon oncle, que la loi nous défend de nous faire justice nous-mêmes. Les membres du clan ont sans doute des cœurs de fidèles sujets ; ils ne voudraient pas se mettre en opposition avec les autorités. »

Cette réplique mit l'architecte en grande colère.

« Allons donc ! » s'écria-t-il. « Si vous étiez *samuraï*, vous ne prononceriez pas de telles paroles.

— Je suis *samuraï*, » répondit fièrement le jeune homme. « Mon vrai nom est Champ-de-la-Falaise. »

L'architecte se renversa en arrière sur ses coudes, regarda son hôte avec stupéfaction, puis joyeusement s'écria :

« Rencontre heureuse, chevalier Champ-de-la-Falaise ! Je suis Montagne-Verte, autrefois conseiller du prince de Tamba, l'ami de cœur de Monseigneur Champ-du-Matin. Les intrigues d'un collègue me firent perdre la faveur de mon honoré chef, et je fus forcé de devenir *ronin*. Quoique je porte le costume des marchands, j'ai le cœur d'un *samuraï*. Je crois que je comprends ce que vous faites à Yédo. » Il reprit les plans dans leur cachette, et continua : « Mon futur neveu, voici d'importants papiers ; acceptez-les comme la dot de ma nièce.

Le chevalier Champ-de-la-Falaise reçut les documents d'une main tremblante, et, les portant à son front, dit presque à voix basse :

« Chevalier Montagne-Verte, mon futur oncle, je ne peux trouver de mots pour vous exprimer ma reconnaissance. Vous donnez à votre nièce une dot sans prix. Jusqu'à ce moment les cœurs de mes loyaux camarades ont été douloureusement inquiets, et nous avons espéré quand il n'y avait plus d'espérance. Notre ennemi, fort de son influence politique, aussi bien gardé que le Shogoun lui-même, a défié nos tentatives et s'est moqué de notre misère. Votre bonté nous mettra à même de laver le nom du clan d'Ako du reproche d'ingratitude et de déloyauté. »

Dix jours après, les plans étaient remis au chevalier Grosse-Roche, qui s'écria après les avoir examinés :

« Je vois briller une étoile à travers les ténèbres de la nuit. »

CHAPITRE XX

LE CHEVALIER GROSSE-ROCHE VANNE LE RIZ

Avec le temps, même une haute montagne peut dégénérer en monticule.
Rares sont les vœux qui supportent l'épreuve des ans.

Par une chaude journée du mois d'avril 1701, le chevalier Grosse-Roche était assis dans sa bibliothèque, réfléchissant aux nouvelles qu'il avait reçues de Yédo.

« Il ne faut plus qu'une chose, » disait-il en pensant tout haut. « Kira a renvoyé la garde que lui fournissait son fils; évidemment il ne me craint plus. Je vais à présent éprouver la fidélité des conjurés; et quand j'aurai vanné le riz, séparé le bon grain de l'ivraie, je me rendrai à Yédo et mettrai à exécution le plan que j'ai depuis si longtemps en tête. Il est plus que certain que Kira ne nous fournira jamais l'occasion de l'attaquer dans la rue. Il faudra donc prendre sa résidence d'assaut et tuer le blaireau dans son terrier. Si le chevalier Champ-de-la-Falaise ne m'avait pas procuré le plan, nous aurions été

obligés de chercher notre chemin à tâtons. Mais maintenant je connais tous les coins et recoins de la maison de notre ennemi mieux qu'il ne les connaît lui-même. »

« Honorable maître, » dit son serviteur Laissé-Six, parlant dans le corridor, « le chevalier Hachette et le chevalier Communal désirent vous voir.

— Faites-les entrer. »

Lorsque les visiteurs arrivèrent dans la chambre, le chevalier Grosse-Roche s'écria :

« Soyez les bienvenus, mes amis! Chevalier Communal, je suppose que vous êtes vexé de ce que je vous ai battu la dernière fois que nous avons joué ensemble, et que vous venez pour vous laver de cette tache. Quant au chevalier Hachette, je pense qu'il est ici pour vous aider de ses avis. »

Ses hôtes s'agenouillèrent tout près de lui, et le chevalier Communal répondit :

« Non, chevalier Grosse-Roche; nous avons à causer de quelque chose de plus important. Nous sommes heureux de vous trouver chez vous.

— Désormais, » dit le chevalier Grosse-Roche, « je serai toujours ici. J'ai dépensé ces temps derniers beaucoup d'argent en folies, et je commence à me sentir avare. Si j'avais placé tout ce que j'ai gaspillé, je serais riche aujourd'hui. Heureusement j'ai encore quelques *rios* de reste, et j'ai l'intention de les employer en prêts sur double garantie. Remarquez-vous ce grand magasin que j'ai construit dans la cour de derrière? C'est pour y mettre les gages. On m'a envoyé un très joli poisson ce matin; ne

Oui, Premier Conseiller, dit le chevalier Hachette, le chevalier Communal a exactement exprimé mes sentiments.

voudrez-vous pas en manger un morceau et boire une tasse de *saki* avec moi? »

Il allait frapper dans ses mains pour appeler un serviteur; mais le chevalier Communal l'en empêcha et lui dit :

« Il faut que vous nous excusiez pour aujourd'hui. Pardonnez-moi, chevalier Grosse-Roche; mais pourquoi nous montrer cette défiance? Comment devons-nous comprendre vos paroles? Assurément vous n'avez pas le désir que le chevalier Kira meure dans son lit. Les sacrifices, les souffrances des fidèles membres du clan, de nos femmes, de nos enfants, tout cela doit-il n'être compté pour rien, comme les bulles qui s'élèvent à la surface de l'eau? Cette longue attente a été une douloureuse épreuve pour beaucoup d'entre nous, et nous craignons que quelques-uns ne perdent courage et ne refusent, quand le moment viendra, d'accomplir leur vœu. Vous devez sûrement comprendre tout cela. Nous sommes venus vous demander une fois pour toutes quelle est votre décision en ce qui regarde notre ennemi.

— Oui, Premier Conseiller, » dit le chevalier Hachette, « le chevalier Communal a exactement exprimé mes sentiments. Découragés par ce long délai, beaucoup des conjurés sont prêts à lâcher prise.

— Je comprends, » répondit le chevalier Grosse-Roche avec calme. « Tout d'abord, emporté par la colère et le désir de la vengeance, j'avais résolu, quoi qu'il pût arriver, d'attaquer le chevalier Kira. Aujourd'hui j'ai réfléchi. Tous les rapports démontrent qu'une tentative quelconque de notre part aboutirait à une honteuse dé-

faite. Je n'ai pas envie de devenir la risée du monde, et d'attirer ainsi une disgrâce de plus sur la mémoire de notre honoré seigneur. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de renouveler notre pétition au Conseil des Anciens pour le rétablissement de la maison d'Ako. Voilà mon idée. Qu'en pensez-vous? »

Le chevalier Communal, qui avait écouté avec impatience, répliqua d'une voix irritée :

« Je ne suis pas de votre avis! Je ne me serais jamais attendu à entendre de telles paroles de la bouche du chevalier Grosse-Roche. Vous savez parfaitement que le conseil n'est pas le moins du monde disposé à accorder ce que vous dites. Nous attendons depuis trois ans qu'il s'occupe de la question, et nous en attendrions trois cents, si notre vie était assez longue. Nous n'avons qu'une ligne de conduite à tenir, et c'est d'abattre la tête du chevalier Kira et d'effacer ainsi une honte qui a trop duré.

— Vous sautez trop vite à la conclusion, » dit le chevalier Grosse-Roche. « Le bruit de notre complot est parvenu aux oreilles des autorités, à Yédo; et naturellement on pense que, tant que nous nourrissons de tels sentiments, nous sommes indignes d'être rétablis dans notre ancienne situation. J'ai pesé la question, et j'ai résolu de rendre les serments écrits confiés à ma garde. Ce serait donner trop d'importance à l'affaire que de convoquer les anciens conjurés en assemblée spéciale pour cet objet. Aussi vais-je vous charger de ces papiers. Quand vous rencontrerez nos amis, communiquez-leur mes idées, et rendez-leur leurs engagements. »

Il prit alors un rouleau de documents manuscrits dans son pupitre et le tendit vers eux.

Les deux visiteurs restèrent quelques instants muets d'indignation.

« Chevalier Grosse-Roche, » s'écria le chevalier Communal, « êtes-vous en train de sonder nos cœurs? Je n'ai pas prononcé ce serment pour rire. Si vous pensez ce que vous dites, tout Premier Conseiller que vous êtes, je ne vous épargnerai pas. »

Il dit, saisit la poignée de son sabre et attendit impatiemment la réponse.

« Chevalier Communal, vous vous emportez pour une bagatelle. Si ma décision ne vous convient pas, agissez, vous et les autres, d'après votre propre jugement; seulement mettez-moi en dehors de vos dispositions, puisque j'ai mon plan particulier. Tout ce que je vous demande, c'est de vous charger de ces papiers.

— Je ne les prendrai pas, » cria le chevalier Communal d'une voix de tonnerre. « Avez-vous oublié le fardeau sacré que j'ai apporté de Yédo? Allez au temple du Pin Revêtu de Neige, et rafraîchissez votre fidélité en regardant le dernier présent de votre seigneur. Si, après cela, vous refusez de tenir votre vœu, je vous couperai la tête pour en faire une offrande au dieu de la guerre. Je montrerai ainsi à nos frères conjurés qu'ils ont au moins un homme qui n'a pas peur de les guider en avant! Ce sont de dures paroles à adresser à un Premier Conseiller; mais le temps des compliments est passé. Mon cœur est plein de douleur pour mon prince mort, et ma langue est impa-

tiente de toute contrainte de cérémonie. Je me présenterai chez vous demain, pour recevoir votre réponse. »

Le chevalier Hachette attendit un peu, puis intervint en ces termes :

« Calmez-vous, chevalier Communal. Je commence à comprendre le sens des paroles du chevalier Grosse-Roche. Nous ferons ce qu'il désire; nous prendrons les documents.

— Quoi? » s'écria le chevalier Communal tremblant de rage. « Êtes-vous un lâche aussi, vous?

— Allons! » dit le chevalier Hachette, saisissant son compagnon par le bras et saluant précipitamment leur chef. « Je me charge des papiers. Le Premier Conseiller a pris une détermination sage. Retirons-nous. »

Le lendemain, pendant que le chevalier Hachette parcourait un volume de vieux poèmes, sa fille vint lui dire :

« Honorable père, il y a un marchand d'éventails dehors.

— Merci, Prune. Je n'ai pas besoin de sa marchandise ce matin. »

La jeune fille se retira, mais elle revint aussitôt avec un papier plié qu'elle donna à son père. Après l'avoir ouvert :

« Ma chère Prune, » dit-il, « voulez-vous faire entrer ce monsieur, je vous prie? »

Lorsque l'étranger entra, le chevalier Hachette le salua et s'écria :

« Soyez le bienvenu, chevalier Mille-Falaises. Vous arrivez à un moment bien opportun.

Ainsi vous ne me reconnaissiez pas, cousine Prune? Ne trouvez-vous pas que j'ai bonne mine en marchand d'éventails?

— Dieu ! » s'écria la jeune demoiselle qui s'était arrêtée à la porte. « Est-il possible, honorable monsieur ? Vous êtes mon cousin, Mille-Falaises ? Je ne vous reconnaissais pas. Comme vous êtes admirablement déguisé ! »

Le *samuraï,* qui avait revêtu l'humble costume d'un marchand, déposa sa boîte d'échantillons sur le plancher, essuya son front couvert de sueur, et répondit en se tournant vers la demoiselle :

« Ainsi vous ne me reconnaissiez pas, cousine Prune ? Ne trouvez-vous pas que j'ai bonne mine en marchand d'éventails ?

— Vous ne pouviez pas gâter votre belle figure, » répliqua-t-elle gaiement. « Je vais préparer des rafraîchissements. Ma mère et ma grand'mère sont allées au temple. »

Le chevalier Hachette attendit qu'elle fût assez éloignée pour ne pas entendre, et raconta ce qui s'était passé chez le chevalier Grosse-Roche. En apprenant cela, le chevalier Mille-Falaises dit :

« Je comprends parfaitement son intention. C'est une délicieuse nouvelle, en vérité. Je venais de Yédo pour consulter avec vous à propos de son excentrique conduite. Maintenant je la comprends, et je crois que le jour de l'attaque n'est pas loin.

— C'est aussi mon opinion. Hier soir j'ai discuté la question pendant plusieurs heures avec le digne chevalier Communal, et je l'ai à la fin ramené à la raison. Comment me conseillez-vous de rendre ces documents ?

— Rien de plus facile, » dit le chevalier Mille-Falaises. « Vous irez voir les conjurés qui sont dans cette ville,

et moi je m'occuperai de ceux de Yédo. Je vous ferai tenir de mes nouvelles aussi tôt que possible. Lorsque Kira apprendra que les serments sont rendus, il croira la ligue détruite. Quel homme étonnant que le Premier Conseiller! Pour ma part, tout en ayant souvent ressenti du découragement, je n'ai jamais douté de sa sagesse et de sa loyauté. »

Au bout d'un mois arriva de Yédo un paquet, à la réception duquel les chevaliers Communal et Hachette rendirent une autre visite au chevalier Grosse-Roche. En voyant que le nombre des papiers avait considérablement diminué, celui-ci dit :

« Voici ceux sur qui l'on peut compter. Quand l'heure viendra, nous agirons comme un seul homme. Ils ont été essayés trois fois, comme l'or raffiné. Sans nous inquiéter des chances, nous accomplirons notre dessein. Ne doutez pas de moi, je suis pour l'attaque. Vous savez maintenant ce que j'ai dans le cœur. Toutefois, j'appellerai votre attention sur un point : soyez plus vigilants que jamais. Rappelez-vous la parole de Iyeyasou : — Après une victoire, nouez les cordons de votre casque. — »

Il leur montra alors le plan de la résidence du chevalier Kira et tint conseil avec eux.

Les chevaliers Hachette et Communal étaient tellement encouragés et contents qu'il leur semblait qu'ils montaient au ciel.

CHAPITRE XXI

LA MÈRE DU CHEVALIER COMMUNAL

La dame noble a l'âme d'un guerrier.
Quand le fils hésite, la mère marche en avant!

Lorsque le chevalier Grosse-Roche eut restitué les serments écrits et qu'il se fut assuré des intentions de ses partisans, il se sentit en mesure d'exécuter ses projets. Sachant que les membres du clan qui se trouvaient à Yédo commençaient à donner des signes d'impatience, et craignant qu'ils ne compromissent les choses par une action mal calculée, il résolut de leur envoyer un représentant pour les modérer et les surveiller. Dans ce but, il fit appeler le chevalier Communal, et lui parla en ces termes :

« J'ai réfléchi aux nouvelles apportées de Yédo par le chevalier Mille-Falaises, et je désirerais beaucoup visiter nos camarades. Mais, pour le moment, la chose n'est pas possible. D'un autre côté, ma présence parmi eux réveillerait les soupçons du chevalier Kira, et ruinerait notre projet. C'est pourquoi je désire que vous preniez ma place. Quand pouvez-vous être prêt à partir? »

Le chevalier Communal s'inclina et répondit :

« Je vous offre du fond de mon cœur mes plus sincères remerciements de m'avoir choisi, moi, homme de jugement inférieur et de peu de sagesse, pour vous représenter dans cette importante mission. Rien ne me ferait plus grand plaisir que de partir sur-le-champ; mais j'ai une faveur à vous demander. Ma vieille mère, ma femme et mon enfant sont dans ma maison de Village-du-Milieu, près d'Ako. Si je vais à Yédo, je ne puis espérer en revenir. C'est pour cela que je suis si désireux de revoir encore une fois ma mère chérie et ma famille, et de leur dire un dernier adieu. Car, bien que je ne puisse le leur dire en propres termes, je puis du moins le faire mentalement. Vous sera-t-il possible de m'accorder une si grande grâce ? Je ne serai absent qu'un ou deux jours. »

Le chevalier Grosse-Roche hocha la tête, et répondit :

« Chacun pense à sa mère, et vous plus que les autres, qui avez toujours été un fils si respectueux et affectionné. Je vous accorde votre demande avec le plus grand plaisir. Ne manquez pas d'aller dans vos foyers, et n'épargnez pas vos adieux. Un retard de quelques jours sera sans conséquence, d'autant plus que le chevalier Mille-Falaises aura un peu calmé les appréhensions de nos frères de Yédo. Présentez mes respects à votre honorable mère et à votre honorable famille. Le parfum du prunier en fleurs passe vite. Profitez de votre mieux de ces délicieux moments. »

Le chevalier Communal avait les larmes aux yeux lorsqu'il prit respectueusement congé. Il comprenait que

le chevalier Grosse-Roche lui accordait un bonheur qu'il se refusait à lui-même.

Il acheta quelques présents dont il fit un paquet qu'il porterait sur ses épaules, s'habilla de ses plus beaux habits, revêtit son pardessus de drap rayé, et se mit en route. Le voyage dura un jour et demi. A mesure qu'il approchait de sa maison, ses pensées se reportaient au temps de sa prospérité, lorsqu'il était un grand *samuraï,* avec une pension de trois cents *kokous* de riz.

« Ah ! » s'écriait-il, « je pouvais alors loger ma mère dans une belle résidence ; et maintenant tout ce que je puis lui donner, c'est ce modeste cottage, là-bas. Ma poitrine est gonflée de douleur. »

Il s'arrêta, et contempla l'humble demeure dont on pouvait apercevoir le toit blanc à travers les branches des pins. Des larmes lui jaillirent des yeux ; mais il réprima son émotion, et prit un air indifférent en se murmurant à lui-même :

« Il ne faut pas que ma mère me voie l'air malheureux. »

En approchant de l'habitation, il entendit sa femme, Madame Étoffe, qui chantait, et il reconnut au bruit de l'eau clapotante qu'elle lavait du linge. Il s'avança sans bruit en avant de la haie de roseaux, s'arrêta, et se mit à la considérer sans qu'elle eût remarqué sa présence.

Madame Étoffe portait son bébé sur son dos. Ses manches étaient attachées avec ce cordon que portent les dames pour relever leurs vêtements, et qu'on appelle *tasouke.* Elle était assise sur un talon, derrière un baquet bas. Tout en frottant vigoureusement le vêtement qu'elle lavait

et en le plongeant dans l'eau, elle causait à son enfant; elle ne s'imaginait guère qu'il dormait profondément, et que son père écoutait ce qu'elle disait.

« Oui, mon brave fils, » criait-elle, « ayez un peu de patience; mangez de bon cœur et amusez-vous, pour qu'à son retour votre papa ne reconnaisse plus son gros et fort Fousa-Bo » (littéralement, Bébé-d'Appartement).

Puis Madame Étoffe chanta une chanson de nourrice. Enfin, comme elle n'entendait toujours pas la voix du bébé, elle se retourna pour le regarder, et aperçut le chevalier Communal. Elle interrompit son travail, et dit :

« Oh! honorable époux, que je suis contente de vous voir! Mère a été bien inquiète à votre sujet. Honorable mère, où êtes-vous? Mon mari est revenu à la maison! »

En entendant cela, la mère du chevalier Communal, qui avait plus de quatre-vingts ans, s'avança jusqu'à la fenêtre latérale du vestibule, et, regardant tendrement son fils :

« Communal, » dit-elle, « je suis ravie de voir encore une fois votre visage. Vous devez avoir beaucoup souffert pendant cette saison de recrudescence de chaleur (l'été indien). Je vous en prie, ne vous attardez pas à prendre la peine de me saluer. Lavez-vous les pieds et entrez sans cérémonie.

— Comme il vous plaira, honorable mère, » répondit-il respectueusement. « Votre bonheur de me voir n'est pas plus grand que celui que j'ai à vous contempler. »

Il se débarrassa de ses sandales de paille, et, mettant de côté son chapeau parasol, il entra dans la maison, suivi de sa femme avec l'enfant.

Oh ! honorable époux, que je suis contente de vous voir ! Mère a été bien inquiète à votre sujet.

Il se prosterna, salua suivant toutes les formes du respect, et dit :

« Honorable mère, il y a longtemps que j'espérais revenir, afin de savoir ce qui peut vous être arrivé de bon ou de mauvais; mais le nombre et l'urgence de mes affaires m'en ont empêché. »

La vieille dame lui sourit avec bonté, et répliqua :

« Je comprends, mon fils. Si vous n'avez pu venir me voir, vous avez souvent écrit de Kioto. Cela m'a donné une grande consolation. Il y a six mois que je ne vous ai vu, et cependant je ne remarque pas que vous soyez aucunement changé. Votre présence comble mon cœur de joie. Pendant votre absence, votre excellente femme a été la plus affectueuse du monde et s'est montrée une fille admirable. Regardez votre mignon Fousa-Bo. N'a-t-il pas grandi ? Il se porte parfaitement, et peut presque se tenir en équilibre sur ses pieds. Il dit aussi quelques mots, et il sait se faire bien aimer. Voyez le joli petit bonhomme ! Il est encore endormi, et ne pense guère que son papa est de retour à la maison. »

Quand la vieille dame eut fini de parler, la femme du chevalier Communal reprit le même courant d'idées, et dit à son mari :

« Nous savions que vous seriez fier de notre garçon. Un peu avant votre arrivée, il me causait, non pas avec des mots que chacun peut comprendre, mais dans un langage de bébé. Un instant après, il était parti au pays des songes, et je sentais sa douce joue reposer sur mon cou. Depuis que notre honorable mère l'aime et le caresse tant,

il est toujours avec elle, et, pendant la journée, c'est elle qui est sa nourrice et sa gardienne.

— C'est vraiment un heureux gaillard, » dit le père ravi. « Je vous en prie, ne le dérangez pas. Nous ferons connaissance tous les deux quand il se réveillera. Dites-moi où est mon frère, Total-Trois.

— Il est seulement allé voir un voisin, » dit madame Étoffe; puis, prêtant l'oreille, elle ajouta : « Le voici qui vient. »

Le frère entra comme elle parlait, et il salua le chevalier Communal avec une joie respectueuse.

Pendant que les deux *samuraïs* causaient, Madame Étoffe, aidée de la vieille dame qui détestait l'oisiveté, fit cuire du riz et du poisson et chauffer du *saki*. Lorsque le bébé fut réveillé, la famille s'assit devant un petit festin, et célébra l'heureux retour de son chef, sans que rien vînt se mêler à leur joie, ni la restreindre.

Le chevalier Communal attendit que le visage souriant de sa mère indiquât que l'occasion était favorable de dire ce qu'il voulait lui apprendre, et alors :

« Mon honorable mère, » dit-il, « depuis que je suis loin de vous à Kioto, j'ai fait de mon mieux pour trouver quelque place où je puisse me fixer et rétablir ma fortune. J'ai heureusement rencontré un certain prince des provinces de Kouwan-To, qui désire que j'entre à son service. Je suis donc sur le point d'aller à Yédo. Je viens pour vous annoncer cette bonne nouvelle et vous faire mes adieux. Il faut que je parte demain matin; mais je reviendrai au printemps et vous emmènerai dans mes nouveaux foyers.

Jusqu'à ce moment, regardez, je vous prie, mon frère Total-Trois comme le chef de la famille, et continuez à être bien portants et heureux. Mon frère et ma femme, vous connaissez maintenant le but de mon voyage ici. Donnez tous vos soins à notre honorée mère. Ceci, » ajouta-t-il en tirant une somme d'argent, « suffira à vos besoins présents. Rappelez-vous que notre honorable mère ne doit manquer de rien. »

Total-Trois prit le rouleau d'argent, et il se sentit, ainsi que madame Étoffe, attristé à la pensée de perdre le chevalier Communal presque aussitôt après l'avoir retrouvé.

« Mon honorable frère, » dit le jeune homme, « soyez assuré qu'aucun effort ne sera épargné de ma part.

— Ni de la mienne, » murmura madame Étoffe.

Pendant qu'ils parlaient, la vénérable dame regardait attentivement la figure de son fils aîné, et, changeant en air sérieux son expression de joie, elle fit cette remarque :

« Mon fils, je suis très heureuse d'apprendre que vous allez à Yédo; cependant j'aimerais, si c'était possible, à savoir la véritable raison de votre voyage.

— Que veut dire mon honorée mère? » s'écria le chevalier, affectant un grand étonnement. « N'ai-je pas expliqué dans ses détails l'affaire qui m'y appelle?

— Mon fils, » répliqua-t-elle gravement, « il n'y a ici personne que des membres de la famille, et vous pouvez parler sans contrainte. Je présume que cette histoire d'un certain prince qui doit vous prendre à son service n'est qu'une fiction, et je suis sûre que la véritable raison de

votre excursion à Yédo est le dessein de venger la mort de votre seigneur. Craignez-vous de me dire la vérité, parce que vous croyez que, moi entre toutes, je pourrais vous empêcher d'y aller, ou que mes larmes vous ébranleraient dans l'accomplissement du vœu que vous avez fait? J'entends ce motif de vous taire, mais vous me comprenez mal. Toute femme que je suis, j'ai la fierté d'une mère de *samuraï,* et je ne me laisserai pas dominer par des sentiments indisciplinés. Je vous conjure de parler clairement, afin que nous n'ayons pas de regrets à avoir plus tard à ce propos. »

Le chevalier Communal, surpris et charmé de la loyale fidélité de sa mère, aussi constante que l'aiguille aimantée l'est au pôle, fut sur le point de tout révéler. Il se retint cependant, s'imaginant que, malgré ses courageux discours, quand arriverait le temps des adieux, elle deviendrait folle de douleur. Cette considération le détermina à continuer son affectueuse supercherie. Il mit ses deux mains sur le plancher, et dit respectueusement :

« Honorable mère, je m'afflige de vous entendre exprimer ces soupçons, car je pensais que mes explications vous paraîtraient satisfaisantes. Quant à venger la mort de notre honoré seigneur, la question n'est pas encore décidée. Lorsque nous tenions le château, nous avons beaucoup délibéré là-dessus, et nous avions résolu de tuer le chevalier Kira. Depuis, un grand nombre de nos camarades ont changé d'avis, et le chevalier Grosse-Roche lui-même essaie d'améliorer sa fortune en faisant du commerce. Pourquoi tromperais-je mon honorée mère? Je vous

en prie, bannissez vos soupçons et attendez le printemps, car alors je reviendrai de Yédo. »

Pendant que sa langue prononçait ces mots, son cœur se révoltait contre la tromperie dont il usait vis-à-vis de sa mère, et il inclinait sa tête à toucher la natte, pour cacher sa rougeur.

Sa mère devinait ses sentiments; mais elle fit semblant de le croire, et répondit :

« Puisque vous le dites, je suis rassurée, et je vais attendre impatiemment le printemps prochain. Mon cher fils, ayez soin de vous dans le voyage, je vous en prie. Mettez-vous en route au lever du soleil, ne voyagez pas pendant les chaudes heures du milieu du jour, et évitez les rosées du soir. Vous devez être fatigué. Reposez-vous bien cette nuit. Je vous éveillerai de bonne heure. »

Il la remercia de l'intérêt attentif et prévoyant qu'elle lui témoignait, lui souhaita une bonne nuit, et se retira pour dormir.

Le lendemain matin, la vieille dame se leva avant l'aube, et s'occupa de lui préparer sa collation de voyage; elle fit des gâteaux de riz et d'autres délicatesses dont elle le savait friand.

Lorsque le chevalier Communal sortit de son appartement et la vit ainsi affairée, il s'efforça de paraître gai. Elle, pendant ce temps, se disait :

« Quoi que les autres fassent, il ne sera pas dit que sa mère l'aura engagé, par ses paroles ou ses actes, à être infidèle à son seigneur. »

Après le repas du matin, il prit son petit enfant sur son

genou, et, le regardant avec amour, lui dit tout bas, d'une voix tendre :

« Mon fils, votre père part pour un long voyage. Il faut que vous soyez un petit garçon bien sage. Je penserai souvent à vous, à la joie que vous donnerez à votre grand'mère et à votre mère. Grandissez, mon second moi-même, et devenez fort. Adieu, mon garçon ! »

En parlant ainsi, il passa le bébé à sa femme qui sanglotait; elle le prit en détournant son visage, et, après avoir reçu les adieux de son mari, elle se précipita hors de l'appartement. Lorsqu'elle fut partie et que le chevalier Communal eût dit au revoir à son frère, il se prosterna devant sa mère, et, d'une voix entrecoupée, lui fit ses adieux.

La vieille dame l'écouta d'un air impassible, lui conseilla de se rappeler ses avis, et l'accompagna jusque sous le vestibule, pour assister à son départ.

De loin il la voyait encore debout sur la porte, qui le suivait d'un œil plein d'affection.

Le chevalier Communal s'éloigna en hâte, désireux de retourner promptement à son devoir, et de bannir ainsi les tristes pensées qui lui remplissaient l'âme.

Vers midi, ayant fait environ dix-huit milles, il s'assit à l'ombre d'un arbre, et ouvrit sa boîte à provisions, où il trouva les gâteaux de riz et les mets qu'avait préparés sa mère. Il prit un gâteau, le porta révérencieusement à son front, puis se mit en devoir de prendre son repas. Quand il eut fini, il restait un gâteau de riz dans la boîte.

« Que ferai-je de cela ? » se demanda-t-il. « Si je le

garde jusqu'à ce soir, il sera gâté, et cependant je ne puis jeter ce qu'elle m'a donné. »

Il regarda autour de lui, et aperçut dans l'enfourchure de deux branches, au-dessus de sa tête, un nid de pigeons. Il mit le gâteau en un lieu convenable, et eut bientôt le plaisir de voir les pigeons nourrir leurs petits de son offrande.

Le chevalier Communal les regardait faire avec une curiosité rêveuse, l'esprit plein de la pensée de ceux qui étaient là-bas. Il fut tiré de cette rêverie par le bruit des jeunes oiseaux criant après la pâtée, qu'ils dévoraient aussi vite que leurs parents pouvaient la leur fournir, sans que ceux-ci en avalassent jamais le plus petit morceau. En voyant cela, le chevalier Communal pensa :

« Le pigeon est un petit oiseau ; et cependant son instinct paternel le fait se priver de tout pour sa progéniture. Les créatures humaines pensent-elles autant à leurs enfants ? Si je vais à Yédo, je mourrai, soit en combattant, soit par le *harakiri* (suicide), et ma vie sera perdue pour ma famille. En disant adieu à ma mère, je me suis rendu coupable d'un grave mensonge. Quand tout sera fini, et qu'elle connaîtra ma tromperie, elle dira sûrement : « Moi qui avais si haute opinion de mon fils ! « Son affection pour moi était pourtant assez légère pour « qu'il n'ait pas hésité à me tromper. » Et elle sera mécontente de moi, et gémira. J'ai commis là une grande faute. »

Ces réflexions le rendirent très malheureux et l'empêchèrent de reprendre sa route.

« Il faut que je retourne vers elle, » dit-il. « Je lui

avouerai le véritable motif de mon voyage à Yédo, et lui ferai, cette fois, des adieux convenables. »

Il se leva et revint sur ses pas. Le soleil se couchait quand il atteignit la maison.

Il calma les appréhensions que son retour faisait naître chez sa femme et son frère, en déclarant qu'il avait oublié quelque chose d'important; puis il alla dans la chambre de sa mère, et lui raconta les circonstances qui l'avaient poussé à revenir la voir; enfin, il lui dit d'une voix sourde :

« J'ai la pleine conscience de ma faute en vous confessant si tardivement la vérité. C'est comme vous l'aviez pensé : je vais à Yédo dans le but de venger la mort de notre honoré seigneur. Le chevalier Grosse-Roche et d'autres membres du clan ont fait vœu d'accomplir cet acte, qui est un devoir. Il me sera donc impossible de vous revoir jamais. Mon père est mort : je n'ai plus que vous, et je sais que je devrais vivre avec vous et faire tous mes efforts pour vous rendre l'existence heureuse. Cependant, je ne puis oublier les faveurs de notre prince défunt. Comment puis-je remplir à la fois mes devoirs de fils et de vassal fidèle ? Je vous en prie, chassez de votre cœur votre ingrat et indigne fils. »

La dame écouta, l'air ravi, et répliqua doucement :

« Vous avez, par affection, essayé de me cacher la vérité; mais je n'ai pas été trompée un seul instant. Maintenant que vous m'avez parlé franchement, mon cœur se réjouit. Mon fils, faites votre devoir envers notre seigneur. C'est la première chose qu'un *samuraï* ait à considérer.

Rappelez-vous que votre frère sera avec moi pour soutenir mes derniers ans. Ma satisfaction est parfaite. Lors même que je n'aurais pas d'autre fils, vous devriez tenir votre parole et laisser un nom sans flétrissure à votre enfant. Vous ne pouviez d'ailleurs plus parfaitement remplir vos obligations envers moi qu'en agissant ainsi. Éloignez-moi de vos pensées, et concentrez toute votre âme sur votre devoir. Et, maintenant, nous allons boire la coupe d'adieu. »

Elle alla chercher du *saki* et lui en offrit, sans qu'un mot ou un regard trahît en rien sa douleur.

Le chevalier Communal, que de tels sentiments comblaient de joie, causa avec elle jusqu'à près de minuit; puis ils se retirèrent chacun dans son appartement.

Il se leva à la pointe du jour, et alla attendre à la porte de la chambre de sa mère, sachant qu'elle avait l'habitude d'être debout avant le reste de la maison. Les heures passèrent; le soleil monta haut dans le ciel, et, cependant, rien ne faisait supposer qu'elle fût encore éveillée. Sa femme allait et venait, et le regardait d'un air inquiet. Mais il ne prêtait aucune attention à elle; il ne semblait pas non plus remarquer les démonstrations affectueuses de leur enfant, qui tantôt venait au coin de la porte jeter un coup d'œil sur son papa, et tantôt appelait bruyamment sa grand'mère.

A l'heure du Dragon (8 heures du matin), le chevalier Communal, incapable de supporter plus longtemps son inquiétude, entra dans la chambre de sa mère, et fut frappé d'une douloureuse horreur en découvrant qu'elle

était morte. Près de son oreiller était une lettre tachée du sang de la noble et courageuse dame.

« Mon frère ! ma femme ! » criait-il, « venez ici, et voyez ce que ma mère a fait pour moi ! »

Total-Trois et Étoffe se précipitèrent dans la chambre. Lorsque le chevalier Communal eut un peu surmonté sa douleur, il ouvrit la lettre avec révérence et lut :

« Je vous laisse quelques mots. Mon cher fils, votre bonté et votre affection envers moi sont plus grandes que mes faibles paroles ne peuvent le dire. Que la pensée de votre mère vous ait fait revenir sur vos pas après avoir fait dix-huit milles de chemin, ce n'est là qu'une preuve légère de votre amour pour moi. Qu'elle est heureuse, la femme qui possède un tel fils ! Après votre départ, j'ai réfléchi à votre position, et j'ai vu mon devoir aussi clairement que le vôtre. Il faut que vous marchiez à l'attaque sans être entravé par aucune inquiétude me concernant. Si quelque pensée de cette nature vous venait à l'esprit, votre fermeté vous abandonnerait peut-être, et vous pourriez fournir une chance à l'ennemi de voir l'intérieur de votre casque. Je suis vieille ; l'on peut facilement se passer de mon existence. J'y mets fin avec joie pour vous délivrer d'anxiété et vous mettre à même de mourir de la mort d'un *samuraï*. Je vous précède, mon fils, au pays des ombres. Regardez le chevalier Kira non seulement comme l'ennemi de notre honoré seigneur, mais aussi comme le bourreau de votre mère, et offrez à vos camarades un exemple d'héroïsme. Sachant que vous agirez certaine-

Lorsque le chevalier Communal eut un peu surmonté sa douleur, il ouvrit la lettre avec révérence, et lut.

ment ainsi, je meurs contente, et, souriant au couteau, je me hâte de trancher le fil de mon existence. Mon dernier adieu à Total-Trois, au cher petit Fousa-Bo, à Étoffe et à vous, mon cher fils.

« La Mère. »

Après avoir lu, le chevalier Communal cria de toutes ses forces comme un enfant. Un instant après, il dit :

« Il y a beaucoup de fils qui ne remplissent pas leurs devoirs filiaux ; mais il n'y en a pas d'aussi mauvais que moi. Si j'avais prévu ceci, je ne serais pas revenu sur mes pas. J'ai vraiment fait ce qu'on pouvait imaginer de plus insensé. Comment pourrais-je jamais oublier l'exemple que me donne ma mère ? Mille fois maudit le misérable qui a causé tous ces malheurs ! »

Son frère et sa femme s'unirent à lui pour gémir sur la mort de la vénérable dame ; et, tour à tour, ils embrassèrent sa forme inanimée.

La douleur, quelque naturelle qu'elle soit, ne peut rendre les morts à la vie. Aussi, le chevalier Communal, après avoir enterré sa mère avec tous les honneurs, et avoir passé quinze jours de deuil sur son tombeau, dit adieu à sa femme, à son enfant et à son frère, et revint à Kioto, où il se présenta au chevalier Grosse-Roche, qui le salua en lui disant :

« Eh bien ! chevalier Communal, vous avez été absent plus longtemps que vous ne l'aviez promis. Vous n'avez pas, non plus, votre air habituel. Avez-vous été malade ?

— Non, chevalier Grosse-Roche, il ne m'est rien arrivé, à moi. Malheureusement, j'ai perdu mon honorée mère. Je n'ai pas tenu compte de la durée ordinaire du deuil, et suis revenu aussi tôt que possible.

— Je regrette d'apprendre la perte que vous avez faite. Votre honorable mère est-elle morte subitement ? »

Le chevalier Communal lui raconta tout ce qui s'était passé, et lui lut même la lettre. Le chevalier Grosse-Roche en fut tellement ému que les larmes ruisselaient sur ses joues, et qu'il s'écria :

« Ah ! quel cœur loyal de femme noble ! Votre honorée mère ressemble à la noble mère du chevalier Bosquet-Droit. Leurs noms seront unis dans la mémoire et le respect de la postérité. Ces courageuses dames nous font rougir de honte, nous hommes. Je n'ai pas de peine à me figurer votre douleur et celle de votre famille. Tous ces malheurs proviennent de la bassesse et de la méchanceté du chevalier Kira, — la mort de notre prince, les souffrances de notre clan, — comment pourrai-je jamais tout dire ! L'heure de la rétribution est proche. Lorsque vous serez arrivé à Yédo, vous pourrez faire connaître sans réserve mes plans à nos camarades ; et vous attendrez le jour où je pourrai m'acquitter de la mission sacrée que m'a confiée notre honoré chef. »

Encouragé par les paroles du chevalier Grosse-Roche, le chevalier Communal secoua son chagrin, et, après une journée de séjour à Kioto, partit pour Yédo.

CHAPITRE XXII

MONSIEUR NOBLE-PLAINE

Un grain d'or étincelant s'aperçoit au milieu de cent millions de parcelles de sable.
L'humble vêtement du paysan souvent recouvre un noble cœur.

A l'enseigne du Courant Céleste ou Voie Lactée, dans la ville de Sakaï, près du port de mer d'Osaka, demeurait un homme nommé Noble-Plaine, qui, pendant l'existence de Monseigneur Champ-du-Matin, gagnait sa vie à fournir le clan d'Ako d'armes et autres objets d'équipement. En apprenant le malheur qui avait frappé son patron, il accourut au château, et demanda une entrevue au chevalier Grosse-Roche, auquel il parla ainsi :

« Monsieur le Premier Conseiller, quoique je ne sois qu'un *chonin,* un homme de la rue (cette qualification s'applique aux simples citoyens, artisans et paysans), mon cœur est accablé du malheur qui a frappé mon gracieux protecteur, et je désire faire quelque chose pour prouver la gratitude que m'inspirent toutes les bontés que j'ai

reçues de lui. Oh! que ne suis-je *samuraï!* Lors même que ma pension n'aurait été qu'une poignée de riz, je pourrais m'unir à vous dans votre noble entreprise, et mourir d'une honorable mort. Dans ma condition, je ne sais pas ce que j'ai à faire. »

Le chevalier Grosse-Roche l'écouta avec plaisir, et répliqua :

« Votre généreux dévouement flattera notre chef mort. Soyez patient, et attendez que vous receviez une communication de ma part. Je connais depuis longtemps votre honnêteté et votre fidélité, et quelque jour vous pourrez nous rendre, et je réclamerai de vous, un important service.

— Monsieur le Premier Conseiller, je suis dès ce jour à vos ordres. Ma fortune, ma vie, tout ce que je possède, est à votre disposition. Que ce soit demain ou dans dix ans, vous me trouverez prêt. Vos paroles m'ont raffermi le cœur. Je vais attendre que le moment arrive où mon humble assistance pourra vous être utile. »

Puis il prit congé et retourna à Sakaï.

Les années s'écoulèrent, et, comme tout le monde, Noble-Plaine entendit d'étranges histoires sur la conduite du chevalier Grosse-Roche; néanmoins il s'attendait toujours à recevoir l'appel du Premier Conseiller.

En octobre 1701, quelques jours après le départ du chevalier Communal pour Yédo, un messager entra dans le magasin du marchand et lui dit :

« Êtes-vous Monsieur Noble-Plaine ?

— C'est mon nom. Que puis-je pour vous ? »

Le nouvel arrivant s'approcha et lui dit à l'oreille :

« Aimeriez-vous à gagner une grosse somme d'argent ? Je remarque que votre boutique n'est pas si bien fournie qu'autrefois et que vous n'avez qu'un commis. Sûrement, les affaires ne doivent pas être bien prospères chez vous. »

Le propriétaire soupira et répondit :

« Depuis la mort de mon noble patron, mes affaires sont allées de mal en pis. Je serais le plus heureux du monde d'améliorer ma condition.

— C'est bien. Le service que je demande est très facile. Vous avez entendu parler du chevalier Kira, l'ex-Grand Maître des Cérémonies du Shogoun ? Il désire que vous lui fournissiez quelques armes. »

Les yeux de Noble-Plaine lancèrent des éclairs et il grinça des dents de rage, puis il cria :

« Chien ! comment osez-vous me proposer une telle chose ? Hors d'ici, ou je vous jette à la porte à coups de pied. »

Au lieu de se conformer à l'ordre donné, l'étranger tira une lettre de son sein et la tendit au marchand, en disant :

« Avant de m'en aller, je désire que vous lisiez ceci. »

Noble-Plaine jetant un coup d'œil sur la suscription, vit que la lettre venait de Yamashina et que le porteur y était désigné sous le nom de Falaise-du-Temple. Il ouvrit le billet et lut ce qui suit :

« Un ancien patron désire vous voir le plus tôt qu'il vous conviendra. Il est sur le point d'entrer dans les affaires et aurait une petite commission à vous donner.

« Vallée-Paisible, de Yamashina. »

Le marchand, plein de joie, se prosterna devant le messager, le remercia, et l'invita à entrer dans son appartement particulier, où il lui fit fête avec du *saki* et du poisson.

Cette même nuit, les deux hommes partirent pour Yamashina, et le lendemain Noble-Plaine se présenta au chevalier Grosse-Roche, qui lui dit :

« Il faut excuser le tour que vous a joué Falaise-du-Temple. Je suis forcé d'éprouver ceux même que je juge le plus fidèles. J'apprends que vous êtes très pauvre, et je suis d'autant plus heureux de voir que, bien que vous ayez perdu votre fortune, vous vous rappelez encore la bonté de votre défunt protecteur.

— Monsieur le Premier Conseiller, » répliqua le marchand, « il est vrai qu'il ne me reste pas grand'chose ; mais si peu que j'aie, c'est à votre service. »

Le chevalier Grosse-Roche prit un papier et le lui donna en disant :

« Vous trouverez inclus une liste de certains articles que je désire être remis aux soins du supérieur des prêtres du temple de la Colline du Printemps, dans le quartier de la Corde-Haute, à Yédo. Je vous prie de vous occuper de cela immédiatement, et m'en rapporte à vous pour les détails. Je me contente de vous faire observer que la chose exige le plus grand secret. »

Noble-Plaine déplia le papier, et dit après l'avoir parcouru :

« Je comprends ce que vous voulez. Vous aurez tout à l'endroit que vous indiquez avant le premier flocon de

neige. Je me procurerai les uniformes à Yédo, ainsi que les épingles de bambou et les écritoires de poche. Je vais partir sur-le-champ, et vous pouvez compter que votre secret sera bien gardé. Monsieur le Premier Conseiller, je suis ravi de joie de recevoir votre commission. Il me semble que je marche dans l'air.

— Quant aux fonds, » dit le chevalier Grosse-Roche...

— Je vendrai mon magasin et ma clientèle, » interrompit le marchand. « N'ayez point d'inquiétude pour l'argent. J'y pourvoirai. »

Le chevalier Grosse-Roche envoya chercher un rouleau, et le lui donna en disant :

« Voici deux cents *rios*. Si la somme est insuffisante, allez chez le chevalier Communal, qui demeure au magagasin d'épicerie des Trois-Sources, près de la résidence du chevalier Kira, à Yédo. Il vous remettra tout l'argent dont vous pourrez avoir besoin. »

Noble-Plaine prit congé, retourna chez lui, avertit sa femme qu'il allait dans la province de Bingo, et partit secrètement en poste pour Yédo.

Quelques jours après le départ du marchand, le chevalier Grosse-Roche reçut de la capitale la communication suivante :

« Le beau temps qu'il a fait dernièrement a été très favorable pour la pêche aux anguilles, et les Pêcheurs associés sont sortis de bonne heure et rentrés tard. Hier nous avons tenté fortune dans l'ancien cours d'eau où se trouvait la grosse anguille. Quoique nous ayons fouillé tous les coins et recoins, nous ne sommes pas parvenus

à l'apercevoir. Enfin, vers le soir, nous avons appris qu'elle avait quitté sa retraite ordinaire, et qu'elle avait cherché refuge à l'ombre d'un grand cèdre. Vous vous rappelez le mot de Confucius : — C'est sottise que d'aller à un arbre pour prendre du poisson. — Le cas présent est une exception à la règle. Votre expérience de pêcheur vous mettra à même de nous suggérer quelque moyen de nous emparer du monstre.

« Les Pêcheurs associés. »

Après avoir lu cela, le chevalier Grosse-Roche rit en lui-même, et s'écria :

« Ainsi le chevalier Kira a quitté sa maison et cherché refuge chez son fils, Monseigneur Cèdre Supérieur. Quand j'aurai rejoint les Pêcheurs associés, nous capturerons cette glissante anguille. »

CHAPITRE XXIII

LE CHEVALIER GROSSE-ROCHE PART POUR YÉDO

Parmi les dames célèbres du clan d'Ako était Madame Brillant, femme du chevalier Hachette, qui, comme son mari, était poète. Elle composa beaucoup de vers qui se sont conservés jusqu'à nos jours. Elle était fameuse par ses vertus, sa sagesse et ses talents, et était douée d'une âme noble et loyale. De manières douces, soumise à son mari, bonne pour sa belle-mère, non seulement elle conduisait son ménage avec une habileté consommée, mais elle trouvait encore le temps de continuer ses études dans les littératures japonaise et chinoise. En outre elle était de cœur dans le complot, et faisait de sa maison le rendez-vous des fidèles conjurés.

Pendant la vie de Monseigneur Champ-du-Matin, le chevalier Hachette était le gouverneur de la résidence de son chef à Kioto. Après la mort du prince, le poète continua à demeurer dans cette ville, où il gagnait sa vie en instruisant des élèves dans l'art de composer des stances élégantes.

Vers la fin d'octobre, lorsque les tempêtes ont dépouillé les arbres de leur vêtement d'automne, une épidémie éclata à Kioto, et parmi les premières victimes se trouvèrent la mère du chevalier Hachette et sa fille Mademoiselle Prune. Ceux qui avaient suivi leur convoi avaient encore les membres humides de larmes, quand le chevalier Hachette reçut l'ordre de partir pour Yédo. Madame Brillant accueillit la nouvelle avec une héroïque fermeté, et dit adieu à son mari comme s'il partait pour une fête, en le félicitant de ce qu'il allait accomplir ce que l'un et l'autre désiraient si vivement.

Femme brave et sage ! Où trouver qui l'égale ?

Le chevalier Hachette était accompagné du chevalier Grosse-Roche fils. Afin de tromper leurs ennemis, ils quittèrent Kioto sous le prétexte de faire un pèlerinage à la déesse Amaterasou Omi-Kami, dans la province d'Ise (c'est la Mecque des croyants de la religion de Shinto).

En chemin, le poète charmait son compagnon en lui décrivant les objets et les lieux qui présentaient un intérêt historique et dont il faisait le sujet de vers improvisés.

Après avoir traversé un fleuve d'où le soleil du matin faisait monter un lourd brouillard, il émit cette pensée :

« Lorsque j'émerge du Kamo, j'emporte avec moi la vapeur du courant. »

A Shiga, il dit :

« Isolé et froid, se dresse le pin solitaire sur le rivage de Shiga.

« Ainsi vit une certaine personne (sa emme, voulait-il dire) dans sa maison. »

Le chevalier Hachette regarda au loin l'eau étincelante à sa droite, et dit : Je vois, se reflétant sur le sein de la baie, le pic revêtu de neige de Fouji-San.

Ces poésies montraient au jeune homme que, tout insouciant que parût le chevalier Hachette, il pensait à la bien-aimée qu'il avait laissé à Kioto.

Quand les voyageurs atteignirent la ville de Kanagawa, ils y firent halte pendant une journée pour célébrer la majorité du chevalier Grosse-Roche fils, qui, le matin de ce jour, fit raser sa boucle de cheveux de devant, et recut le nom militaire de Bon-Or.

Le lendemain, ils poursuivaient leur route, quand le brouillard qui depuis vingt-quatre heures enveloppait Fougi-Yama, se leva soudainement. Le chevalier Hachette le remarqua; et, regardant au loin l'eau étincelante à sa droite, il dit :

« Je vois, se reflétant sur le sein de la baie, le pic revêtu de neige de Fougi-San. »

A ces mots, son compagnon se retourna, et, jetant un regard joyeux sur la montagne, s'écria :

« Oh! heureux présage! Fougi-Yama me salue au moment où j'atteins ma majorité! Puisse-t-il me saluer ainsi le matin du jour où je satisferai le désir de mon cœur! »

Vers le soir ils arrivèrent à leur destination, et furent chaudement reçus par leurs frères conjurés. A partir de ce moment, le chevalier Grosse-Roche fils prit sa part de la responsabilité commune, et aida à surveiller l'ennemi.

Peu après que le chevalier Hachette et son compagnon furent partis de Yédo, le chevalier Grosse-Roche se mit à examiner ses papiers et à les mettre en ordre, comme quel-

qu'un qui se prépare à la mort. Lorsqu'il eut achevé cette tâche, sa servante Œillet entra dans la chambre, portant une tasse de thé qu'elle lui présenta avec ces mots :

« Honorable maître, vous n'avez rien pris de la journée. Je vous en conjure, buvez ceci. »

Il vida la tasse et la lui rendit. Puis, comme elle se tournait pour se retirer, il l'appela et lui dit :

« Œillet, je suis fatigué de cette vie isolée, et je suis sur le point de faire un voyage qui me tiendra absent jusqu'à la fin de l'année. Voici vos gages et de l'argent pour les dépenses de la maison pendant mon absence. Tenez toujours tout prêt, afin que, si je revenais soudainement, je ne fusse pas contrarié de trouver les choses en désordre Il se peut que mon fils revienne avant moi et amène avec lui quelques amis. »

La fille écouta attentivement ces instructions, s'inclina et dit :

« Honorable maître, tout sera fait comme vous le commandez. Voudriez-vous, avant de partir, avoir la bonté de parler à Monsieur Laissé-Six et à Monsieur Fortuné-Sept, qui me persécutent de leurs attentions ? »

Son maître sourit, et lui répondit en la regardant :

« N'ayez pas peur, Œillet ; j'ai l'intention de prendre ces deux hommes avec moi. La seule personne qui restera avec vous sera le vieux Gardien-de-la-Porte-Abandonnée-du-Petit-Fils. »

La jeune fille se retira joyeuse, et le chevalier Grosse-Roche l'entendit aussitôt faire part au vieux serviteur de sa détermination. Au bout de quelques instants, Gardien-

Son maître sourit et lui répondit : N'ayez pas peur, Œillet, j'ai l'intention de prendre ces deux hommes avec moi.

de-la-Porte-Abandonnée-du-Petit-Fils apparut sur le seuil, se prosterna, et dit d'une voix émue :

« Honorable maître, est-il vrai que vous ayez décidé que je ne vous accompagnerai pas?

— Oui, » répondit le chevalier. « J'ai besoin d'une personne de confiance ici pour recevoir ceux de mes amis qui peuvent se présenter. Vous prendrez soin de la maison pendant mon absence. »

Ces paroles charmèrent le vieillard, qui salua son maître et se retira d'un air important.

Ce même soir, le chevalier Grosse-Roche se rendit au temple du Pin Revêtu de Neige, et se fit remettre le *sambo* et la boîte de bois blanc.

Le lendemain matin de bonne heure, les voisins virent le Premier Conseiller et ses deux serviteurs quitter la maison; derrière eux marchait un *coolie* loué pour porter leurs bagages.

CHAPITRE XXIV

LETTRE DU CHEVALIER HACHETTE A SA FEMME

Je rencontrai celle que j'aime, et je causai avec elle jusqu'au moment du départ.

Je ne l'eus pas plus tôt quittée que je me rappelai mille choses que je n'avais pas dites.

Un soir, vers la fin de décembre 1701, la femme du chevalier Hachette reçut de son mari un paquet. Elle l'ouvrit, et vit qu'il contenait une boîte, quelques poésies et une lettre. Elle alla à sa chambre, alluma la lampe dans une haute lanterne, et s'agenouilla sur le plancher. Puis elle étendit la lettre devant elle, croisa les mains, et, regardant les caractères, s'écria :

« Quand je vois l'écriture de mon mari, mes pleurs tombent comme une ondée. Même au milieu de ses inquiétudes, il se souvient de moi. »

Lorsqu'elle fut devenue un peu plus maîtresse d'elle-même, elle lut ce qui suit :

« Je vous envoie quelques lignes. Je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis que j'ai quitté la maison, et je m'en sens

Quand je vois l'écriture de mon mari, mes pleurs tombent comme une ondée.

très malheureux. Soyez assurée que je me porte bien.

« Je vous avais dit que vous pourriez commencer à m'écrire environ cinq jours après mon départ; aussi, pensant qu'il y aurait peut-être une lettre de vous à l'adresse convenue, je m'en suis informé hier; mais rien n'était venu. Êtes-vous toujours dans notre maison? Si vous êtes trop isolée, pourquoi ne pas prendre quelque personne pour demeurer avec vous, ou ne pas aller résider chez une amie? Oh! comme je vous plains, sachant combien vous devez regretter les beaux meubles et objets d'art auxquels vous étiez depuis si longtemps habituée, et que vous avez vendus pour défrayer les dépenses de mon voyage ici! Maintenant que toutes ces choses ne sont plus là, comme la maison doit vous sembler plus grande! Je pense bien aussi que vous regrettez les nombreux visiteurs qui nous venaient voir quand nous étions ensemble. Je me figure vous voir assise seule et désolée. Je vous en prie, efforcez-vous de surmonter votre peine comme j'essaye de surmonter la mienne.

« Wisteria-Trois a-t-il rendu l'argent que je lui avais prêté? Vous ferez bien de le presser de le faire. J'espère que Aide-Wisteria a payé le principal et les intérêts qui m'étaient dus. Tenez-vous sur vos gardes pour n'être ni trompée ni volée.

« Il y a eu juste hier un mois que notre mère est morte. Je me suis senti tout triste de ne pas pouvoir rendre ma visite à sa tombe. Pour dissiper ma mélancolie, je suis allé voir notre fils adoptif, qui m'a donné de bon *saki* et m'a réconforté en me disant que vous feriez

tout le nécessaire, et que vous paieriez des prêtres qui prieraient pour le repos de l'âme de notre chère morte.

« Je reprends la plume aujourd'hui, 29 novembre. J'ai écrit ce qui précède à différentes reprises, chaque fois que j'avais un moment à moi.

« J'ai reçu hier soir vos lettres du 15 et du 16 courant, qui m'ont rendu bien heureux. Il me semblait, en les parcourant, que je causais avec vous. Je les ai lues très lentement, pour me pénétrer du sens de chaque mot.

« Vous dites que vous avez encore une douleur dans le côté gauche, que vous ne pouvez pas dormir de ce côté, et de plus que votre pouls est faible. Vous avez bien fait de consulter le docteur Cottage-du-Village. En me rappelant ce que vous avez souffert, je ne suis pas surpris que vous soyez malade. Le chagrin donne toujours au corps des maladies. Il ne faut pas tant vous laisser aller à la douleur ; vous êtes assez abandonnée, et il est important que vous preniez soin de votre santé. Vous avez parfaitement répondu comme il convenait à Aide-Wisteria, l'officier d'état civil du district. S'il vous ennuie de nouvelles questions, dites-lui d'attendre jusqu'à la fin de l'année, et qu'alors je lui donnerai de mes nouvelles. Je ne m'étonne pas qu'il coure beaucoup de bruits sur le chevalier Grosse-Roche, et je suis très satisfait d'apprendre que personne ne soupçonne la vérité.

« Je suis bien aise que vous ayez visité la tombe de notre mère et distribué des aumônes; et aussi que la pierre de la tombe soit terminée et posée, et que le mémoire du tailleur de pierres soit si raisonnable.

« Bien que notre séparation soit le résultat d'une détermination prise depuis longtemps, nous en sentons l'un et l'autre douloureusement la tristesse. Vous dites que, pendant la journée, vos occupations vous empêchent de trop vous appesantir sur l'idée de votre misère, mais que, lorsque vient la nuit, vous pensez à moi et ne pouvez dormir. Ma pauvre chère femme, je ressens ce que vous ressentez. Le proverbe : — Ne pas voir, c'est oublier, — ne s'applique ni à vous ni à moi. A mesure que les jours passent, nos chagrins deviennent plus grands ; et cependant, si nous raisonnons juste, nous verrons que chaque malheur est un pas vers la possession de la sagesse. Vous savez cela déjà ; en y réfléchissant, vous apprendrez peu à peu la philosophie de la vie humaine, et adoucirez ainsi votre douleur. Notre devoir n'est pas de nous lamenter sur ce qui est irréparable, mais de supporter les malheurs dont nous frappent les dieux. Je ne vous en plains pas moins, ma chère femme.

« Vous me dites que vous êtes satisfaite de mes vers, particulièrement du poème sur le défilé d'Osaka. J'ai une grande admiration pour ceux que renfermaient vos lettres. A ce propos, j'espère que vous n'abandonnerez pas la poésie, mais que vous écrirez des vers chaque fois que vous aurez un moment, et me les enverrez. Pendant mon voyage, je n'ai pas eu beaucoup de distractions, et j'ai pu composer ; mais, depuis mon arrivée ici, je suis entouré de visiteurs et n'ai que peu de temps pour ma correspondance.

« Je regrette de vous apprendre de mauvaises nou-

velles. Le fait est que le chevalier Kira se cache quelque part, et, comme le blaireau, ne laisse apercevoir aucune trace de sa retraite. J'espère cependant que, maintenant que toutes les dispositions sont prises, notre ennemi ne nous glissera pas entre les doigts.

« Les jeunes membres de notre parti sont pleins de courage. Le chevalier Champ-Fortuné, le chevalier Communal, le chevalier Invincible, le chevalier Récolte-Précoce et moi, qui sommes les plus vieux, nous sommes à toute heure en délibération, et arrangeons tout pour les autres. Hier, les théâtres ouvraient pour la saison d'hiver; les enfants, y compris notre fils, ont eu congé et sont allés voir les représentations. Nous vivons en garçons, les plus jeunes faisant le ménage et nous servant aux repas. Ils y mettent beaucoup de zèle. Nous avons tous des surnoms. Moi on m'appelle le « docteur », parce que j'ai, dit-on, une boucle de cheveux qui pousse par devant, comme un médecin. Les manches et les doublures de mes vêtements commencent à s'user; mais, songeant que je ne suis plus ici que pour peu de temps, je les laisse aller. Aujourd'hui notre fils a remarqué une grande déchirure à mon habit, et a absolument voulu le recoudre; je l'ai laissé faire comme il l'entendait. La nuit, je mets sur moi tous mes habits, car il fait très froid ici. Vous disiez que je ferais mieux d'emporter un autre costume, et je regrette bien de n'avoir pas suivi votre avis.

« Hier, je suis allé dans un magasin pour acheter des oies, et voyant qu'elles étaient jolies et d'un prix raisonnable, j'en ai acheté une de plus, que j'ai fait désosser et

saler. Vous la recevrez dans une boîte avec cette lettre. Il ne sera pas nécessaire de la faire tremper dans l'eau, car elle n'est salée que légèrement. Faites-en une soupe, et, lorsque le docteur Cottage-du-Village viendra, donnez-lui-en avec du *saki*.

« Depuis que je vous ai écrit ce qui précède, j'ai déménagé, et demeure maintenant dans la maison du chevalier Grosse-Roche jeune, à quelque distance de l'endroit où reste notre fils.

« Songez, ma bien-aimée femme, que ma santé est bonne, et tâchez de prendre courage. Vous pouvez à chaque instant recevoir la bonne nouvelle.

« J'ai écrit cette lettre dans les circonstances les plus difficiles. Mais je vous ferai tenir de mes nouvelles jusqu'au dernier moment.

« A ma chère Brillant,

« HACHETTE. »

CHAPITRE XXV

RÉUNION AU TEMPLE DE LA COLLINE DU PRINTEMPS

Nos plus ardents vœux de vengeance se font dans les paisibles demeures des dieux.

Les membres de la ligue savaient que le chevalier Grosse-Roche était à Yédo, mais peu d'entre eux l'avaient vu, quoique tous sentissent l'influence de sa présence. Du 1er au 10 décembre, chacun s'employa activement à tâcher de découvrir la retraite du chevalier Kira ; mais, malgré tous leurs efforts, ils n'y réussirent pas. Leur ennemi s'était évanoui comme un nuage. Ils fréquentèrent le voisinage de la résidence de son fils, pénétrèrent même dans le palais ; mais tout ce qu'ils purent apprendre fut qu'il était parti pour une destination inconnue. Une impatience extrême gagna les plus jeunes des conjurés ; ce que voyant, le chevalier Grosse-Roche les convoqua dans le Temple de la Colline-du-Printemps.

A l'heure du Renard (dix heures du soir), le 11 décembre, des hommes s'approchèrent furtivement du bâti-

ment sacré; et, à minuit, tous les membres de la ligue étaient réunis dans une vaste salle derrière le maître-autel. Les prêtres gardaient toutes les entrées, veillant à ce que personne ne surprît leurs visiteurs. Un silence de mort régnait dans la salle à demi éclairée; et les conjurés, agenouillés sur deux lignes, attendaient avec impatience l'arrivée de leur chef. Comme on frappait l'heure de minuit sur la grosse cloche, le chevalier Grosse-Roche entra lentement dans la salle. Il portait en ses mains le *sambo* et la boîte de pin blanc, qu'il plaça sur le *tokonoma* et qu'il salua respectueusement. Après avoir rendu à ses compagnons leurs révérences, il ordonna au chevalier Communal de faire l'appel.

Quarante-sept *ronins* répondirent : « Présent! »

La tremblante et rouge lumière des chandelles éclairait à peine l'appartement, et l'on ne voyait guère que les faces pâles des hommes du clan d'Ako, qui, s'avançant auprès de leur chef, s'étendirent en demi-cercle autour du *sambo,* dont la plupart d'entre eux ne connaissaient pas le contenu.

Le chevalier Grosse-Roche resta un moment la tête penchée, comme absorbé dans une profonde méditation; puis, fixant ses yeux sur eux, il leur dit :

« Frères, il y a trois ans, notre bien-aimé seigneur remit ce legs à ma garde. Depuis ce temps, quelques-uns de ses partisans se sont montrés infidèles à la parole donnée; ceux-là, nous les abandonnons à la vengeance des dieux et au mépris des hommes. Pour nous, qui sommes assemblés ici, nous avons passé par une triple épreuve, et

nous avons patiemment attendu, supportant tout, afin d'être un jour à même de remplir un devoir trop longtemps différé. Nous avons dû tromper un ennemi puissant et vigilant, et lui faire croire que nous étions infidèles; il a fallu faire bien des choses avant que nous fussions préparés à frapper le grand coup. Hier j'ai été informé que le chevalier Kira, ne croyant plus à notre dévouement pour notre honoré chef, est sur le point de revenir à sa maison, et que, le jour anniversaire de la mort de notre bien-aimé seigneur, il donnera un banquet à ses amis. Cette nuit-là il cessera de vivre. Peu nous importe la manière dont il sera gardé. Quand il y aurait dix mille hommes à ses ordres, nous nous frayerons un chemin au travers, et accomplirons notre dessein. »

Ce discours fut accueilli par des murmures d'approbation. Les conjurés saisirent la poignée de leurs sabres, comme impatients d'attaquer l'ennemi.

Le chevalier Grosse-Roche ôta le couvercle de la boîte, et y prit un paquet enveloppé d'une étoffe pourpre. Il le porta à son front, en défit les plis, et en tira un poignard taché de sang qu'il montra à l'assemblée en s'écriant :

« Voici l'arme qui mettra fin à la vie du chevalier Kira. Je jure par les cent millions de dieux de ne point quitter sa demeure avant que notre devoir soit rempli. »

Les conjurés, enflammés par ces paroles, se précipitèrent pour toucher respectueusement le poignard et répéter le vœu de leur chef. Ils reçurent ensuite des instructions sur les lieux de rendez-vous pour la nuit du 14, et s'en retournèrent chez eux en silence. Ils laissaient le che-

valier agenouillé et les yeux fixés sur le legs de leur chef; et il resta dans cette attitude jusqu'au point du jour.

Avant de quitter le temple, il donna audience à Noble-Plaine, le fournisseur, et examina les uniformes et équipements que celui-ci tenait prêts. Cela fait, il revint à son logement, dans une maison vis-à-vis la résidence du chevalier Kira.

CHAPITRE XXVI

LE CHEVALIER ÉCAILLE ET SA FAMILLE

A l'appel du devoir, le samuraï *dit adieu à ceux qui lui sont chers.*
Quoique le visage soit calme et résolu, le cœur peut être accablé de chagrins.

« Mon cher époux, allez-vous à Village-Original aujourd'hui ?

— Oui, mon amour. Il ne m'est pas permis de rester oisif. Si je venais à mourir subitement et que nous n'eussions rien mis de côté, que ne souffririez-vous pas ? »

Les interlocuteurs étaient le chevalier Écaille et sa femme, Madame Home, qui étaient mariés depuis près de trois ans. Dans l'ardeur de sa tendresse, le jeune homme n'avait songé qu'à nouer le fil de l'amour, sans s'inquiéter de ce qui devait suivre. Mais, après leur union, quand il eut le temps de réfléchir, il pensa :

« Je reconnais que j'ai agi inconsidérément ; et cependant que pouvais-je faire ? J'aime tendrement ma femme ; d'un autre côté, je ne peux me montrer infidèle à mon sei-

gneur, et, lorsque le temps viendra, il me faudra m'arracher d'elle. Le passé ne peut se changer. Home est jeune et attrayante, et trouvera, je l'espère, quelqu'un qui la consolera de ma perte. »

Cette pensée le soulagea jusqu'à ce qu'il leur naquît un fils. Il aperçut alors l'énormité de son erreur, et vit qu'il avait charge de deux êtres incapables de se suffire et complètement dépendants de lui. Aussi, tandis que l'arrivée du bébé était pour la mère une source de grand bonheur, la vue de la petite créature remplit le cœur du père de douleur et de compassion; et il se reprochait secrètement d'être cause de la misère qu'il savait devoir les frapper bientôt.

Le matin du 12 décembre, le chevalier Écaille, en revenant du temple de la Colline-du-Printemps, résolut d'informer sa femme de leur séparation prochaine. Mais en la regardant, le cœur lui manqua; aussi, après le déjeuner, il sortit pour toute la journée, et alla surveiller la résidence du chevalier Kira.

Comme il quittait la maison, sa femme pensait, à part elle :

« Quel est l'ennui qui est survenu à mon mari? Il sort tard le soir et rentre à n'importe quelle heure; il est souvent sombre et rêveur. Je me demande si j'ai rien fait pour le rendre si malheureux? Les sourires de notre petit enfant n'attirent même plus son attention. »

Ce soir-là, après le coucher du soleil, Madame Home alluma le charbon de bois dans le brasero, s'assit près de sa boîte à ouvrage et se mit à coudre à un vêtement

pour son mari. Son bébé dormait paisiblement à côté d'elle sur un tapis, les bras étendus et la tête sur un coussin; près de lui étaient ses jouets, un chien tacheté, une crécelle et une poupée de chiffons. Pendant que sa femme s'occupait ainsi, le chevalier Écaille entra, déposa son sabre sur le *katanakake* ou râtelier d'armes, s'assit près du brasero, alluma sa pipe, et dit :

« Chère Home, il y a quelque chose que je désire vous dire depuis longtemps.

— Qu'est-ce? » demanda-t-elle, jetant sur lui un regard inquiet.

Il rêva un moment, et reprit :

« Il est nécessaire que je fasse un long voyage. Je devrai peut-être partir bientôt.

— Mon cher ami, je suis prête à vous accompagner n'importe quand. Notre fils est maintenant assez grand pour voyager, et ne nous causera aucune gêne. En vérité, cette nouvelle me ravit. J'espère que nous allons à Ako, car je serais heureuse de voir votre lieu natal. »

Le chevalier Écaille déposa sa pipe, et, croisant les bras, dit d'une voix douce :

« Ma chère Home, je ne vais pas à Ako. Le voyage que je suis sur le point d'entreprendre n'est pas une affaire d'un ou deux cents milles; c'est un voyage long et fatigant, et il y a beaucoup de dangers à rencontrer sur la route. A vrai dire, je peux ne pas revenir vivant.

— Néanmoins, je préférerais vous accompagner, » insista-t-elle.

« Ce sera impossible. J'y ai pensé, et j'ai décidé qu'il

Pendant qu'il la contemplait, elle et leur bébé endormi, des larmes brûlantes ruisselaient sur ses joues et lui tombaient sur les mains.

vaut mieux pour vous et notre fils que vous restiez ici. Vous ne désirez certainement pas exposer sa vie? Il sera bien assez dur pour vous de vous séparer de moi. Non, non, ma chère femme; vous resterez ici et prendrez soin de notre garçon pendant que j'irai travailler à améliorer notre fortune. »

Il tira alors un rouleau d'argent que le chevalier Grosse-Roche lui avait donné dans l'après-midi, et le lui remit en disant :

« Cette somme vous durera longtemps. »

La jeune femme émue fondit en larmes, et, se cachant la figure dans ses manches, sanglota convulsivement.

Le chevalier Écaille, qui sentait son cœur comme se briser en pièces, la regardait avec pitié sans trouver un mot. Il comprenait pour la première fois toute l'étendue du sacrifice qu'il allait faire, et pendant qu'il la contemplait, elle et leur bébé endormi, des larmes brûlantes ruisselaient sur ses joues et lui tombaient sur les mains.

Au bout d'un moment, la pauvre femme, dans l'agonie de sa douleur, fit un grand effort, et dit, en montrant du doigt l'enfant :

« Mon honorable mari, je comprends tout. Vous voulez vous débarrasser de moi. Je ne vous ai apporté qu'anxiété et misère; je le sais, et je redoutais ce qui arrive. Je n'ai donc pas de reproches à faire; mais, quoique vous ne m'aimiez plus, pensez à notre enfant, je vous le demande, et différez d'exécuter votre dessein jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour se souvenir de votre visage. Oh ! supportez-moi pour l'amour de lui, et ne le faites pas souffrir

pour mes fautes! Vous me dites que vous avez un long voyage à entreprendre; c'est un prétexte charitable pour m'écarter de vous. Hélas! hélas! pourquoi nous sommes-nous jamais rencontrés dans le restaurant d'Asakousa? Que ne suis-je morte avant ce jour-là! Je n'aurais jamais connu une telle douleur! Si vous étiez un mari cruel, je pourrais trouver quelque soulagement dans votre résolution; mais vous avez toujours été si bon et si affectueux! Lorsque cet enfant naquit, je me sentais doublement heureuse, parce que je croyais qu'il servirait à fortifier notre amour. »

Elle se jeta à ses pieds, et, poussant un cri désespéré, dit encore :

« O honorable mari! je vous en prie, mettez fin à mes jours! Je ne puis vivre sans vous! »

Fou de douleur, l'homme baissait la tête et ne pouvait répondre. Il souffrait une angoisse indicible dans cette lutte entre son amour et son devoir, à l'idée d'abandonner ces êtres chéris pour s'en aller vers l'inconnu. Il se mordait les lèvres, et se sentait comme contraint de rompre son vœu de fidèle vassal.

Le bébé se réveilla, et rampa vers sa mère en levant les yeux sur son visage; puis, en entendant ses sanglots, il se mit à crier lamentablement, ajoutant ainsi à leur affliction.

Le chevalier Écaille, incapable de supporter plus longtemps ce spectacle, se leva précipitamment, sortit de la maison, et se mit à arpenter les rues, laissant sa femme consoler le poupon.

Les heures passèrent, et le son lointain de la cloche du temple annonçait minuit, lorsque le chevalier rentra chez lui silencieusement. Il s'arrêta dans le vestibule, et entendit Madame Home chanter :

Nen neko okorori nen neko yo.
Obo san yoiko da nen neko yo;
Obo san ga nen neko shita ato dé,
Yama saka koyete ikimashite,
Aka no omamma ni toto sayete
Oriko na obo san, no mezameni agema sho.

« Dors, dors, mon bon bébé, dors!

« Pendant que mon gentil bébé sommeille, j'irai par-dessus les montagnes et à travers les vallées, chercher du riz rouge et du poisson!

« Lorsque s'éveillera mon intelligent bébé, je lui donnerai à manger le riz rouge et le poisson!

« J'irai par-dessus les montagnes et à travers les vallées!

« Dors, dors, mon bon bébé, dors! »

Le mari écoutait, le cœur gros et le visage troublé. Lorsque l'air mélancolique se fut évanoui, il entra doucement et se coucha.

A la fin, l'ange du sommeil jeta son ombre sur ce séjour de la douleur, et, pour un court intervalle, fit oublier à ses habitants leurs chagrins.

CHAPITRE XXVII

EXCUSES DU CHEVALIER GROSSE-ROCHE A SA FEMME

Ne jugez personne avant que l'herbe ait crû sur son tombeau.
Les dieux seuls connaissent les secrets de nos âmes.

Le matin du 13 décembre, le chevalier Grosse-Roche se leva de bonne heure, et, après avoir écrit pendant longtemps, appela ses serviteurs, Fortuné-Sept et Laissé-Six, auxquels il parla ainsi :

« Le temps est venu où je n'ai plus besoin de vos services. Je désire que vous alliez l'un et l'autre à Riche-Falaise et emportiez ces lettres et ce paquet, que vous remettrez à mon beau-père en mains propres. »

Ces deux hommes, qui avaient toujours été au service du chevalier, étaient au courant du complot, et avaient espéré de mourir avec leur maître. Fortuné-Sept s'inclina humblement, et dit :

« Honorable maître, nous vous prions de nous permettre de rester avec vous jusqu'à la fin. Nous désirons

En entendant ces paroles, les hommes pleurèrent et le prièrent de voir s'il ne pourrait pas revenir sur sa décision.

vous accompagner dans votre dernier voyage. C'est une chose à laquelle nous sommes déterminés depuis longtemps. »

Le chevalier Grosse-Roche les écouta avec attention, et répliqua :

« Je veux être franc avec vous. L'heure est proche où les hommes du clan mettront à exécution le plan qu'ils ont si longtemps nourri. Il m'est impossible de vous accorder votre prière, car personne en dehors des membres de la ligue ne sera autorisé à prendre part à l'attaque. Si vous voulez m'être utiles, faites ce que je vous demande, et consacrez le reste de votre existence au service de ma famille. »

En entendant ces paroles, les hommes pleurèrent et le prièrent de voir s'il ne pourrait pas revenir sur sa décision. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il les empêcha de mettre fin à leurs jours sur-le-champ et sous ses yeux. A la fin, Laissé-Six sécha ses larmes et dit d'une voix étouffée :

« Nous obéirons, honorable maître. Je vois qu'il n'appartient pas à de pauvres hères comme nous de prendre part à votre glorieuse entreprise.

— Oui, » dit Fortuné-Sept, « tant que nous vivrons, nous nous rappellerons votre bonté, et nous servirons votre honorable famille aussi fidèlement que nous vous avons servi vous-même. »

Ils reçurent alors leurs gages, les lettres et le paquet, et se mirent en route pour leur destination, sûrs que le moment de l'attaque était proche.

Le chevalier Grosse-Roche avait écrit à son beau-père, à sa femme et à ses enfants. La première lettre était un long récit de toute l'histoire du complot, et le *samuraï* y recommandait sa famille à la tutelle de son beau-père. La troisième était pour ses fils : il y donnait, entre autres choses, une liste des livres dont il leur conseillait la lecture, ainsi que des instructions minutieuses pour leur gouverne.

La seconde lettre était pour sa femme, Madame Pierre; elle était conçue en ces termes :

« Par Fortuné-Sept et Laissé-Six, que je congédie aujourd'hui de mon service et que je recommande à vos soins, je vous envoie quelques lignes.

« Tout d'abord je vous demande, ma chère et honorée femme, de me pardonner la manière brutale en apparence dont je vous ai traitée. Oh! que j'ai souffert par ce froid matin de décembre où le sentiment du devoir me contraignit à m'arracher d'avec vous et à vous imposer le stigmate du divorce! C'était le seul moyen que j'eusse de tromper notre ennemi, et rien de tout ce que j'ai fait n'a été si efficace pour l'aveugler sur mes véritables desseins. En supportant cette injustice, vous avez fait votre devoir de femme et de membre du clan, et votre sacrifice sera amplement reconnu par notre honoré chef. Mon cher amour, quoique je ne doive plus vous revoir jamais dans cette vie, mon esprit sera toujours présent auprès de vous, veillant à votre bien-être et à celui de nos enfants.

« Maintenant que je sais que vous comprendrez ce qui a paru jusqu'ici dénaturé dans ma conduite, je puis mou-

rir sans angoisse. Femme admirable et noble mère, on se souviendra de votre nom plus longtemps que du mien, car vous avez fait sur l'autel de la fidélité une triple offrande : votre mari, votre fils et vous-même.

« Je vous dis maintenant adieu pour un temps. O épouse de mon cœur ! quand notre devoir envers notre prince sera accompli et que je serai parti pour le pays des ombres, pensez à moi aussi tendrement que vous l'avez fait pendant ma vie; et, lorsque le temps viendra pour vous de parcourir la Route Solitaire, soyez sûre que je vous attendrai pour vous saluer à la fin de votre voyage.

« Je m'en remets, pour l'éducation de nos fils, entièrement à vous, et j'espère que mon humble exemple leur enseignera à vivre et à mourir en hommes loyaux, et à être fidèles à leurs devoirs.

« Avec ceci, je vous envoie une lettre de notre brave fils, Bon-Or.

« A ma chère femme Pierre,

« Grosse-Roche. »

CHAPITRE XXVIII

LA MISSION DU CHEVALIER BOSQUET-DU-FAUCON

La neige était dans l'air et sur le sommet des maisons, et les oies, volant haut sur les têtes, n'étaient point aperçues des passants.

Le matin du 14 décembre, le vent sauta soudainement au nord. D'épais nuages blancs s'entassèrent à l'horizon, et bientôt l'air se remplit de petits flocons de neige semblables à du duvet, qui continuèrent à descendre sur Yédo jusqu'à ce que la cité fût recouverte d'un voile blanc.

Peu de gens se hasardaient dans les rues, et peu à peu le froid devint intense.

Vers midi, un *samuraï,* revêtu d'un habit imperméable, entra dans un restaurant ayant pour spécialité le vermicel de farine de sarrasin, à l'extrémité ouest du Pont des Deux-Provinces. Il salua le patron, et lui dit :

« Monsieur Longtemps, je viens vous demander une faveur et vous dire que je suis sur le point de vous faire mes adieux. Avant tout, faites-moi donner un coup de saki et un peu de votre fameux vermicel. Cet ouragan de

neige est capable de geler un homme jusqu'aux moelles. »

Le maître ordonna à un domestique d'apporter les rafraîchissements demandés, puis, s'asseyant sur les talons auprès de son ami, il lui dit :

« Monsieur Bosquet-du-Faucon, ou plutôt pardonnez-moi, chevalier Bosquet-du-Faucon, — car je m'aperçois que vous n'êtes plus un marchand, — que voulez-vous dire en me disant que vous êtes sur le point de me faire vos adieux ? Est-ce que votre commerce de tabac se trouve être une mauvaise spéculation ?

— Oui, assez, » répliqua le *samuraï*. « Le fait est que j'ai dépensé beaucoup pour retirer très peu ; et, comme le prix du riz est élevé, je trouve qu'il devient difficile de gagner de quoi vivre. J'ai tenu conseil avec quelques-uns de mes vieux camarades, *ronins,* comme moi. Un prince, parent de notre ancien maître, nous a fait des offres et nous avons accepté des places à son service.

— C'est une bonne chose, » dit le maître du restaurant. « Vous vous rappelez le vieux proverbe : On ne peut faire un marchand d'un *samuraï!* Néanmoins, je suis fâché que vous vous en alliez ; car, après vous avoir connu trois ans, il est régrettable d'être obligé d'interrompre nos relations. Quand partez-vous ?

— Pas avant la nuit. Dans le jour les routes sont mauvaises, trop molles. Mais, quand la lune se lève, la gelée augmente, et il fait meilleur à marcher. D'ailleurs, comme nous sommes plus de vingt ensemble, nous ne redouterons pas les attaques des voleurs de grand chemin. Quant à la faveur que j'ai à vous demander, la voici. Nous avions

l'intention de nous réunir chez moi et d'y souper; mais je suis trop petitement logé pour une si nombreuse compagnie. Je suis venu vous demander si vous pouvez nous traiter ici.

— Certainement, » répondit Monsieur Longtemps. « C'est mon métier. Voulez-vous que je prépare quelque chose en outre de notre menu ordinaire?

— Oui, » dit le chevalier Bosquet-du-Faucon, prenant de l'argent dans son portefeuille. « Je vais laisser cette somme entre vos mains. Veuillez tenir prêt assez de *saki,* de riz, de poisson et de vermicel pour satisfaire vingt-cinq personnes de bon appétit. »

Le patron reçut les pièces de monnaie, tout en disant :

« On ne demande point à un ami de payer d'avance; cependant je vais mettre ceci de côté. A quelle heure désirez-vous que le repas soit prêt ce soir ?

— Vers l'heure du Renard (10 heures du soir), répondit le *samuraï.* A cette heure-là tous vos clients ordinaires seront partis, sans aucun doute ?

— Oui, » répliqua l'autre d'un air triste. « Entre nous, mes affaires ne sont pas florissantes. Aussi, pour combler le déficit de mes recettes, je loue mes appartements à des sociétés poétiques (*haï-kaï*), et elles restent rarement plus tard que l'heure du Porc (8 heures du soir). Il n'y a pas à craindre de gêner les convives. Vous aurez toute la maison à vous seuls. »

Lorsqu'ils eurent bavardé quelque temps, le chevalier Bosquet-du-Faucon quitta le restaurant, s'enveloppa bien

dans son imperméable, et enfonça avec soin sur ses yeux son chapeau à larges bords, de manière à se garantir le visage de l'aveuglement de la neige. Il traversa le Pont des Deux-Provinces, entra dans la rue qui longeait les derrières de la résidence du chevalier Kira, et arriva à une maison de thé où il retint des salles pour une seconde société, répétant là l'histoire qu'il avait racontée au restaurant du vermicel.

Cette mission accomplie, il s'en alla, comme en flânant, vers la porte de derrière du palais du noble. Là, il chercha un abri dans une baraque de marchand de rafraîchissements établie sur l'autre côté de la route, et surveilla en même temps, sans en avoir l'air, tous ceux qui entraient par le portail d'en face.

« Ah ! » s'écriait en riant le patriarche borgne qui tenait la baraque, « voici qui est comme dans le vieux temps. Je serai très occupé ce soir. Le grand chevalier Kira doit traiter un certain nombre de ses amis, et mes bouilloires seront vidées plus d'une fois. »

Le *samuraï* faisait semblant de ne pas s'intéresser à ces détails, tandis que son interlocuteur, qui frappait constamment dans ses mains pour se les tenir chaudes, continuait :

« Ah ! on verra de glorieuses choses dans le palais. On a fait des préparatifs pour plus de cent convives. Le chevalier Kira est un excellent homme. J'ai vu, il y a environ une heure, son *norimono* de laque entrer là-bas, sous cette porte cochère. »

Le *ronin* lui donna quelque argent, puis se dirigea vers

la maison où demeurait le chevalier Grosse-Roche. Il rapporta au Premier Conseiller ce qu'il avait entendu, et celui-ci lui dit :

« Bon ! La prudente anguille est entrée dans le piège. »

CHAPITRE XXIX

LE CHEVALIER HAIE-ROUGE ET SA BOUTEILLE

Chacun a son dada; laissez-moi donc faire des vers comme on en fait dans Niphon.

Pourvu qu'un homme paie son saki, ce qu'il en boit ne regarde personne.

Peu après que le chevalier Bosquet-du-Faucon eut fait son rapport au chevalier Grosse-Roche, pendant que la tempête se déchaînait dans toute sa furie, un *samuraï*, dont la démarche indiquait qu'il avait pris plus de *saki* qu'il ne lui en fallait, titubait le long de la rue de l'Ouest, dans le district du Fleuve de la Petite-Pierre. Son visage était rouge, et ses yeux avaient des regards effarés. Il semblait cependant savoir où il allait, et il prenait de grandes précautions pour protéger une grosse bouteille de terre suspendue à sa ceinture. A chaque moment il s'arrêtait, soulevait le pan de son imperméable, et s'assurait si son trésor était en bon état; puis il grommelait quelques mots contre l'orage, et continuait sa marche en zigzag.

C'était le chevalier Haie-Rouge, un *samuraï* qui avait

une étrange histoire. Il était frère cadet du chevalier Tourbière, du clan de la Lune d'Automne. Tout jeune, il avait été adopté par une famille qui reconnaissait le prince d'Ako pour chef. Malheureusement, le chevalier Haie-Rouge avait une grande faiblesse, à savoir un amour désordonné pour le liquide, sous l'influence duquel il était presque toujours. Ce défaut le rapetissait aux yeux des étrangers. Néanmoins, il avait été maintes fois employé par son prince à des négociations qui exigeaient beaucoup de tact et d'habileté. Comment s'expliquer cela ? C'est que le chevalier Haie-Rouge, fût-il ivre et étendu insensible sur le plancher, se levait sur-le-champ à l'appel du devoir, et accomplissait fidèlement quelque mission qu'on lui confiât; de plus, il était fort éloquent, possédait un jugement sain, et, comme ambassadeur auprès des familles princières, avait rendu à son seigneur d'excellents services.

Généralement, lorsqu'il partait pour quelque mission de ce genre, il souffrait d'un excès d'indulgence pour son breuvage favori. Bien qu'il s'efforçât d'abord de conserver un extérieur digne et grave, il n'avait pas fait cent mètres qu'il laissait tomber les rênes sur le cou de son cheval; sa tête dodelinait, l'animal allait à son gré, et il lui permettait de faire la récolte du foin qui poussait sur le bord de la route. Les gens de sa suite, honteux des ricanements et des remarques des passants, éveillaient leur maître et l'avertissaient respectueusement; mais lui marmottait, sans ouvrir les yeux :

« Bien, bien ! Je sais tout cela. J'ai très sommeil. »

Puis il bâillait et reprenait son somme, jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant la résidence du *daïmio* auprès duquel il était accrédité et qu'il entendît l'annonce retentissante :

« Un ambassadeur à la porte ! »

De ce moment il était complètement éveillé, et forçait, par la dignité de ses manières, l'admiration des assistants. Il était comme l'homme que dépeint le vieux proverbe :

— Quand même on l'aurait envoyé dans quatre directions à la fois, il aurait encore sauvegardé l'honneur de son maître. —

Monseigneur Champ-du-Matin avait beaucoup de considération pour le chevalier Haie-Rouge, et louait souvent ses talents. D'un autre côté, il n'y avait personne dans tout le clan qui fût plus dévoué à son chef que ce *samuraï* toujours ivre.

Lorsque le chevalier Haie-Rouge fut devenu *ronin*, il continua de s'adonner à ses potations, et, s'il manquait de riz souvent, il était rare qu'il n'eût pas de quoi boire.

N'ayant aucun revenu régulier, et incapable de gagner sa vie par un travail quelconque, il était à la charge de son frère, le chevalier Tourbière, excellent homme qui, se rappelant la dernière recommandation de son père, non seulement fournissait l'enfant prodigue d'argent, mais encore lui achetait des habits.

Malheureusement cette bienveillance ne profitait guère au chevalier Haie-Rouge ; car, dès qu'il recevait un nouveau costume, il le vendait au premier fripier qu'il rencontrait, et plaçait chez le marchand de liquides le produit de sa transaction.

Sa conduite déréglée, tout en affligeant le chevalier Tourbière, ne diminuait pas son affection; et il continuait à faire tout ce qu'il pouvait pour le pauvre débauché, qui venait souvent chez lui et amusait les serviteurs de ses bouffonneries d'ivrogne.

Toutes les fois qu'il faisait son apparition dans la demeure de son frère, les domestiques, qui le regardaient comme un imbécile et un propre à rien accompli, n'en quittaient pas moins leur besogne pour écouter ses saillies et voir ses farces grotesques. A la fin, cette habitude était devenue si gênante et les dérangeait tellement dans leur travail que le chevalier Tourbière commença à souhaiter que les visites de son frère se fissent plus rares; et la maîtresse de la maison refusa positivement de le voir.

Tel était le chevalier Haie-Rouge, qui, tout mauvais qu'il était, avait plus d'une qualité.

La neige lui battait le visage, et de temps en temps il était obligé de s'arrêter pour reprendre haleine et reconnaître son chemin.

« Cet ouragan d'hiver vous donne la sensation d'épingles de pierre qui s'enfonceraient dans la chair, » murmurait-il en s'appuyant contre une maison. « Je me demande où la résidence de mon frère s'en est allée. Le vent ne l'a sûrement pas emportée. Grâce aux dieux, j'ai pris avec moi ma bouteille. Celles de son établissement sont généralement vides. »

Ses habits râpés, cachés en partie par un manteau de papier rouge imperméable, son vieux chapeau de paille en forme de parapluie, qu'il portait en travers de son

visage, lui donnaient un air très peu respectable, et il ne ressemblait en rien à quelqu'un « qui se souvient de son maître ».

Il reprit bientôt son pénible chemin, marchant au hasard dans les tas de neige et les fondrières, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la porte latérale du logis de Monseigneur Lune-d'Automne.

Après être passé devant le portier, qui était étendu auprès du brasero dans sa loge, il s'arrêta, et, s'adressant à sa bouteille comme si elle eût pu l'entendre, il dit :

« Le froid ne semble pas avoir prise sur vous, ma vieille camarade. Des cent remèdes de la médecine, le *saki* est bien le premier. »

Le portier attendit que le visiteur fût hors de la portée de la voix ; alors il se mit à rire, et dit à un ami près de lui : « Voilà le chevalier Haie-Rouge et sa bouteille ; ils sont tous les deux pleins de *saki*.

— Je voudrais bien être comme eux, » répliqua l'autre. « Une bonne tasse chaude ne serait pas la mal venue par une après-midi si froide. J'ai entendu dire que le chevalier Haie-Rouge n'a jamais goûté d'eau.

— Que ne puis-je en dire autant ? » grommela le portier. « Je crois qu'il y a des gens à qui les dieux eux-mêmes fournissent de quoi boire. Le chevalier Haie-Rouge a toujours une goutte dans sa bouteille. »

Celui qui faisait l'objet de leurs remarques avait pris une démarche plus mesurée. Il traversa l'enceinte à grandes enjambées, et se dirigea vers la porte latérale de la résidence de son frère, où il entra. En le voyant, les

deux servantes qui étaient dans la cuisine se jetèrent un coup d'œil; la plus âgée quitta la pièce pour informer sa maîtresse de l'arrivée du chevalier, tandis que la plus jeune, faisant un ou deux pas en avant, s'agenouilla, s'inclina, et lui dit :

« Vous êtes le bienvenu, chevalier Haie-Rouge. Vous devez avoir eu bien froid en chemin. »

Le *samuraï* rejeta son vêtement imperméable, et arracha son chapeau sans en détacher les cordons; puis, déposant soigneusement sa bouteille sur la terrasse, il s'assit auprès, et dit à la servante avec un sourire :

« Je vous remercie de vos gracieuses paroles, ma fille; mais, comme vous voyez, je me suis réchauffé avec de bon *saki,* et le froid ne m'inquiète pas. Comment va mon frère ? Ce temps affecte-t-il sa santé ? Est-il à la maison ?

— Mon maître se porte bien, chevalier Haie-Rouge. Pour le moment il est au palais, assistant notre prince dans la réception de quelques hôtes. Je pense qu'il ne reviendra que tard dans la nuit.

— Très bien. Comment va ma sœur, dites-moi ? »

A ce moment, l'autre servante revenait à la cuisine et disait :

« Honorable monsieur, ma maîtresse est indisposée. Elle vous prie de l'excuser si elle ne vous reçoit pas. »

Le chevalier Haie-Rouge hocha la tête :

« Oh ! » dit-il, « ce froid rigoureux est trop dur pour elle. J'espère qu'elle sera bientôt remise. »

Il parlait d'une manière peu distincte, et les filles n'entendaient qu'imparfaitement ce qu'il disait. Un instant

Honorable monsieur, vous ferai-je chauffer le saki ? — Mille remerciments, répliqua-t-il. Je peux faire cela tout seul.

après il sembla s'assoupir. L'aînée des servantes le remarqua, et dit à l'oreille de sa compagne :

« Je vais chez ma maîtresse, et vous laisse prendre soin de l'honorable frère. Vous n'avez pas peur de lui, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde, » répliqua-t-elle. « Personne n'a peur du chevalier Haie-Rouge. Il n'a jamais fait de mal à une femme de sa vie. »

Quand la vieille servante fut partie, le dormeur se secoua soudainement et sauta debout en s'écriant :

« Donnez-moi une tasse.

— De thé ? » demanda-t-elle.

« Ma fille ! Vous savez que je n'en bois jamais. Je respecte trop mes nerfs. Voici du *saki* vieux, que j'ai apporté pour en faire présent à mon cher frère. Avant de le lui donner, je veux m'assurer s'il n'est pas empoisonné. »

La servante rit sous cape, et lui apporta une tasse en disant :

« Honorable monsieur, vous ferai-je chauffer le *saki?*

— Mille remercîments, » répliqua-t-il. « Je puis faire cela tout seul. »

Il remplit la tasse, la vida, et répéta l'opération plusieurs fois, tandis que la fille le regardait d'un air étonné. La bouteille était très grande, et il lui fallut quelque temps pour en diminuer le contenu. Quand il n'y resta plus qu'une petite quantité de liquide, il la secoua et dit à la servante :

« Il y a trop de poison dans ce *saki;* cependant les quelques tasses qui restent ne peuvent pas vous faire de

mal, mes filles. Acceptez cela de ma part, et finissez-le avant d'aller au lit. »

La demoiselle reçut le cadeau, non sans quelque hésitation, et le mit de côté. Le chevalier se leva et, insérant son orteil dans la boucle de sa sandale gauche qui avait glissé de son pied pendant la conversation, il dit :

« Veuillez être assez bonne pour prêter attention à ce que je vais vous dire, et pour répéter fidèlement mes paroles à mon frère.

— Sans doute, chevalier Haie-Rouge.

— Très bien, ma fille. Écoutez donc, et dites-lui ceci : « Depuis que je suis devenu *ronin,* vous avez été très bon « pour moi, et je vous en remercie du fond du cœur. Mon « amour pour le *saki* vous a causé beaucoup d'inquiétudes « et d'ennuis. Je vous prie de me pardonner mes offenses. « Je me suis enfin procuré un emploi sous un prince de « l'Ouest, et je suis sur le point de partir avec lui pour sa « province. Je suis venu pour vous dire adieu, et suis « vraiment chagrin de partir sans vous voir. Soyez assuré, « quand même il arriverait que je mourusse sans revoir « votre visage, que la mémoire de votre affection fraternelle « restera toujours dans mon cœur. »

Arrivé à ce point, le chevalier Haie-Rouge laissa tomber une larme ; mais la fille ne la remarqua pas. Puis il se dirigea vers la porte, et là, se retourna pour ajouter :

« Dites-lui aussi : « Maintenant et à jamais je supplie « les dieux de vous rendre, vous et ma sœur, prospères et « heureux. »

En parlant ainsi, il porta sa main à sa tête, et, voyant

que son chapeau-parapluie lui manquait, il revint pour le prendre. Il s'aperçut alors qu'en l'arrachant il en avait brisé les cordons. Il était sur le point d'envelopper sa tête dans un mouchoir sale ; mais la fille prit un chapeau suspendu au mur, et le lui offrit, en disant :

« Honorable monsieur, l'orage est trop fort pour que vous sortiez ainsi sans rien pour protéger votre tête. Voici le chapeau de mon maître. Prenez-le et laissez le vôtre.

— Je vous remercie. Il faut que je parte. Je souhaite, mes filles, que vous ayez une bonne Nouvelle-Année. »

Il s'éloigna en hâte, et, surmontant ses tristes réflexions, se précipita dans la neige. Au bout d'une heure il était parfaitement dégrisé, et se trouvait avec les conjurés réunis au magasin d'épicerie des Trois-Sources.

Il n'y avait pas longtemps que le chevalier Haie-Rouge avait quitté la maison de son frère, quand celui-ci y revint. Sa femme lui communiqua le message du chevalier.

« Je regrette de ne pas l'avoir vu, » dit-il. « Le pauvre garçon est resté si longtemps sans venir que je craignais qu'il ne lui fût arrivé quelque chose. Je comprends : voici la fin de l'année, et il a besoin de moi. Je suis bien aise d'apprendre qu'il a enfin pris du service, quoique ce ne soit guère le moment pour un prince de s'en aller dans sa province. Je suppose que la fille n'aura pas compris ce que lui a dit mon frère, et je soupçonne qu'il est sur le point de partir pour quelque importante mission. Il fait terriblement froid pour se mettre en voyage. J'espère qu'il ne lui arrivera pas d'accidents. En vérité, ma chère femme, je me sens tout inquiet à son endroit. »

Si le chevalier Tourbière avait connu la vérité, il eût été fier de son parent; car il avait toujours espéré que le chevalier Haie-Rouge et les autres hommes du clan d'Ako vengeraient quelque jour la mort de leur prince. Dans le cas présent, il ne pensait qu'à cet enfant prodigue, et avait peine à retenir ses larmes.

Sa femme, voyant son émotion, lui fit servir son repas, et ordonna à la servante d'apporter du *saki*. La fille exhiba la bouteille laissée par le chevalier Haie-Rouge, et décrivit en détail la façon dont il en avait bu une partie.

Le chevalier Tourbière eut un sourire triste, et, lorsque la servante se fut retirée, il dit à sa femme :

« Haie-Rouge n'a qu'un défaut : quand il y a une bouteille près de lui, il oublie tout. Je crois qu'il a eu pour nourrice une *Sho-jo* femelle (monstre marin de mœurs débauchées). Il n'était qu'un enfant qu'il criait déjà pour avoir du *saki*. Nous le voyons sous son plus mauvais jour, car il possède plus d'une admirable qualité. Il se peut que l'affection fraternelle m'aveugle; mais je ne puis m'empêcher de l'aimer et de l'admirer. L'autre jour qu'il dormait dans la cuisine et avait l'air d'un cadavre, je le regardais et je pensais quelle triste chose c'était qu'il fût tombé si bas. Pendant que je réfléchissais ainsi, je remarquai qu'il avait la main gauche crispée autour du fourreau de son grand sabre, et qu'il en tenait la poignée de la main droite, montrant ainsi qu'il était sur ses gardes. Quand je m'avançai, il ouvrit immédiatement les yeux et tira son arme à moitié; puis, me reconnaissant, il se retourna et reprit son somme. Mais j'avais eu le temps

d'observer que la lame de son sabre, loin de ressembler au misérable fourreau, était brillante comme un glaçon ou comme un morceau de cristal. Aussi je crois qu'en dépit de sa faiblesse, Haie-Rouge n'a pas oublié les devoirs d'un *samuraï*, et j'ai la certitude qu'il nous rendra fiers un jour. »

CHAPITRE XXX

ADIEUX DU CHEVALIER GROSSE-ROCHE A LA PRINCESSE PURE-GEMME

Les années viennent et passent, et toujours je te pleure, mon bien-aimé.
Mes larmes tombent nuit et jour, comme les eaux du Nonobiki.

Ces vers dépeignent admirablement la douleur de la princesse Pure-Gemme, qui, pour le troisième anniversaire de la mort de son mari, avait passé tout le jour prosternée devant l'autel de famille, avec Madame Ile-du-Pin, à répéter des prières pour le repos de l'âme du chef mort.

Vers le soir, comme l'ouragan faiblissait, elle céda aux instantes sollicitations de sa fidèle suivante, et se retira dans son appartement particulier, où elle prit quelque nourriture.

« Ah ! » s'écria-t-elle, en regardant un pied de *manrio* placé sur le *tokonoma,* « mon cher époux a écrit son dernier poème en l'honneur de cette belle plante, là-bas. Elle fleurit, et mon bien-aimé seigneur n'est plus. Son

nom de famille est aboli ; ses vassaux sont dispersés comme les graines du chardon, et — ô terrible pensée ! — sa mort reste sans vengeance.

— Mon honorée maîtresse, ne désespérez pas, » dit Madame Ile-du-Pin. « Le chevalier Grosse-Roche n'a pas dit son dernier mot. La flamme de la fidélité n'est pas éteinte, elle sommeille seulement dans le cœur des hommes de notre clan. »

La veuve se couvrit le visage de ses manches, fit entendre quelques sanglots, et répondit :

« J'espère que vos paroles se trouveront vraies. Lorsque je me rappelle la noblesse de caractère de mon mari, ses attentions, sa générosité sans limites envers ses vassaux, l'affection que ceux-ci faisaient profession de lui porter, je ne peux comprendre pourquoi ils ont laissé tomber les feuilles de trois automnes sur son tombeau sans avoir fait une seule tentative pour effacer la honte de sa mort. Pourquoi le chevalier Grosse-Roche n'a-t-il entretenu avec moi aucune relation ? Je vis ici isolée du monde, et je devrais être informée de ce que font les hommes du clan. »

Madame Ile-du-Pin ne répliqua pas, car elle avait eu grand soin de tenir sa maîtresse dans l'ignorance des bruits étranges qui couraient sur le chevalier Grosse-Roche.

Vers l'heure du Porc (8 heures du soir), comme la princesse Pure-Gemme retournait reprendre ses prières, une servante annonça l'arrivée du chevalier.

En un instant, la douleur de l'infortunée parut s'éva-

nouir, et ce fut avec joie qu'elle ordonna à Madame Ile-du-Pin de lui amener le visiteur.

La suivante s'inclina et se retira pour revenir aussitôt avec le Premier Conseiller, revêtu de ses robes de cérémonie. Il s'avança l'air triste, la démarche grave, s'agenouilla, se prosterna devant la princesse Pure-Gemme, et resta le front sur la natte, muet de douleur.

Quoique la princesse fût aussi profondément émue, un rayon de joie luisait à travers sa tristesse, car elle croyait que le chevalier Grosse-Roche allait lui annoncer la bonne nouvelle. Lorsqu'elle fut un peu revenue de son émotion, elle pria Madame Ile-du-Pin de se retirer, puis remplit une tasse de *saki,* et l'offrit au chevalier en disant :

« On m'a dit qu'après avoir laissé notre château vous êtes allé demeurer à Yamashina. Qu'est-ce qui vous amène ici, de si loin ? »

Le Conseiller prit la tasse, s'inclina et répliqua après l'avoir vidée :

« Maîtresse très digne de vénération, aux jours de prospérité de notre feu prince, les responsabilités de ma charge ne me laissaient pas de loisirs, et, pendant mes courtes visites dans cette ville, je n'avais que peu d'occasions de me distraire. Bien que je ne sois qu'une épave sur la vague, je possède, grâce à la générosité de mon honoré chef, de quoi suffire à tous mes besoins. Vous désirez savoir ce qui m'a amené de Yamashina ici ? Le voici : comme j'ai épuisé tous les amusements que peut fournir Kioto, je suis venu à Yédo pour goûter des plaisirs plus distingués. »

La dame l'écoutait comme si elle ne voulait pas en croire ses sens. Le chevalier Grosse-Roche s'en aperçut, et, secrètement enchanté du succès de ses paroles, il ajouta :

« J'ai visité presque tous les lieux célèbres de cette cité, et il ne me reste plus qu'un endroit à voir. J'y dois aller ce soir. Mes compagnons sont prévenus et m'attendent pour m'accompagner. Je suis donc venu vous présenter mes respectueux adieux, car il se peut que je ne revienne pas à Yédo avant quelques années. En attendant, puissent le bonheur et la prospérité s'attacher à vous ! »

La princesse Pure-Gemme le regardait avec stupéfaction, ne pouvant rien comprendre au changement qui s'était produit dans ses sentiments. Son âme se remplissait d'indignation. Enfin, incapable de se contenir, elle s'écria :

« Ingrat ! Êtes-vous le loyal vassal dont mon cher prince disait : — Quoi qu'il arrive, je désire que vous mettiez votre confiance entière en mon Premier Conseiller, et que vous regardiez ses paroles comme les miennes propres ? — O infidèle et misérable scélérat ! Vous avez déshonoré le nom de *samuraï !* »

Dans l'agonie de son désespoir, elle saisit un presse-papier représentant un cheval, et le lança contre lui.

Le chevalier Grosse-Roche attrapa le projectile, le serra révérencieusement contre son front, et reprit :

« Ce présent d'un cheval fait au départ, je le reçois avec une profonde reconnaissance [1]. Maîtresse très digne

1. Le cheval est considéré comme un animal qui porte bonheur. L'his-

de vénération, avez-vous quelque message pour votre seigneur mort, dans le ciel ? »

En entendant ce discours, la princesse Pure-Gemme croisa les mains, et le regardant avec une attention pleine d'anxiété, se demanda :

« Se pourrait-il qu'il fût encore loyal ? » Puis elle dit d'une voix hésitante :

« Monsieur le Premier Conseiller, je ne comprends pas ce que vous voulez dire. »

Le chevalier Grosse-Roche, voyant combien il avait été près de se trahir, lui répondit prudemment :

« Honorée maîtresse, je regarde votre présent comme s'il venait de mon chef mort. Je vous prie maintenant de m'excuser. Encore une fois, je vous fais mes adieux ! »

Il s'inclina respectueusement jusqu'au plancher, se releva et se retira lentement, laissant la dame stupéfaite et indignée de son inexplicable conduite.

L'antichambre, où s'était retirée Madame Ile-du-Pin, n'était qu'une division de la chambre principale, dont elle était seulement séparée par des paravents de papier. Contre le mur de gauche se dressait une armoire ouverte, garnie de rayons pour les tasses et de tiroirs pour les vêtements ; elle contenait aussi un certain nombre de tablettes chargées d'échantillons exquis de porcelaine et de vieille laque. La première suivante était étendue derrière un paravent de papier, et sa physionomie trahissait l'indignation qui

toire japonaise rapporte plusieurs cas où un général, sur le point d'envoyer un guerrier à un combat sans espoir, lui donna un coursier, comme présent de bon augure.

Tendant un des volumes vers lui, elle s'écria : Chevalier Grosse-Roche, nous attendions mieux que cela.

possédait son âme. A sa gauche étaient une pipe et une boîte de laque contenant un pot plein de tabac coupé fin, et, devant elle, un tout petit poêle de porcelaine supportant une théière. Les autres objets dont le lieu était meublé étaient un plateau de laque chargé de tasses, un oreiller de lin, un jupon de soie ouaté, et une grande lanterne carrée dont les côtés étaient faits de papier semi-transparent.

« Madame, » dit Grosse-Roche se jetant à genoux et tirant quelques livres de sa manche gauche, « voici quelques chansons et poésies que j'ai composées en venant de Kioto. Dans ces volumes sont décrits beaucoup de lieux célèbres pour leur beauté ou leurs souvenirs historiques. Je crois que c'est une lecture qui intéressera grandement notre honorée maîtresse; c'est pourquoi je vous demande de les lui présenter et de la prier de me faire l'honneur de les lire. »

Quoique Madame Ile-du-Pin fût dans la plus grande indignation contre son interlocuteur, elle ne pouvait refuser le présent offert, car un tel procédé eût été contraire à l'étiquette. Elle prit les volumes, en ouvrit un sens dessus dessous, au hasard, et, le tendant au chevalier, s'écria :

« Chevalier Grosse-Roche, nous attendions mieux que cela. Il paraît qu'au lieu de vous rappeler votre devoir, vous n'y avez pas plus songé qu'à une goutte de rosée, et que vous vous êtes amusé à passer votre temps à faire des vers. Excusez ma simple franchise. Je ne saurais garder le silence. »

Les autres dames de la maison, qui étaient entrées dans l'appartement l'une après l'autre, furent unanimes à exprimer leur mépris pour son étrange conduite. Mais le chevalier Grosse-Roche se contenta de saluer gravement, et, ramassant sur le plancher son petit sabre, il se retira, suivi des jeunes femmes, qui l'accompagnèrent jusqu'à la véranda et n'interrompirent leurs aigres reproches que quand elles l'eurent perdu de vue.

Madame Ile-du-Pin glissa les volumes dans sa manche, jugeant que ce serait un outrage que de les présenter à sa maîtresse; puis elle se rendit dans la pièce voisine, où elle trouva la princesse Pure-Gemme prosternée devant l'autel, priant et sanglotant comme si elle allait mourir de douleur.

CHAPITRE XXXI

PRÉPARATIFS D'ATTAQUE

Le chevalier Grosse-Roche quitta la résidence de la princesse Pure-Gemme comme les cloches du temple faisaient retentir l'heure du Renard (10 heures du soir). L'orage avait cessé, et la pleine lune, brillant à travers les déchirures des nuages, éclairait fortement les terrains qui entouraient le palais. En arrivant au sanctuaire du dieu Renard, il s'arrêta, regarda les branches des bambous chargées de neige qui se courbaient au-dessus du bâtiment, et dit :

« Ainsi les cœurs loyaux des hommes du clan ont été courbés par la douleur. Le soleil de demain fera fondre votre fardeau, et nous verra aussi délivrés d'un faix pesant. »

Il continua sa route, passant devant le gardien qui le salua avec un profond respect, et entra dans la rue. Au bout de quelques pas, il prit un *kago* public (litière), et ordonna aux porteurs de le conduire à son logement. Le trajet dura presque une heure, car il y a plus de quatre

milles du quartier de la Colline-Bleue au palais du chevalier Kira. En arrivant près de la résidence de ce noble, des bruits de musique et de fête se firent entendre, et l'un des *coolies* fit aux autres cette remarque :

« Le chevalier Kira donne un grand festin; nous ferions mieux de revenir ici. Ce sera un bon endroit pour trouver un autre patron. Nous pouvons gagner une bonne somme d'ici à minuit. »

Lorsque le chevalier Grosse-Roche fut arrivé à destination, il retint ses porteurs jusqu'à ce qu'il eût changé ses robes de cérémonie contre son armure et l'uniforme fourni par Noble-Plaine. Puis il remonta dans le *kago* et se fit porter au restaurant renommé pour son vermicel de farine de sarrasin, où il fut accueilli par ses compagnons et par le propriétaire qui leur fit promptement servir un excellent repas.

« Gentilshommes, » dit Monsieur Longtemps en montrant une grande et belle coupe, « ceci m'a été décerné comme grand prix dans un tournoi de *haï-kaï,* ou poésie. Voulez-vous le vider avec moi ? Sur le point de partir pour un voyage, boire dans une coupe semblable porte toujours bonheur. »

En parlant ainsi, il plaçait le vase devant le chevalier Grosse-Roche.

Les conjurés se jetèrent un coup d'œil significatif, car ces paroles les remplissaient de joie. Quand tous eurent rempli et vidé la coupe, le Premier Conseiller dit :

« Monsieur l'hôte, nous vous remercions beaucoup de nous avoir ainsi offert l'usage de votre trésor. Voulez-vous

Il prit un pinceau, se pencha en avant en s'appuyant sur son sabre, et écrivit.

nous accorder une autre faveur, et réciter les vers qui vous ont valu ce prix ?

— Ce n'est rien de bien extraordinaire, » répliqua l'homme. « J'ai gagné la palme plus par heureuse chance que par l'élégance de mes stances. Je crains que vous ne trouviez que c'est une bien piètre composition.

— Oh! non, oh! non, » s'écrièrent-ils. « Nous sommes certains que c'est une poésie très remarquable. Faites-nous le plaisir de la réciter; nous vous en prions.

— Eh bien, » répondit-il, « puisque vous insistez, je m'exécuterai. Voici mon humble essai de versification :

Pendant la nuit,
Chanta haut dans le ciel...
— Quoi? — Le rossignol.

— Voilà qui est très bon, » s'écria le chevalier Grosse-Roche. « Cela peut aussi se lire ainsi :

Dans le monde,
Qui atteindra toujours la première place?
— Ceci : — le génie.

« Votre pièce de vers m'a mis en train. Apportez-moi de quoi écrire, s'il vous plaît. Je vais vous emprunter votre première strophe en y ajoutant quelque chose. »

Il prit un pinceau, se pencha en avant en s'appuyant sur son sabre, et écrivit :

Durant la nuit,
Devient plus dur...
— Quoi? — Le glaçon.

Lorsqu'il eut fini, il se tourna vers le chevalier Gros-Aigle, et lui dit en lui passant le pinceau :

« Maintenant, voyez ce que vous pouvez faire. Il faut que nous tenions ici un tournoi poétique ! »

Le *samuraï* réfléchit un moment, et écrivit :

Le cri de l'épervier perce le ciel.

A quoi le chevalier Hachette ajouta :

Déjà a été vidée la large coupe de *saki*.

Le tour d'écrire du chevalier Grosse-Roche jeune vint le dernier ; il composa ce qui suit :

La rouge lueur remplit la salle des Pins.

Ces vers improvisés témoignaient du courage de leurs auteurs, et montraient que, même en présence de la mort, ils étaient calmes et résolus.

Dans la compagnie il y en avait quelques-uns qui savaient faire la guerre mieux que les vers, et qui, tout en étant pleins de respect pour la poésie, ne parvenaient pas à comprendre le sens caché des phrases.

De ce nombre était le chevalier Invincible. Lorsqu'il eut pris sa bonne part du repas, il dit à l'oreille du chevalier Gros-Aigle :

« Pourquoi cette poésie plaît-elle tant à nos camarades ? Pour ma part, je ne puis y voir aucun sens. »

Son compagnon lui répondit à voix basse :

« Écoutez : — Durant la nuit devient plus dur le glaçon — peut se lire ainsi : — Durant la nuit devient

plus tranchante la lame du sabre. — Mes vers à moi signifient aussi : — Le son du sifflet perce l'air. — La strophe du chevalier Hachette veut dire : — Déjà le chevalier Kira est tombé; — et la poésie du chevalier Grosse-Roche jeune peut s'interpréter de cette manière : — La rouge lueur du combat remplit la salle décorée de peintures représentant des pins, — c'est-à-dire l'appartement où le chevalier Kira traite ses hôtes. »

Le visage rébarbatif du chevalier Invincible se détendit en un sourire ; il remplit une tasse de *saki,* la vida, et dit :

« Je comprends. C'est maintenant l'heure des poètes. Plus tard je tâcherai de me distinguer à mon tour. Ma poésie s'écrit avec la pointe de mon sabre. »

Pendant que les conjurés banquetaient, le chevalier Grosse-Roche remarqua l'absence du chevalier Écaille, et, en conjecturant la cause, il prit tranquillement à part le chevalier Vallée-des-Cèdres, et lui dit à l'oreille :

« Votre ami, le chevalier Écaille, n'est pas encore arrivé. Je pense que vous feriez bien d'aller le chercher. Quand il faut se séparer de sa femme et de son enfant, on oublie combien vite le temps fuit. »

Le chevalier Vallée-des-Cèdres quitta la réunion et courut en hâte chez son ami, qu'il trouva se préparant au départ. Madame Home versait des larmes amères, et l'enfant se cramponnait à elle en bégayant :

« Maman, maman, papa ne s'en ira pas. »

Le chevalier Écaille regarda son visiteur comme fait un condamné son bourreau, puis se détourna et, se croisant les bras, s'efforça de reprendre possession de lui-même.

« Camarade, » dit le chevalier Vallée-des-Cèdres en se couchant près de lui, « vos compagnons sont prêts à partir. Je suis sûr que vous ne voudrez pas retarder notre voyage. »

Le chevalier Écaille resta un moment muet et irrésolu. Mais il se rappela son devoir, jeta un regard douloureux sur ses bien-aimés, et, leur souhaitant un silencieux adieu, quitta sa maison, tandis que sa femme restait prosternée sur le plancher comme si elle avait été frappée de la foudre. Le dernier bruit qu'il entendit fut la voix de son petit garçon qui criait lamentablement :

« Papa! Papa! »

Lorsqu'il eut rejoint ses compagnons au restaurant, il s'assit d'un air calme, et ne trahit en aucune façon le désespoir de son âme.

Le chevalier Grosse-Roche ne parut pas remarquer l'entrée du chevalier Écaille. Elle s'effectua d'ailleurs si tranquillement qu'à peine y en eut-il quelques-uns à s'apercevoir qu'il n'avait pas été avec eux toute la soirée.

Vers minuit, les conjurés quittèrent le restaurant et traversèrent le pont des Deux-Provinces. Le froid était intense, et ils ne rencontrèrent personne sur leur chemin.

En arrivant au rendez-vous, au lieu appelé Ile-des-Joncs, ils furent rejoints par la seconde bande qui venait de la maison de thé.

Ils restèrent là jusqu'à l'heure du Bœuf (2 heures du matin). Ils se formèrent en deux compagnies, la première sous le chevalier Grosse-Roche, et la seconde conduite par le chevalier Grosse-Roche jeune assisté du chevalier

Champ-Fortuné. Chaque homme était revêtu d'un uniforme, et portait dans sa manche un document expliquant la raison de l'attaque, et sur lequel se trouvaient en outre le nom et le signalement du porteur.

Les instructions suivantes, données par le chevalier Grosse-Roche, ont été copiées sur la pièce originale qui se conserve encore aujourd'hui dans le temple de la Colline-du-Printemps :

1. Ne faites point d'erreur en répondant aux signes et signaux. Au son du tambour battant selon le code de Yamashina, neuf fois en trois roulements, les deux compagnies, celle de l'avant-garde et celle de l'arrière-garde, doivent à la fois se mettre en marche.

2. Rappelez-vous les mots de passe. Cela est de première importance; et il en a toujours été jugé ainsi pour les nuits d'attaque, à toutes les époques.

3. A la demande : « Montagne », répliquez « Écume », ou « Bulle », ou un mot quelconque se rapportant à l'eau.

4. A la demande : « Fleuve », répondez « Roche », ou « Vallée », ou « Sommet », ou donnez un autre mot se rapportant à la montagne.

5. Répliquez aussi vite et aussi clairement que possible, et évitez de combattre contre un ami.

6. Aussitôt que nous aurons pu pénétrer dans la résidence, cherchez les armes des ennemis, coupez les cordes de leurs arcs, détruisez les flèches et brisez les lances.

7. Éteignez toutes les lumières, et répandez de l'eau dans les braseros; l'obscurité empêchera nos adversaires de s'assurer de notre nombre, et la vapeur des charbons humides augmentera leurs alarmes. Après cela, tenez-vous prêts à allumer vos chandelles.

8. Chaque homme portera une bouteille d'alcool pour pan-

ser les blessures et pour faire de grandes flammes qui épouvanteront l'ennemi.

9. Chacun portera aussi deux chandelles, et deux épingles de bambou, pour servir de chandeliers.

10. Avant de partir, prenez médecine. Faites-le, que vous soyez bien portant ou non. L'émotion subite rend souvent ma lade un homme robuste.

11. Ne manquez pas d'avoir votre lettre distinctive, non seulement sur vos uniformes, mais aussi sur vos armes et vos objets d'équipement.

12. Chacun portera une *yatate*, ou écritoire de poche.

13. Après être entrés, barrez toutes les portes, et gardez les issues.

14. Chacun portera un morceau d'étoffe de soie bleue.

15. Lorsqu'on aura trouvé le chevalier Kira, ceux qui l'auront saisi devront donner trois coups de sifflet prolongés, auxquels chacun répondra; et tous se rassembleront à l'endroit où il aura été découvert.

16. Ne tuez pas les femmes ni les enfants, ni aucun des ennemis désarmés.

Au moment où les membres de la ligue marchaient contre la résidence du chevalier Kira, ce noble, échauffé par les libations, était couché sur son lit, rêvant aux plaisirs qu'il venait de goûter, et bien éloigné de s'imaginer que l'heure de la rétribution était proche.

CHAPITRE XXXII

LE CHEVALIER BOSQUET-DROIT

Les bonnes actions sont de bonnes graines.
Les mauvaises actions sont de mauvaises herbes.

Au chapitre VIII j'ai raconté l'histoire du jeune marchand, Monsieur Pierre-Brillante, et de sa femme, Petit-Tigre. Je vais maintenant remplir la promesse que j'ai faite alors, et dire comment ils se trouvèrent à même de reconnaître le grand bienfait qu'ils avaient reçu du chevalier Bosquet-Droit, le premier conseiller du chevalier Kira.

On se rappelle que ces jeunes gens avaient été adoptés par un fabricant de miroirs. Cet excellent homme mourut peu de mois après les avoir reçus dans sa famille, et le chevalier Bosquet-Droit conseilla alors à Monsieur Pierre-Brillante de venir s'établir dans une rue aboutissant à la résidence du chevalier Kira.

La nuit de l'attaque, le chevalier Bosquet-Droit, qui s'était tenu toute la journée à la disposition de son chef, se

préparait à se coucher, quand il entendit le son d'un tambour suivi d'un coup de sifflet et du craquement de volets qui tombaient. Comprenant aussitôt ce que signifiait ce désordre, il se hâta de réveiller sa petite fille qu'il aimait tendrement. Il l'avertit bien de ne jeter aucun cri, la prit dans ses bras, sortit de sa maison, et courut à travers l'enceinte jusqu'à un coin des terrains où se dressait le temple du dieu de la guerre, dont le toit à l'arrière surplombait la rue. Le chevalier trouva une échelle à incendie, monta sur le toit, déposa son fardeau sur la neige qui en couvrait les côtés, tira à lui son engin de salut et l'appliqua contre le mur du côté de la rue. Ceci fait, il reprit l'enfant sur son bras, descendit rapidement, et s'élança en courant vers la maison de Monsieur Pierre-Brillante, dont les habitants étaient profondément endormis et eurent d'abord grand'peur en entendant ses appels. Lorsqu'ils se furent assurés du nom de celui qui les dérangeait ainsi, Madame Petit-Tigre ordonna au petit garçon qui les servait de tirer les verroux de l'entrée. Aussitôt le visiteur poussa de côté la porte, entra dans la « bouche de la maison » ou vestibule, et remit précipitamment sa fille entre les mains de la dame qui demandait avec inquiétude :

« Que vous arrive-t-il, chevalier Bosquet-Droit? Le feu est-il à votre maison? »

Le *samuraï* garda un moment le silence, puis répondit :

« C'est ce que j'ai souvent prédit. Le malheur, si longtemps différé, est enfin tombé sur mon maître. Le *yashiki*

Il entra dans la maison, et remit précipitamment sa fille entre les mains de la dame.

est envahi, et je n'espère pas survivre au combat. Pour moi-même, je ne m'en soucie; mes seuls regrets sont pour cette chère enfant qui a déjà perdu sa mère, et qui, après ma mort, n'aura personne pour prendre soin d'elle. C'est pourquoi j'ai disposé de quelques instants d'un temps précieux pour vous l'apporter. Mon dernier vœu est que vous lui accordiez vos bontés. »

A ces mots il s'élança dehors, sans prendre le temps d'écouter l'assurance que « pas même une fourmi ne ferait du mal à la petite. »

Le chevalier Bosquet-Droit remonta par l'échelle qui lui avait été si utile, courut au palais, et se jeta au fort de la mêlée, s'efforçant surtout d'empêcher les conjurés d'entrer dans la chambre à coucher du chevalier Kira avant que ce noble eût eu le temps de s'échapper.

Il garda la porte avec une indomptable valeur, et, bien que mortellement blessé, il parvint à tenir en respect les assaillants. Mais enfin, écrasé par le nombre, il tomba comme un vrai *samuraï*, et mourut en défendant son maître et en cherchant, dans un dernier effort, à percer de son sabre un de ses ennemis.

Tout le palais n'était qu'une scène de confusion. Les cris des femmes et des enfants dominaient les bruits du combat. Les barrières étaient forcées, les portes enfoncées, et la salle du banquet, avec sa décoration de pins, rougie du sang des deux partis.

Au dehors, les brillantes étoiles scintillaient dans le ciel clair, et la lune pâle éclairait la neige qui recouvrait tout sur la terre

En entrant dans la chambre du chevalier Kira, les conjurés découvrirent un lit vide. En vain le chevalier Grosse-Roche attendait d'une oreille impatiente les trois coups de sifflet; on n'entendait que le cliquetis des armes et les malédictions des combattants.

Tout le palais n'était qu'une scène de confusion.

CHAPITRE XXXIII

LE PRÉSENT DU CHEVALIER GROSSE-ROCHE

La nuit longue est à sa fin.
Éclatant, luit le soleil de la loyauté.

Pendant que le combat faisait rage dans le palais du chevalier Kira, Madame Ile-du-Pin était assise près du brasero, sur le plancher de l'appartement, songeant au chevalier Grosse-Roche.

Sa compagne était encore de service auprès de leur maîtresse, et sa domestique à elle était sortie pour voir des amies, de sorte qu'elle se sentait seule et peu disposée à se coucher. Après avoir fumé plusieurs pipes, elle retira les livres de sa manche, et, pendant que s'écoulaient les heures précieuses, elle resta rêveuse et le cœur lourd. Elle pensait :

« Le chevalier Grosse-Roche est venu, en qui l'on reposait tant de confiance et que l'on désirait tant; et le résultat de sa visite est pour nous toutes un désappointement amer. Qu'il est différent de ce que nous le croyions!

Quel être grossier et stupide! Eh quoi! il ne paraissait pas comprendre la cause de la juste indignation de notre princesse; et après avoir outragé ses sentiments, il laisse ces volumes pour elle. Qu'il est étrange qu'on puisse si peu compter sur le cœur humain! Il n'y a plus aujourd'hui aucun espoir de venger notre maison. Hélas! je ne le vois que trop! »

Les heures passaient vite, et bientôt l'assoupissement l'emporta sur sa loyale ardeur. Ses doigts se détendirent, les livres échappèrent à son étreinte, et elle s'endormit. A ce moment, la porte à coulisse à sa droite fut repoussée doucement, et quelqu'un entra dans l'appartement d'un pas furtif.

Le bruit, si léger qu'il fût, éveilla la dormeuse qui, redoutant quelque trahison, feignit de ne s'apercevoir de rien, tout en entr'ouvrant les paupières pour surveiller l'intrus. C'était une servante qu'elle avait tout récemment engagée à son service, et que tout le monde croyait simple d'esprit.

La dame suivait attentivement les mouvements de cette fille. Elle découvrit bientôt que son but était de s'emparer des volumes. Au moment où la voleuse étendait la main, Madame Ile-du-Pin saisit une pipe et lui en donna un coup vigoureux sur les doigts. Ceci n'arrêta pas la servante, qui empoigna les livres et essaya de se sauver avec. Mais sa maîtresse, qui commençait à comprendre la trahison de cette créature, l'attrapa par la robe, et s'écria :

« Nous étions des imbéciles de croire que vous en étiez une. Ah! vous êtes une espionne envoyée par notre

ennemi, le chevalier Kira! Coquine! Ne faites pas un pas, je vous l'ordonne. »

Celle-ci se voyant découverte, elle et sa mission, faisait de violents efforts pour se dégager; mais sa maîtresse tenait bon :

« Au secours! » criait-elle. « Au secours! Il y a un malfaiteur dans ma chambre. Au nom de notre princesse, je réclame assistance. »

On se précipita de toutes les parties de la maison, et on s'assura promptement de la personne de la jeune fille qui fut mise sous bonne garde.

Lorsque les dames se furent retirées et que Madame Ile-du-Pin fut un peu revenue de son émotion, elle prit les livres sur le plancher, et, ouvrant le premier, se mit à en parcourir le contenu. Après en avoir lu quelques pages, elle joignit les mains paume contre paume, et les éleva au ciel en s'écriant :

« Esprits de mes ancêtres, qu'ai-je fait? C'est cette nuit même que le chevalier Kira doit être puni. La mort de notre cher seigneur et le déshonneur accumulé sur sa maison sont vengés à cette heure. Je comprends maintenant les motifs du chevalier Grosse-Roche, que je me reproche bien d'avoir traité avec tant de mépris. Il craignait que des espions n'eussent pénétré dans notre maison; et il n'osait pas dire la vérité, même tout bas, pensant que, s'il le faisait, la nouvelle pourrait être portée au chevalier Kira, qui serait ainsi mis sur ses gardes. Le Premier Conseiller est venu réellement nous dire un long adieu. L'action de cette misérable fille prouve combien

notre ennemi est vigilant et combien la prudence du chevalier Grosse-Roche était nécessaire. Il faut que je coure auprès de ma maîtresse et lui fasse part de cette joyeuse nouvelle. »

Elle se hâta alors d'ajuster son *obi* ou ceinture, prit dans sa main les volumes et sortit de la chambre. En même temps, le chant des coqs annonçait le point du jour.

En entrant dans le corridor, elle aperçut les dames de service assises par groupe, et les entendit faire leurs commentaires sur les évènements de la nuit.

« Vite, préparez-vous à vous mettre aux ordres de votre maîtresse, » leur cria-t-elle. « Vous aurez incessamment à recevoir d'importantes visites. » A ces mots, elles se dispersèrent dans leurs appartements, et furent bientôt très affairées à manier les peignes, la poudre et le fard.

La première suivante trouva la princesse Pure-Gemme endormie. Elle n'hésita pas à l'éveiller, et lui rapporta la bonne nouvelle.

« Ile-du-Pin, » s'écria joyeusement la veuve, « écarte les paravents des fenêtres. »

Ceci fait, elles contemplèrent la déesse du soleil se lever lentement de son lit au milieu des nuages de pourpre. Les rayons scintillaient sur la neige du paysage, et toute la nature semblait se réjouir, tandis que les mots écrits par le Premier Conseiller illuminaient de bonheur l'âme de la princesse d'Ako.

« Les dieux soient loués ! » dit-elle avec ferveur. « L'esprit de mon mari assassiné reposera maintenant en paix. »

CHAPITRE XXXIV

LA RÉTRIBUTION

Au jour de son pouvoir sa voix était haute et arrogante.
Quand la justice l'atteignit, il rampa muet et terrifié.

C'était l'heure du Tigre (4 heures du matin). La lutte entre le corps considérable des guerriers disciplinés qui défendait la résidence du chevalier Kira et la troupe petite, mais résolue, des conjurés, avait pris fin. Les aides du chevalier Grosse-Roche fouillaient le *yashiki* pour découvrir le noble en fuite. Le chevalier Bosquet-Droit et le chevalier Endormeur jeune entrèrent dans une grange à charbon, derrière le palais, et se mirent à sonder les sacs de leurs sabres. Pendant qu'ils s'occupaient ainsi, quelqu'un, caché derrière un pilier, lança un sac de charbon contre le chevalier Bosquet-Droit et se précipita furieusement sur lui. Au même instant, le chevalier Endormeur jeune avait à faire face à un autre assaillant.

Le combat fut bref, et les conjurés restèrent vainqueurs.

« Allons! » dit le chevalier Bosquet-Droit en prenant à sa ceinture sa lanterne sourde et en en dardant la lumière sur le lieu de la lutte. « Là où l'on trouve un serpent, il est sage d'en chercher d'autres. Ces gaillards-là ne nous ont pas attaqués sans bonne raison. »

Ils fouillèrent minutieusement le bâtiment, qui était à moitié plein de sacs de charbon et de bûches de bois.

« Qu'est-ce qu'il y a là-bas, dans ce coin? » dit le chevalier Bosquet-Droit en poussant jusqu'au fond du hangar. « Est-ce un chien? »

Il se baissa, et fut ravi de découvrir que la chose était un homme, revêtu d'une robe de nuit de satin blanc, toute noircie par le charbon.

L'individu qui se cachait ainsi refusant de répondre aux questions qu'on lui adressait, le chevalier Endormeur jeune le tira hors de son coin. Son camarade dirigea alors la lumière sur la figure du prisonnier, et s'écria :

« C'est le chevalier Kira! Voilà la balafre sur son front! »

Le *ronin,* comblé de joie, donna le signal convenu, et les quarante-cinq autres se hâtèrent d'accourir.

Le chevalier Grosse-Roche ordonna aux deux conjurés d'amener leur prisonnier dans la cour, puis il vint vérifier lui-même la vérité. Pendant ce temps ses hommes l'entouraient et attendaient silencieusement le résultat de son examen. Quand il eut bien regardé les traits noircis de l'individu, il dit :

« Oui, c'est bien le chevalier Kira. »

Il s'agenouilla devant le noble qui tremblait, et s'adressant respectueusement à lui :

« Chevalier Kira, » lui dit-il, « nous sommes les vassaux de Monseigneur Champ-du-Matin, qui, à votre instigation, fut condamné au *harakiri*. Nous sommes venus ici pour le venger et accomplir ainsi notre devoir, en hommes loyaux et fidèles. Nous vous demandons de reconnaître la justice de notre dessein, et vous prions d'accomplir sur votre personne l'honorable cérémonie. J'aurai l'honneur de vous servir de second. »

Le chevalier Kira jeta un coup d'œil furtif sur les conjurés assemblés, mais refusa obstinément de répondre. Voyant qu'il était inutile de vouloir lui persuader de mourir de la mort d'un noble, le chevalier Grosse-Roche tira le poignard de son prince défunt, et le remettant au chevalier Endormeur jeune, lui ordonna de s'en servir.

. . . . . .

Lorsque le jour parut, les conjurés victorieux quittèrent le *yashiki*. Formés en compagnies, ils traversèrent le Pont des Deux Provinces et se dirigèrent vers le temple de la Colline du Printemps.

Ils n'avaient pas marché longtemps lorsque le chevalier Grosse-Roche commanda : Halte! et, appelant Falaise-du-Temple, il le chargea d'aller porter la nouvelle à la princesse Pure-Gemme.

CHAPITRE XXXV

LES COMMENTAIRES DE LA FOULE

J'écoutai les voix du peuple, et j'appris la noble action faite dans la nuit.

L'aube de la matinée du 15 décembre se levait claire et brillante, et tout le monde dans la maison du chevalier Tourbière sommeillait paisiblement. Pour la famille d'un *samuraï,* un jour ressemble à l'autre, et il n'y a pas de différence entre le premier et le dernier du mois. Pour le marchand, les règlements de compte font de décembre un temps très occupé.

Il était presque l'heure du Dragon (8 heures du matin), quand le chevalier Tourbière, qui était encore au lit, entendit le bruit d'un grand nombre de personnes passant sous sa fenêtre, et des voix hautes et animées.

« Regardez ! les voilà qui descendent cette rue, » criait l'un. « Arrivez vite !

— Dame ! Bon-Compagnon, je vais vous laisser et courir tout seul. Vous vous remuez plutôt comme une

tortue que comme un homme. Nous ne les apercevrons seulement pas.

— Attendez un moment. Vous ne vous en irez sûrement pas sans moi, que diable! C'est moi qui vous ai appris la nouvelle.

— Regardez! regardez! Ils viennent par ici, » criait une femme. « Vite, mon fils, ou nous les manquerons. »

Puis il se fit un bruit de pas sur la neige gelée, et une sourde rumeur, semblable à celle d'une foule admirant un cortège.

Le chevalier Tourbière n'y prêta pas d'abord grande attention; mais quand il entendit les applaudissements du peuple, il se leva en hâte, s'habilla, passa ses sabres dans sa ceinture, ouvrit la fenêtre, et vit les gens qui couraient vers le bout de la rue. Il appela sa femme; et il lui demandait des renseignements, lorsqu'un des spectateurs lui cria :

« Les avez-vous vus? Par les dieux, c'est un glorieux spectacle!

— Qu'est-ce? » interrogea le chevalier Tourbière. « Dites-moi la nouvelle.

— Les *ronins* d'Ako ont attaqué la résidence du chevalier Kira et ont pris sa tête. Ils sont maintenant en chemin pour la déposer sur la tombe de leur seigneur. »

Pendant que l'homme parlait, un boutiquier qui remontait la rue en courant s'écria :

« Ils viennent d'entrer dans le *yashiki* du prince de Sendaï. Dépêchez-vous, si vous voulez les voir. C'est un spectacle que de contempler ces braves s'avançant régu-

lièrement en ligne et se gardant suivant les lois de la guerre. Ah! ce sont des hommes loyaux et fidèles! »

Le chevalier Tourbière écoutait attentivement, car sa première pensée avait été pour son frère. Il murmura à l'oreille de sa femme :

« Je suis sûr que Haie-Rouge est dans leur troupe. »

Il sortit sous la véranda où il trouva son vieux serviteur à genoux et jouant avec deux petits chiens; il lui dit :

« Premier-Compagnon, savez-vous la vérité sur toute cette agitation?

— Oui, mon maître. En entendant le bruit, nous avons quitté le *yashiki*, moi et plusieurs autres, et sommes entrés dans la rue pour nous renseigner. Les *ronins* d'Ako ont accompli leur devoir, et s'en vont maintenant. Je suis sûr que le chevalier Haie-Rouge est avec eux.

— Je ne sais que penser, » dit le chevalier Tourbière. « Les autres *ronins* étaient les vassaux héréditaires du prince d'Ako et ils pouvaient vouloir venger les torts faits à leur maître; mais mon frère était simplement affilié au clan; ajoutez qu'il est ordinairement sous l'influence du *saki*, et incapable, je le crains, de prendre part à une si glorieuse action. Cependant il y a une étrange coïncidence entre le message qu'il a laissé pour moi hier soir et la rumeur de ce matin. Je crois comme vous qu'il est avec eux. S'il en est ainsi, ce sera un grand honneur, non-seulement pour lui, mais aussi pour moi.

— Honorable maître, vais-je courir m'en assurer?

Premier-Compagnon, savez-vous la vérité sur toute cette agitation?

— Attendez un moment, Premier-Compagnon. Si je vous envoie faire une commission de ce genre et que mon frère ne soit pas dans la noble troupe, je deviendrai la risée publique. Vous feriez mieux d'y aller comme par hasard. Quand vous saurez la vérité, revenez vite.

— Très bien, honorable maître. Je reviendrai le plus tôt possible vous tranquilliser l'esprit. »

Il courut à la cuisine, y prit un panier et un carnet de comptes, comme s'il allait au marché, sortit par la porte latérale, et s'enfonça dans l'épaisseur de la foule.

Après le départ du domestique, le chevalier Tourbière se mit à se promener de long en large sous la véranda, priant les dieux que son frère se trouvât parmi ces hommes loyaux.

Premier-Compagnon allait et venait au milieu des spectateurs assemblés sur l'avenue qui conduisait à la résidence du prince de Sendaï, les oreilles ouvertes pour saisir les nouvelles.

Tout à coup un homme de haute taille, au premier rang de la foule, dit en regardant en arrière :

« On ne peut aller plus loin. Les gardes du prince de Sendaï se sont formés en ligne à travers la rue devant la résidence, et font une barrière de leurs massues.

— Eh! Garçon-d'Argent! » cria un gaillard à larges épaules, « les avez-vous vus?

— Oui, j'ai aperçu la troupe comme elle entrait sous la porte. Ils ont dû bien se battre, car leurs armures étaient toutes en pièces, et beaucoup étaient grièvement blessés. »

A ce moment un grand nombre de personnes parlèrent à la fois.

« Vont-ils rester là-dedans ?

— J'espère qu'ils ne tarderont pas à sortir.

— Quels galants hommes !

— On n'attendait pas moins des *ronins* d'Ako. »

Chacun s'enthousiasmait à propos du courage et de la loyauté des quarante-sept. Un bruit en engendrait d'autres, et ils allaient s'exagérant comme il arrive dans les foules ; et tout cela aidait le populaire à attendre sans trop d'impatience.

« Garçon-du-Pin ! » criait un jeune commis. « D'où venez-vous ? On dirait que vous avez passé la nuit à vider une cruche. »

L'homme ainsi interpellé, qui hochait la tête d'un air à moitié endormi, ouvrit les yeux, et répliqua :

« Ah ! Sept-Champs, mon garçon, est-ce vous ? Vous avez, comme à l'ordinaire, perdu un beau spectacle en ne venant pas avec moi.

— Mais je n'ai pas gagné votre mal de tête, » repartit Sept-Champs.

« Vous vous trompez, » répondit l'homme endormi. « J'ai bu très peu de *saki*. Le fait est que j'ai passé la nuit chez mon cousin, Jardin-aux-Prunes, qui demeure près du *yashiki* du chevalier Kira. Comme nous allions nous coucher, nous avons entendu le son du tambour et le fracas de l'attaque. Nous sommes alors montés sur le toit de la maison qui domine les terrains du logis du noble. Par les dieux ! c'était une terrible bataille. Les troupes des

deux partis, leurs bannières flottantes, combattaient dans quatre directions; les cris de guerre retentissaient de la terre au ciel, et pendant un moment on eût dit que les puissantes montagnes allaient se déchirer en deux. Tout à coup, de l'armée assaillante se détacha un guerrier à cheval, revêtu d'une armure couleur de pourpre, et d'une cotte rouge et blanche...

— Un moment, » s'écria Sept-Champs. « Quel roman nous faites-vous là ?

— Je vous raconte ce que j'ai entendu l'autre soir à la conférence de la rue Neuve, » répliqua le farceur. « Pourquoi n'y allez-vous pas vous éclairer l'esprit ? »

Les jeunes gens éclatèrent de rire, et l'un d'eux lui fit cette remarque :

« Vous nous racontez toujours des histoires, Garçon-du-Pin. Pourquoi ne dites-vous pas quelquefois la vérité ? »

Le joyeux compagnon fit une grimace, et répondit en jetant un regard autour de lui :

« Parce qu'on regarde la fiction comme plus intéressante que l'histoire. Hé ! vous, du premier rang ! Apercevez-vous la seconde bande des *ronins ?* »

Les gens allongèrent leurs cous, et Sept-Champs s'écria vivement :

« Est-ce qu'il y a une seconde bande ? Je pensais que tous les membres de la ligue étaient entrés dans le palais du prince de Sendaï.

— Oh ! vous êtes tout à fait en retard, » répliqua Garçon-du-Pin en riant. « La seconde compagnie est bien

plus nombreuse que la première. Elle se compose des ombres des hommes du chevalier Kira. »

Comme il parlait, il y eut un mouvement parmi les gardes qui défendaient l'entrée du *yashiki,* et bientôt on entendit crier :

« Voyez ! les voilà qui sortent !

— Oui, oui, les voilà ! »

La multitude se pressa en avant, et le bruit des langues de tout ce monde ressemblait au grondement des eaux montantes.

CHAPITRE XXXVI

LE CHEVALIER HAIE-ROUGE GAGNE LES CŒURS

L'arbre difforme produit souvent d'excellents fruits.
On trouve parfois un sabre forgé par Massamouné dans une boutique de revendeur.

Le prince de Sendaï venait de traiter les *ronins*. En apprenant leur approche, il avait envoyé un messager les inviter à entrer dans son palais et à y prendre des rafraîchissements, montrant par là au monde qu'il approuvait complètement leur action.

En quittant sa résidence, ils se formèrent en trois compagnies, et, tenant leurs armes prêtes, se portèrent hardiment en avant.

Premier-Compagnon pénétra à la force des coudes jusqu'au premier rang de la foule et attendit impatiemment l'arrivée des compagnies.

L'avant-garde passa, conduite par le chevalier Invincible, dont l'armure pendait autour de lui comme les haillons d'un mendiant; mais, quoique Premier-Compagnon

eût attentivement examiné les visages, il ne put y voir l'objet de ses recherches.

Ensuite vint la seconde division, sous le chevalier Grosse-Roche. Cette compagnie, la plus nombreuse, était presque entièrement composée des blessés, dont plusieurs étaient portés en *kago* ou litière. A leur passage, la foule commentait ce fait que, tandis qu'un grand nombre des défenseurs du chevalier Kira avaient été tués, pas un des *ronins* n'était tombé dans l'attaque.

Premier-Compagnon, qui commençait à se sentir mal à l'aise, attendit avec inquiétude l'arrivée de la troisième compagnie. Lorsqu'elle fut en vue, ses appréhensions s'évanouirent, car il vit, marchant en tête, le chevalier Haie-Rouge, qui, au lieu d'avoir son allure titubante habituelle, marchait d'un pas ferme et avec une tenue martiale qui forçait l'admiration des spectateurs. Il avait la tête nue, son heaume étant rejeté en arrière et suspendu à son cou par le cordon; son front était ceint d'un ruban blanc, et dans la main il portait une lance.

Il eut bientôt aperçu le serviteur de son frère, et l'appela à lui :

« Je suis bien aise de vous voir, Premier-Compagnon, » dit-il.

L'homme tomba sur ses genoux dans la neige, et baissant la tête jusqu'au sol :

« Chevalier Haie-Rouge, » dit-il, « je vous offre mes cordiales congratulations. Vous paraissez bien fatigué.

— Si je le parais, je ne ressens rien de tel, » répondit-il. « Hier soir je suis allé faire mes adieux à mon frère;

Offrez ceci à mon frère, comme un dernier présent.

mais j'ai été assez malheureux pour ne pas le rencontrer ; et, pour ajouter à mes regrets, ma sœur, indisposée, n'a pu me recevoir. En sortant de chez mon frère, j'ai été, avec quelques autres, rendre une visite au chevalier Kira, et nous l'avons trouvé chez lui. »

Pendant que le *ronin* parlait à Premier-Compagnon, celui-ci se frottait les mains et riait en lui-même, comme ravi de voir un tel changement chez le frère de son maître. Le chevalier se tut, et le serviteur répondit :

« Ce matin, aussitôt que mon honorable maître eut été informé de l'attaque, il m'ordonna de courir au plus vite m'assurer si vous étiez de la noble bande. Quand il apprendra la bonne nouvelle, son cœur bondira de joie. Je suis charmé d'être le porteur d'un message si glorieux. »

Le chevalier Haie-Rouge rit de bon cœur, et dit :

« Le fait est que mon honorable frère doutait de ma présence ici ? Allons, Premier-Compagnon, avouez la vérité.

— Honorable Monsieur, vous vous trompez, en vérité. Au moment même où nous apprîmes ce qui était arrivé, mon maître et ma maîtresse, moi-même et tous nos gens, nous n'eûmes qu'une voix : — Le chevalier Haie-Rouge est un de ces loyaux hommes ! — et je suis accouru pour savoir si vous étiez blessé, et recueillir de votre bouche les détails de la victoire. »

Le *ronin* sourit d'un air significatif, et donna son sifflet et la flamme de sa lance à l'homme en disant :

« Offrez ceci, comme mon dernier présent, à mon honoré frère. Dites-lui que nous avons vengé la mort de

notre honoré maître, et que, portant sur nos corps les preuves de notre action, nous nous dirigeons vers son tombeau, au temple de la Colline du Printemps, où nous espérons nous réunir à lui. J'envoie à mon frère et à sa femme un dernier vœu pour leur bonheur. » Puis il tira sa bourse de sa ceinture et, la présentant à l'homme agenouillé, lui dit avec bienveillance : « Voici pour vous. Et maintenant, Premier-Compagnon, il faut que je me hâte, ou je resterais derrière. Conduisez-vous bien, et soyez zélé dans l'accomplissement de vos devoirs. »

En prononçant ses mots, il se retourna et courut après ses camarades qui étaient déjà à quelque distance.

Pendant quelque temps, Premier-Compagnon fut incapable de contenir sa joie. La foule s'était rassemblée autour de lui et lui faisait des questions.

« Regardez-le! » criait-il, comme si le *samuraï* était encore là. « Honorables messieurs, c'est le chevalier Haie-Rouge, le frère de mon honorable maître. Il est entré par adoption dans la famille des Haie-Rouge du clan d'Ako, et le voilà aujourd'hui parmi les vengeurs.

— Eh bien! vieux camarade, » lui fit remarquer un tanneur qui se trouvait parmi les assistants, « de qui nous parlez-vous donc ? Le gentilhomme dont vous chantez les louanges est si loin qu'on ne le voit plus.

— Ah! ah! ah! » s'écrièrent les spectateurs en riant. « Il est fou de joie! »

Ces observations rappelèrent Premier-Compagnon à son bon sens. Il sauta sur ses pieds et prit ses jambes à

son cou pour courir chez son maître, qu'il trouva inquiet et attendant son retour.

Premier-Compagnon tomba sur ses genoux et, tout haletant, s'écria :

« Honorable maître, je n'ai pas pu revenir un instant plus tôt. »

Le cœur du chevalier Tourbière battait si vite qu'il lui fut impossible de parler de sa voix ordinaire ; il ne put que murmurer :

« Avez-vous vu mon frère ? Pas même son ombre, je suppose ?

— Vous avez tort, honorable maître. Soyez heureux, il y était. J'ai trouvé les avenues bondées de peuple. *Samuraïs*, marchands, jeunes et vieux, hommes, femmes et enfants se mêlaient sans distinction. Je me suis frayé un chemin parmi eux, et, en approchant de la résidence du prince de Sendaï, j'ai vu les hommes loyaux qui sortaient de la grande porte. Ils étaient environ cinquante, et, bien que presque tous blessés, ils présentaient une ligne imposante, et s'avançaient en ordre de bataille. C'était un émouvant spectacle.

— Blessés, avez-vous dit ? » demanda le chevalier Tourbière avec inquiétude. « Mon frère a-t-il quelque chose ?

— Il est sans blessure, » répliqua le domestique ; puis, se mettant sur son séant, il frappa ses genoux de ses mains et s'écria : « Ah ! c'est un brave ! Pendant qu'il marchait à la tête de la troisième compagnie, chacun l'applaudissait. Au lieu des misérables sabres auxquels vos yeux étaient

depuis si longtemps accoutumés, il avait de belles armes, dont les fourreaux étaient incrustés d'or et d'argent, et sa lance portait assez de preuves qu'elle avait servi. Quand il m'appela : « Premier-Compagnon ! » j'étais si bouleversé que mon cœur avait cessé de battre.

— Merci aux dieux, » dit le chevalier Tourbière. « Comme le monde est devenu gai et beau pour moi ! »

Le domestique tira de son sein le sifflet et la flamme de lance, et les donna à son maître, en disant :

« Le chevalier Haie-Rouge vous envoie ceci, et il m'a chargé de vous répéter ce message : — Frère, je suis sur la route de la mort ; recevez ces bagatelles comme mon dernier présent. — A moi, il m'a donné cette bourse pleine d'argent. Oh ! comme nous le comprenions mal ! C'est le plus loyal, le plus brave des hommes. »

Premier-Compagnon fondit en larmes, vaincu par le souvenir de la scène dont il venait d'être témoin.

Le chevalier Tourbière, incapable de réprimer plus longtemps son émotion, pleura de joie, se sentant heureux outre mesure de ce que son frère avait si noblement rempli le premier devoir d'un *samuraï,* et conféré un tel honneur à la maison de ses ancêtres.

Il congédia son serviteur avec de chaleureuses paroles d'approbation, et se hâta de retourner dans les appartements intérieurs, où il reçut les félicitations de sa femme et des servantes. Ces dernières appréciaient beaucoup la vaillante conduite du frère de leur maître, et donnaient de bruyantes louanges au pauvre Haie-Rouge, si méprisé jadis.

La nouvelle se répandit bientôt dans tout le *yashiki*, et la maison du chevalier Tourbière se remplit des membres du clan de Lune-d'Automne, qui le complimentaient sur la loyauté de son frère, s'accordant tous à déclarer que c'était un honneur non-seulement pour le clan d'Ako, mais aussi pour le leur. Dans leur enthousiasme, chacun réclamait un souvenir du chevalier Haie-Rouge. En entendant parler de la bouteille, ils demandèrent quelques gouttes du *saki* qu'elle contenait, pour s'en baigner le sommet du crâne. Ceci fait, ils coiffèrent l'un après l'autre le vieux chapeau-parapluie, et prièrent que l'esprit de son possesseur pût leur inspirer de suivre son exemple.

Le chevalier Tourbière, qui regardait la bouteille de terre comme une précieuse relique, l'enveloppa dans un morceau de soie pourpre, et la mit dans une boîte avec ses trésors.

On dit que ce souvenir a été conservé par ses descendants jusqu'à nos jours; et c'est là l'origine de la légende bien connue de « Haie-Rouge et sa bouteille de *saki* ».

CHAPITRE XXXVII

CONVOCATION D'UN TÉMOIN

Quoique le soleil brille et que la neige se soit fondue et ait disparu de la face de la nature, nos manches sont humides de pleurs.

Pendant que les *ronins* étaient reçus par le prince de Sendaï, le messager envoyé par le chevalier Grosse-Roche arriva à la résidence de la princesse Pure-Gemme, qu'il demanda à voir.

Dès que son arrivée fut annoncée, Madame Ile-du-Pin entra dans la salle de réception, et lui dit en le saluant :

« Je juge sur votre apparence que vous êtes le messager que nous avons si anxieusement attendu. Sûrement, je me rappelle votre figure. N'êtes-vous pas le loyal soldat Falaise-du-Temple ? »

Il s'inclina et répondit :

« C'est là mon humble nom. Je viens de la part du Premier Conseiller vous apporter de joyeuses nouvelles.

— Suivez-moi, » dit-elle; « il faut que ma maîtresse reçoive le message de vos propres lèvres. »

Elle le conduisit devant la princesse, et l'annonça en ces termes :

« Voici Falaise-du-Temple, qui vient de la part du chevalier Grosse-Roche. »

La princesse Pure-Gemme jeta un coup d'œil sur ses vêtements et sur son armure bossuée, qui expliquaient plus éloquemment qu'aucune parole l'ardeur de l'attaque; et comprit que même cet humble soldat avait fait son devoir envers son bien-aimé mari.

Falaise-du-Temple se prosterna à l'entrée de l'appartement, salua la princesse, et se mit à raconter, en termes rudes et saisissants, les évènements de la nuit. Ses paroles, bien que sans art, étaient pleines d'éloquence, et elles émurent profondément le cœur des personnes qui l'écoutaient.

En parlant, les larmes coulaient le long de ses joues, et à la fin de son récit il inclina sa tête jusque sur la natte, et resta épuisé de son effort.

La princesse Pure-Gemme fit donner par une de ses suivantes une tasse de *saki* à Falaise-du-Temple, et ordonna qu'on le conduisît à une chambre où il recevrait les soins et la nourriture dont il avait besoin.

A l'heure du Cheval (midi), un certain nombre de personnes arrivèrent à la porte extérieure et demandèrent à entrer. On les introduisit. C'était le chevalier Tête-de-Flèche et un certain Temple-Ouest, domestique du chevalier Grosse-Roche. Ils étaient accom-

pagnés de six valets de pied et de vingt *coolies* qui portaient :

Trois coffres fermés à clef et recouverts de papier huilé;
Une boîte de bois étiquetée « Livres » ;
Une petite boîte contenant une lettre;
Neuf mille *rios* enveloppés dans du papier.

Madame Ile-du-Pin les fit conduire dans le jardin en face de la chambre où sa maîtresse était assise.

Lorsque les messagers virent la princesse Pure-Gemme, ils s'agenouillèrent et inclinèrent leurs visages jusqu'au sol; puis les *coolies* et les valets de pied s'avancèrent, déposèrent leurs fardeaux sous la véranda et se retirèrent hors de vue, laissant le chevalier Tête-de-Flèche dans la posture du respect.

« Que veut dire ceci ? » demanda la princesse Pure-Gemme. « Entrez, Tête-de-Flèche, et exposez votre mission. »

Le *samuraï* se leva, s'avança sous la véranda, se prosterna et dit :

« Princesse, je viens de la part du Premier Conseiller, qui est maintenant, avec les loyaux membres du clan, au tombeau de notre honoré seigneur. Le chevalier Grosse-Roche m'a chargé de dire ceci à Votre Seigneurie : « Lors « de la reddition du château, en ma qualité de Premier « Conseiller, j'enlevai une grosse somme d'argent que « j'avais le droit de prendre. J'en ai dépensé une partie « pour soutenir certains membres du clan et pour payer « les armures et les armes nécessaires à l'exécution de « notre devoir. Il reste neuf mille *rios* que je prie Votre

Princesse, je viens de la part du Premier Conseiller.

« Seigneurie de vouloir accepter. Je fournis en même temps « le compte de mes dépenses. »

La princesse Pure-Gemme fut profondément touchée de ce discours, qui non seulement prouvait la bravoure et la loyauté du Premier Conseiller, mais montrait encore qu'il désirait pourvoir à son bien-être futur.

« Mon honoré et bien-aimé mari disait bien vrai, » s'écria-t-elle. « Grosse-Roche est un homme qui vaut des millions, brave, honorable, fertile en ressources, patient dans les difficultés, et homme d'État accompli. Est-il personne qui puisse le surpasser ? »

Puis elle dit quelques mots à l'oreille de Madame Ile-du-Pin, et se retira dans une grande agitation.

La première suivante ordonna aux servantes d'aller chercher les messagers et de les conduire à l'appartement de la princesse, qui les régala de mets délicats et les remercia en les comblant de louanges.

Pendant le repas, elle s'enquit minutieusement de chaque *ronin,* et, en écoutant leurs tristes histoires, pleura sur leurs souffrances et leurs privations.

Lorsque les messagers furent congédiés, Falaise-du-Temple, qui était porteur d'une lettre du chevalier Grosse-Roche à sa femme, partit pour sa destination, et le chevalier Tête-de-Flèche se dirigea vers le temple de la Colline du Printemps. Comme le *samuraï* sortait de la résidence, il rencontra un troisième messager, le chevalier Trois-Villages qui, le saluant en hâte, entra dans la maison et demanda à voir la princesse.

La princesse Pure-Gemme lui donna audience sur-le-champ.

Introduit devant elle, il s'inclina profondément; puis il releva la tête, et parla ainsi :

« Honorable maîtresse, je suis chargé de vous transmettre ce message : « Nous, les hommes loyaux, nous « étant transportés au tombeau de notre défunt sei- « gneur et nous attendant à tomber bientôt entre les « mains des autorités, nous demandons qu'une per- « sonne de la maison de Votre Seigneurie soit imméd- « diatement envoyée pour être témoin de l'offrande que « nous sommes sur le point de faire à l'esprit de notre « honoré chef. »

La dame réfléchit un moment, puis elle dit à sa première suivante :

« Ile-du-Pin, vous irez en toute hâte au temple de la Colline du Printemps, et, en mon nom, vous remercierez chacun des loyaux vassaux de leur dévouement à mon seigneur à jamais regretté. En même temps vous demanderez au chevalier Grosse-Roche de me pardonner si je l'ai jamais cru indigne de ma confiance. »

Madame Ile-du-Pin s'inclina et répondit :

« J'ai conscience de mon insuffisance pour remplir une mission si importante et si sacrée; cependant je me soumets avec joie à cet ordre comme à tous ceux qui me viennent de vous. »

Elle se revêtit alors de ses robes de cérémonie, monta dans un *norimono,* et fut rapidement portée de la Colline-de-l'Ouest à la région de la Mer Orientale.

Le chevalier Trois-Villages la suivait. Quand ils furent arrivés au temple de la Colline du Printemps, il l'annonça en ces termes au Premier Conseiller :

« Camarade, le témoin député par notre princesse est dans la salle d'attente. »

Le chevalier Grosse-Roche s'inclina et répondit :

« Conduisez-le ici. Nous allons commencer la cérémonie. »

CHAPITRE XXXVIII

LE SACRIFICE DE L'ENCENS

Je me suis agenouillé devant la tombe de mon chef, et me suis adressé respectueusement à son esprit.

Le soleil de l'après-midi, descendant vers son lieu de repos derrière les collines, faisait de faibles efforts pour envoyer ses rayons à travers les branches dépouillées des arbres qui entouraient le petit cimetière du temple de la Colline du Printemps. Au centre de l'enceinte était le tombeau de Monseigneur Champ-du-Matin, fait de trois couches de pierres surmontées d'une plaque massive posée de champ, qui portait les armoiries, ou *mon*, de la maison d'Ako, et le nom posthume du *daïmio*. Ce nom était :

Reiko in den Mayeno Shosho
Chosantayou Souimo Genri Daikoji,

et signifiait : « Le grand *samuraï* couché en paix, du logis de Froid-Brillant, qui, en écartant de son souffle un cheveu, révéla l'esprit de loyauté caché dans ses vassaux, et

qui, durant sa vie, jouit des titres honorables de major-général et de Grand-Homme-ayant-le-privilège-d'audience-avec-le-Mikado. »

La tombe était enfermée dans une balustrade de pierre et entourée d'une terrasse de la même matière indestructible, dont les dalles étaient déprimées de quelques pouces, de façon à former un passage vis-à-vis de l'entrée.

Sur le second degré était un *mizouhachi,* ou réceptacle en pierre, contenant de l'eau, et, de chaque côté, des vases de pierre pleins de rameaux toujours verts, parmi lesquels se remarquait la belle plante appelée *man-rio.*

Un *makou,* clôture de paravents en étoffe dont on se sert dans les camps, avait été élevé autour de la terrasse, et dérobait ainsi l'emplacement aux regards des curieux qui se pressaient aux approches du cimetière.

La cloche du temple annonçait lentement l'heure du Singe (4 heures du soir), lorsque Madame Ile-du-Pin fut conduite dans l'intérieur de l'enceinte à la place qui lui était assignée. Alors les *ronins,* qui se reposaient dans des attitudes diverses, se soulevèrent pour prendre la posture du respect, et le chevalier Grosse-Roche s'adressant au chevalier Endormeur jeune, lui dit :

« Camarade, présentez votre offrande. »

Le *samuraï* enleva la pièce d'étoffe qui recouvrait un objet placé sur un *sambo* de pin blanc, prit l'objet, s'avança lentement à l'intérieur de la balustrade, le déposa sur le troisième degré, puis se retira en arrière. Pendant qu'il faisait cela, un prêtre s'approcha de la tombe et plaça sur la dalle une table ou *day* de laque. Sur la table était une

urne de bronze contenant des charbons allumés, et un grand vase plein de grains d'encens.

Les *ronins* prirent ensuite leurs places sur la terrasse, le chevalier Grosse-Roche s'agenouillant le plus près de la tombe à gauche, et les autres formant un demi-cercle, de sorte que son fils occupait la seconde place d'honneur à droite.

La scène était imposante et solennelle ; Madame Ile-du-Pin se cachait la tête dans ses manches, et on l'entendait pleurer.

Le chevalier Grosse-Roche, pâle d'émotion contenue, se leva, et s'avançant vers la table où était l'encens, se prosterna ; il resta quelque temps le front contre la pierre. Au dehors tout était muet, et pas un bruit ne se faisait entendre, si ce n'est les sanglots de Madame Ile-du-Pin.

Après un long silence, le Premier Conseiller tira un rouleau de papier de son sein et lut ce qui suit :

15 décembre 1701.

« Nous venons, aujourd'hui, rendre un hommage à votre tombeau, tous animés du désir de donner notre vie pour votre cause. Esprit de notre prince mort, voici ce que nous vous déclarons avec respect. Il y a trois ans, il vous plut, à vous, notre honoré et bien-aimé maître, d'attaquer le chevalier Kira ; pour quelle raison ? nous ne le savons pas. Vous, notre honoré et bien-aimé seigneur, fûtes obligé de mettre fin à votre vie ; mais au chevalier

Kira il fut permis de vivre. Quoique nous craignions qu'après vous être soumis au décret, vous ne soyez mécontent de ce que nous y ayons résisté, nous ne pouvions nous empêcher de faire notre devoir. Vous nous avez nourris; vous avez distribué sur nous vos largesses; nous vous appartenons en tout, et nous nous sommes toujours rappelé le commandement de Confucius. Nous n'oserions pas nous présenter devant vous dans le paradis sans avoir accompli l'œuvre de vengeance que vous avez commencée.

« Chaque journée d'attente nous a semblé longue comme trois automnes, et cependant, malgré notre loyal désir, trois automnes sont venus et sont passés depuis que nous avons reçu votre legs. Véritablement, nous avons marché dans la neige tout un jour, et même deux jours entiers, et nous n'avons pris qu'une fois de la nourriture! Les vieux, les faibles et les malades, les jeunes et les forts, sont venus ici avec joie pour finir leurs jours. Les hommes se riaient de nous comme de la mouche qui, se confiant dans la force de son misérable dard, attaque un attelage de chevaux et trouve la mort dans sa tentative; mais nous n'avons jamais fait halte sur la route du devoir. Votre ennemi s'est caché comme une chauve-souris, et nous avons eu bien de la peine à le trouver chez lui. La nuit dernière nous l'avons visité dans sa demeure, et aujourd'hui nous l'escortons à votre tombeau. »

Le Premier Conseiller s'arrêta dans sa lecture, et, tirant le poignard de son sein, il se leva, s'avança jusqu'au *sambo* et déposa l'arme près de l'offrande; puis il revint, s'agenouilla devant la table à encens, et reprit :

« Ce poignard, dont vous, notre honoré et bien-aimé seigneur, vous êtes servi contre votre ennemi, que vous avez employé à trancher le fil de votre existence, et qu'à votre heure dernière, vous avez solennellement commis à notre charge, nous vous le rendons maintenant. Si votre noble esprit est présent, nous vous supplions de nous donner un signe, de saisir une fois encore votre arme, de frapper d'un second coup la tête de votre ennemi, et ainsi de mettre fin pour jamais à votre inimitié.

« C'est la prière de vos quarante-sept humbles vassaux. »

Le chevalier Grosse-Roche mit sur la tombe le document qu'il venait de lire, et tous se prosternèrent.

Au bout d'un moment qui parut un siècle, ils sentirent le massif édifice ébranlé comme par un tremblement de terre ; puis on entendit un choc sourd ressemblant à un coup de poignard : l'arme tomba de sa place et vint rouler près de la main droite du chevalier Grosse-Roche ; celui-ci la reçut révérencieusement comme un présent de son maître, et la porta à son front en s'écriant :

« Maître, nous vous remercions ! Maintenant, advienne que pourra, nous n'avons plus de crainte, puisque vous avez approuvé notre acte. O noble esprit ! Attendez encore un peu, et vous serez de nouveau entouré de vos fidèles vassaux. »

Les *ronins* avaient écouté ce discours avec une terreur respectueuse. Ils s'inclinèrent alors jusqu'à terre, et versèrent des larmes de joie.

Lorsqu'ils eurent un peu repris possession d'eux-

mêmes, le Premier Conseiller puisa dans le vase quelques grains d'encens, et les jeta sur les braises ardentes :

« De même que ce doux parfum monte de cette urne, » dit-il, « ainsi bientôt mon âme quittera son corps misérable, et vous rejoindra au pays des ombres, mon honoré et bien-aimé seigneur. »

Il revint à sa place, prit la liste d'appel, l'ouvrit et dit d'une voix ferme :

« Grosse-Roche jeune. »

Son fils s'inclina, et s'adressant à lui :

« Monsieur le Premier Conseiller, » dit-il, « il y en a d'autres qui devraient me précéder dans cet acte solennel. Le chevalier Bosquet-Droit, le chevalier Endormeur jeune, le chevalier Communal, le chevalier Hachette, le chevalier Invincible, le chevalier Flanc-de-la-Falaise, le chevalier Mille-Falaises, le chevalier Ile-en-Avant, le chevalier Haie-Rouge, le chevalier Écaille, que dis-je ? tous devraient me précéder. Étant le plus jeune, je dois être le dernier à faire ma respectueuse offrande. »

Les *ronins* admirèrent l'humilité de leur jeune camarade, et firent entendre un murmure d'approbation. Le chevalier Grosse-Roche dit alors :

« Vos paroles me comblent de bonheur. Les chevaliers Bosquet-Droit et Endormeur jeune vous précéderont. »

Le chevalier Bosquet-Droit s'avança et accomplit le rite solennel ; puis, s'inclinant une seconde fois, il pria pour le repos de l'âme de sa mère.

Le chevalier Endormeur jeune prit une grosse pincée

d'encens, dont la fumée monta comme un nuage sombre vers l'offrande placée sur le *sambo*.

Lorsque le chevalier Grosse-Roche jeune revint à sa place, il aperçut, au-dessus du paravent de toile qui entourait le tombeau, le pic de Fougi-Yama, et, se rappelant le souhait qu'il avait fait jadis, il sourit et le salua.

Le chevalier Champ-Fortuné, vieillard dont le tour vint après le sien, pensa en reprenant sa place :

« Le soleil d'aujourd'hui a chassé la pesante neige d'hier. L'action que je viens d'accomplir a déchargé mon âme d'un lourd fardeau. »

Ensuite vint le chevalier Champ-Fortuné jeune, qui, comme son père, se sentait en paix avec tout le monde, et qui fit son offrande d'un cœur plein de gratitude.

Ce jeune homme fut suivi du chevalier Communal. Pendant que celui-ci secouait l'encens sur les charbons, de grosses larmes ruisselaient sur ses joues, car il se rappelait l'acte héroïque de sa mère.

Après lui vint le chevalier Hachette, calme et digne, comme à l'ordinaire. Lorsqu'il eut accompli le rite, il s'assit à côté du chevalier Communal, et, inclinant la tête, eut cette pensée :

« L'approbation de notre prince comble nos cœurs de bonheur, et cette réflexion donnera de la joie à ceux qui nous sont chers. »

Pendant qu'il rêvait ainsi, son fils adoptif, le chevalier Hachette jeune, fit son offrande.

Puis vint le chevalier Fossé père, homme très avancé en âge, qui avait été terriblement blessé dans l'attaque, et

qui était soutenu par son fils, le chevalier Fossé jeune. Le vénérable vieillard répandit un peu d'encens par terre, et dit en s'en apercevant :

« Voilà un bon présage; je ne mourrai pas de mes blessures, mais je terminerai mon existence comme le reste de mes compagnons. »

Lorsque le père et le fils furent retournés à leurs places, le chevalier Endormeur père se souleva un peu, et, faisant signe à ses fils de rester assis, il s'avança en rampant vers la table à encens, traînant sa jambe gauche horriblement mutilée. Malgré ses maux, il fit son offrande avec énergie, et parla d'une voix que purent entendre même ceux qui étaient en dehors de l'enceinte.

Ce brave fut suivi de son second fils. Après avoir accompli le rite de loyauté, celui-ci revint près de son père, qui s'écria :

« Mon seul regret est de ne pas avoir quarante-sept fils pour prendre part à cette cérémonie. »

Le chevalier Banc-de-Sable lui succéda; puis le chevalier Banc-de-Sable jeune. Puis les chevaliers Champ-Intérieur et Champ-Intérieur jeune brûlèrent l'encens, et s'adressèrent à l'esprit de leur seigneur mort,

« Chevalier Écaille! » appela le Premier Conseiller.

Le jeune *ronin,* qui avait fait tant de sacrifices, s'avança d'un pas ferme, et, ne pouvant se servir de son bras droit, fit son offrande de la main gauche. Il s'inclina en silence, puis invoqua l'esprit de son chef en disant :

« O bien-aimé maître! souvenez-vous, je vous en prie, de ma femme et de mon enfant abandonnés! »

Comme il se levait, le chevalier Flanc-de-la-Falaise se prépara à prendre sa place. Lui aussi pensa à sa famille; mais, se rappelant les paroles de sa femme et l'acte de bienveillance du dieu Renard, il se sentit réconforté.

Ce noble *samuraï* fut suivi du chevalier Champ-de-la-Marée et du chevalier Bosquet-Riche, tous les deux grièvement blessés, et portés par leurs camarades les chevaliers Tête-de-Flèche et Eau-Rapide, qui les aidèrent à faire leur offrande.

Le chevalier Pur s'avança alors, accomplit le rite, et reprit sa place en se disant :

« Je vais bientôt faire mon dernier voyage. Cette fois-ci je n'aurai pas besoin de *kago*. » — Il pensait à son rapide et pénible voyage d'Yédo à Ako.

Le chevalier Haie-Rouge répondit ensuite à son nom, et suivit respectueusement l'exemple de ses camarades. En reprenant sa place, il exhiba une bouteille et une tasse, et dit à voix basse au Premier Conseiller :

« Maintenant que j'ai accompli les devoirs prescrits, je vais vider une tasse de congratulation. »

Le chevalier Grosse-Roche ne répliqua pas, sachant bien qu'il serait plus facile d'arrêter un torrent tombant d'une montagne que d'empêcher le *saki* de descendre dans la gorge de son camarade.

Les chevaliers Village-des-Arbres, Vallée-des-Joncs, Pin-Proche, Mille-Chevaux, Champ-du-Cèdre, Ile-de-la Falaise et Village-du-Milieu, répondirent successivement à l'appel. Parmi eux, cinq était trop mutilés pour faire leur offrande sans aide.

« Chevalier Invincible ! »

Le *ronin* se leva lentement. A ce mouvement, les restes de son armure tombèrent sur le pavé; il les écarta du pied et s'avança vers la table.

Il prit une poignée d'encens, et, pendant que l'offrande brûlait, il regarda d'un air farouche l'objet placé sur le *sambo*. Puis il fit une brève prière. En reprenant sa place, ce *samuraï* dit au chevalier Hachette :

« La chute des débris de mon armure et le délabrement de mon costume me rappellent le jour où vous avez appelé mon nom sur le portail du château; et cependant mon cœur était alors chargé d'un lourd fardeau, tandis qu'il est aujourd'hui, comme mon corps, allègre et libre. »

Après lui vinrent les chevaliers Pin-du-Village père, Pont-de-l'Entrepôt, Pin-du-Village jeune, Fidèle-Ami, Champ-des-Joncs, Champ-de-la-Flèche, Champ-de-la-Victoire, Champ-de-la-Falaise, Rivière-Transversale et Trois-Villages. Ils étaient tous blessés, sans être complètement invalides, et ils s'aidèrent les uns les autres.

Lorsqu'ils se furent retirés, les chevaliers Ile-en-Avant, Mille-Falaises et Gros-Aigle firent leur offrande. Le Premier Conseiller dit alors à voix haute :

« Falaise-du-Temple ! » Et il ajouta : « En l'absence de notre brave camarade, j'accomplis le rite pour lui. »

Le chevalier Grosse-Roche brûla l'encens. Ceci fait, il envoya chercher le supérieur des prêtres, qui entra dans l'enceinte suivi de ses assistants, s'avança vers la tombe et offrit des prières que les *ronins* écoutèrent avec respect.

Lorsque les cérémonies furent terminées, le Premier

Conseiller s'inclina devant le *Sojo* ou supérieur, et dit :

« Votre Révérence sera-t-elle assez bonne pour prendre soin de notre offrande et en disposer suivant la coutume ordinaire ? »

Le *Sojo* lui rendit gravement son salut et répliqua :

« Chevalier Grosse-Roche, c'est notre devoir de donner nos soins aux morts. »

Lorsque les prêtres se furent retirés, Madame Ile-du-Pin s'acquitta de la dernière partie de sa mission ; au nom de sa maîtresse, elle remercia ces hommes loyaux de leur dévouement à leur défunt seigneur ; puis, s'adressant au Premier Conseiller, elle commença à répéter le message qu'elle était chargée de transmettre. Mais le chevalier Grosse-Roche l'interrompit poliment, et lui dit :

« Pardonnez-moi ; je n'ai fait qu'exécuter les derniers vœux de mon honoré et bien-aimé chef. Mon honorée maîtresse fait trop de cas des humbles services que j'ai été à même de lui rendre. » Il fit de respectueux adieux à la dame, et ajouta : « Vous avez vraiment été favorisée d'être présente lorsque l'esprit de notre honoré chef a montré son approbation de l'acte que nous avons accompli. Puissiez-vous toujours être heureuse et jouir d'une bonne santé ! »

Comme il finissait de parler, un des prêtres s'approcha de lui et lui dit :

« Chevalier Grosse-Roche, les officiers du Shogoun sont dans la salle de réception et réclament votre présence. »

. . . . . .

A l'heure du Porc (8 heures du soir), tout un cortège quittait l'enceinte du temple de la Colline du Printemps. D'abord venait un certain nombre de vassaux portant des lanternes ornées des armoiries, ou *mon,* de Monseigneur Rivière-Étroite, prince de Higo, qui gardaient un détachement des *ronins* où se trouvait le chevalier Grosse-Roche; ensuite s'avançait une seconde troupe de *samuraïs* au service de Monseigneur Plaine-des-Pins, qui escortait douze *ronins*, parmi lesquels le chevalier Grosse-Roche fils. Derrière eux marchaient les vassaux de Monseigneur Mori, qui avaient la garde d'un troisième détachement de prisonniers; enfin une bande de *ronins* conduits par des *samuraïs* de la maison de Monseigneur Champ-des-Eaux terminait le cortège.

Ils s'avançaient en silence et lentement, afin que les *coolies* portant les litières des blessés n'ajoutassent pas aux souffrances de ces hommes loyaux.

En atteignant le cœur de la cité, le cortège se sépara, et les officiers de garde conduisirent leurs prisonniers aux *yashikis* de leurs seigneurs respectifs.

A partir de ce moment, et en attendant la décision des autorités, les *ronins,* tout en étant traités avec la plus grande considération, ne purent ni recevoir les visites de leurs amis ni communiquer avec eux. En fait, ils étaient déjà morts pour le monde.

CHAPITRE XXXIX

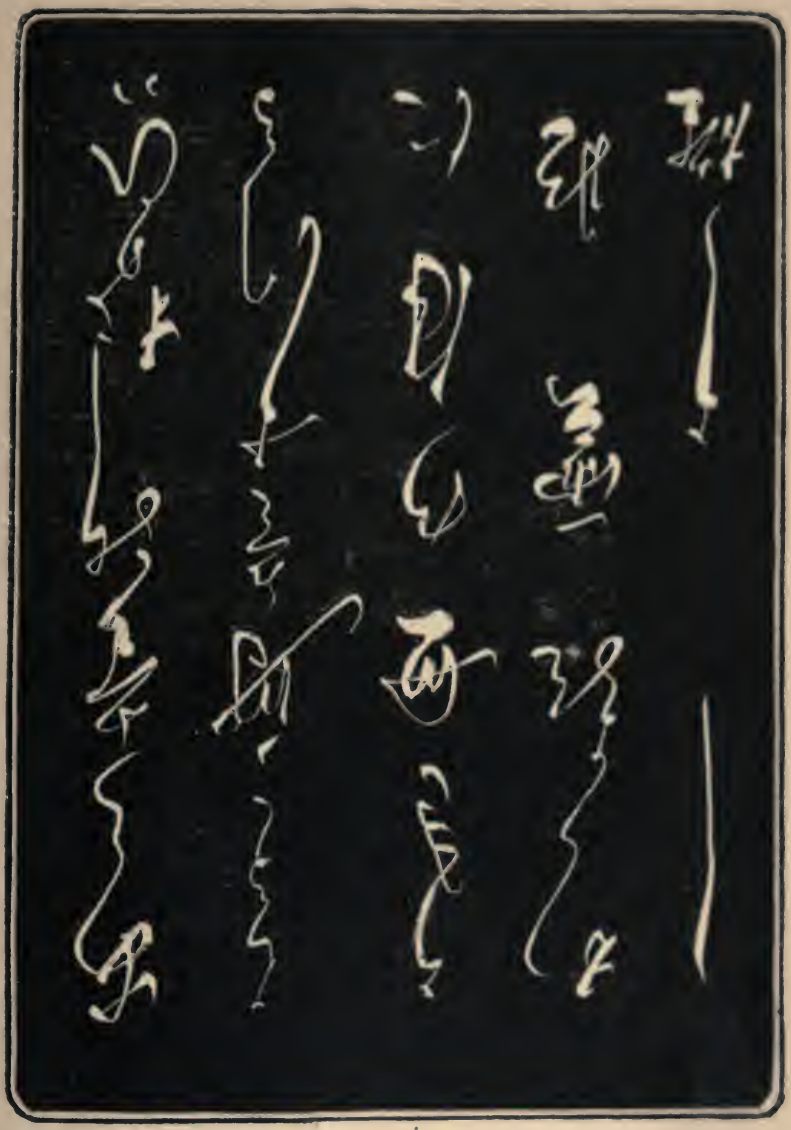
LES RONINS REJOIGNENT LEUR SEIGNEUR

Ayant pleinement conscience d'avoir accompli mon devoir, je salue joyeusement le messager de la mort.

Après avoir emprisonné les *ronins*, les membres du Conseil se trouvèrent dans la plus grande perplexité ; ils ne savaient comment agir, car toutes leurs sympathies étaient avec cette troupe fidèle.

De bonne heure, dans la matinée du 4 février 1702, Monseigneur Rivière-Étroite entra dans la salle où étaient renfermés le chevalier Grosse-Roche et ses compagnons, et, après s'être informé de leur état, leur dit :

« Il me semble que vous devez vous sentir bien fatigués de cette sorte d'existence. Mais, bonnes ou mauvaises, j'imagine que vous aurez bientôt des nouvelles du Conseil. Bien qu'il ne vous soit pas permis de recevoir de vos amis des marques d'amitié, il n'y a pas de loi qui m'empêche de m'efforcer de vous servir, une fois la sentence portée. Puis-je, en aucune manière, vous prouver l'estime que je fais de votre loyauté ? »



Dernier écrit du chevalier Grosse-Roche :

Ara oureshi, omoiwa haroura miwa soutzourou;
Oukiyono tzouki ni kakarou koumonashi.

Yoshio.

Le chevalier Grosse-Roche le salua gravement, et dit :

« Monseigneur, au nom de mes camarades, je vous remercie de toutes les bontés que vous avez eues pour nous. Votre bienveillance nous a fait oublier que nous étions des prisonniers, et elle nous enhardit à vous demander une faveur. Nous désirons que nos corps trouvent leur lieu de repos près du tombeau de notre bien-aimé chef. Si nous étions rassurés sur ce point, nous mourrions sans l'ombre d'un regret. »

Le *daïmio*, très ému de ces paroles, réfléchit un moment, et répondit :

« Je n'ai malheureusement aucune autorité dans une question de ce genre; mais je vous engage mon honneur que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour obtenir ce que vous souhaitez si ardemment. Soyez sûrs que cela sera fait. J'ai maintenant à mon tour une faveur à vous demander, un souvenir de vous, que je léguerai à mes descendants comme une précieuse relique. »

Le chevalier Grosse-Roche alla à la table à écrire, prit un pinceau et traça ces lignes :

Ara oureshi, omoiwa haroura miwa soutzourou :
Oukiyono tzouki ni kakarou koumonashi.

« Je suis vraiment heureux, car mon désir est exaucé, quoique, pour l'obtenir, j'aie sacrifié ma vie.

« La lune désormais n'est plus obscurcie par les nuages. »

Puis il s'inclina respectueusement et donna le papier

au *daïmio,* qui le reçut avec de grandes marques de satisfaction.

Comme le noble cessait de parler, un officier entra et annonça l'arrivée des commissaires du Shogoun. Monseigneur Rivière-Étroite salua les *ronins* et quitta la salle. Au bout d'un court instant, un de ses conseillers entra, et derrière lui un certain nombre de vassaux portant des *kamishimos,* ou robes blanches, costumes de cérémonie qu'ils distribuèrent aux prisonniers. En même temps, on avertissait ceux-ci de se préparer à entendre leur sentence.

Les *ronins* jetèrent leurs vêtements de côté et prirent avec joie ces robes d'une blancheur de neige. Puis ils suivirent leur guide à la salle d'audience, où ils trouvèrent les commissaires et Monseigneur Rivière-Étroite, devant lesquels ils se prosternèrent et restèrent dans la posture du respect. Le plus vieux des commissaires tira un papier de l'intérieur de son vêtement, et, après avoir jeté un coup d'œil à Monseigneur Rivière-Étroite, lut ce qui suit :

« Grosse-Roche, ex-Premier Conseiller de Monseigneur Champ-du-Matin, le *daïmio* d'Ako, et quarante-six autres.

« Vous, hommes, ne respectant ni la dignité de la cité ni les lois du pays, ayant égorgé, après avoir conspiré contre lui et être entrés violemment la nuit dans sa maison, le chevalier Kira, ex-Grand-Maître des Cérémonies de l'auguste Shogoun Iyetzouna, vous êtes, pour votre audacieuse conduite, condamnés par les présentes à accom-

plir le *harakiri*. De plus, vos descendants sont bannis dans l'île d'Oshima, où ils resteront tant que tel sera le bon plaisir des autorités. »

A cela les *ronins* répliquèrent, comme d'une seule voix :

« Nous reconnaissons la justice de notre sentence et vous exprimons nos sincères remercîments d'être autorisés à mourir d'une si honorable mort. »

Les commissaires quittèrent la salle et se dirigèrent vers les résidences des *daïmios* chargés des autres *ronins*, auxquels ils communiquèrent de la même façon leur sentence.

A l'heure du Serpent (10 heures du matin), le chevalier Grosse-Roche et ses compagnons étaient à genoux formant deux files, sur d'épaisses nattes, dans la cour du *yashiki* de Monseigneur Rivière-Étroite. Derrière chaque *ronin* se tenaient deux officiers qui devaient leur servir de *kaishiyakous*, ou seconds.

En face des condamnés étaient agenouillés plusieurs *samuraïs* du clan de Higo, qui se trouvaient là en qualité de témoins pour leur seigneur.

A la même heure et au même moment, une scène analogue se passait dans les *yashikis* de Monseigneur Plaine-des-Pins, de Monseigneur Mori, et de Monseigneur Champ-des-Eaux.

Le chevalier Grosse-Roche, dont le visage et la contenance proclamaient le bonheur qui possédait son âme, se tourna vers ses compagnons, et dit d'une voix haute et claire :

« Camarades, nous voilà en face de notre dernier ennemi ! »

. . . . . .

Avant que le son des cloches du temple eût cessé de vibrer dans l'air, quarante-six ombres, conduites par l'esprit du chevalier Grosse-Roche, se rangèrent en ligne et commencèrent leur marche le long de la Route Solitaire.

Ensemble elles gravirent la colline de la Mort ; ensemble elles firent halte à l'endroit où les trois routes se rencontrent. C'est là qu'elles dépouillèrent leurs robes blanches, et les donnèrent à Sanzou-no Baba. Puis, plongeant hardiment dans la rivière sombre, elles passèrent au Gokourakou ou Paradis, où elles furent accueillies par l'esprit de leur bien-aimé chef.

CHAPITRE XL

LE RETOUR DES EXILÉS

Celui qui est soumis à ses parents sera fidèle à son chef.
Un fidèle vassal ne peut manquer d'être un bon patriote.

Les neiges de huit hivers étaient tombées sur les bambous qui entourent le cimetière de la Colline du Printemps, où quarante-sept tombes marquaient la dernière demeure des loyaux hommes d'Ako.

Dans la matinée du 4 février 1710, une dame accompagnée de deux beaux jeunes hommes, qui portaient dans leurs mains des bouquets de fleurs, et suivie d'un domestique, entra dans l'enceinte et se dirigea vers une tombe où se lisait cette inscription :

Zinkouan yoken shinshi.

« Un vrai *samuraï*, qui donna un exemple à tous, et se servit de son sabre quand il le fallait. »

Les visiteurs étaient la veuve et les fils du chevalier

Flanc-de-la-Falaise, et le domestique était Aide-Original. Ils arrivaient ce jour-là même de leur lieu d'exil, et venaient faire des offrandes au tombeau.

Après avoir balayé la pierre, ils brûlèrent l'encens et dirent des prières; puis ils se dirigèrent vers le temple, où ils trouvèrent réunis un grand nombre de parents et d'amis des héros morts, qui, de même qu'eux, avaient, grâce à l'avènement d'un nouveau Shogoun, vu finir leur bannissement.

Lorsqu'ils eurent tous remercié le *Sojo* des soins qu'il avait donnés aux tombes, ils allèrent dans un appartement voisin, où on leur montra les armures bossuées et les armes des quarante-sept *ronins*.

Dans cette réunion se trouvaient la femme et les deux fils du chevalier Grosse-Roche, la femme et le fils du chevalier Écaille, la famille du chevalier Communal, Mademoiselle Tranquille, la fiancée du chevalier Champ-de-la-Falaise, Madame Ile-du-Pin, et le loyal fournisseur Noble-Plaine, que la part qu'il avait prise au complot avait fait bannir avec les familles des *samuraïs*.

Madame Brillant n'était pas avec eux, car, le jour de la mort de son époux, elle était allée le rejoindre au paradis.

Les visiteurs s'inclinèrent devant ces souvenirs, qu'ils regardaient comme de bons Bouddhistes regardent les reliques de leurs saints.

A l'heure du Serpent (10 heures du matin), les prêtres les conduisirent à la chapelle du temple. Lorque tous eurent pris place sur les nattes du plancher, le vénérable

supérieur monta sur l'estrade, et, plaçant ses mains toutes droites, paume contre paume, il offrit les prières; après quoi, il harangua ainsi l'assemblée :

« Comment pourrai-je trouver des mots pour exprimer les sentiments de mon cœur? Ma langue affaiblie par les années ne peut qu'imparfaitement dire les louanges que l'on doit aux hommes loyaux dont vous venez d'adorer les armures et les armes, ces hommes qui ont tant souffert et sont morts si noblement! Oh! vous êtes des favorisés. En vérité, les dieux ont été bons pour vous. Vous êtes les descendants, les parents et les amis d'immortels! A travers tous les âges et toutes les révolutions, les noms et la renommée des hommes loyaux dont les corps reposent sous ces tombes là-bas, seront rappelés avec respect et admiration. Leur action glorieuse brillera comme une torche dans la nuit, et le monde entier retentira de leur louange! Ils étaient des fils soumis, et furent par conséquent des hommes loyaux! Ils étaient des hommes loyaux, et furent par conséquent des patriotes! Ils ont donné un exemple qui sera suivi à jamais, et un jour certainement viendra où leur valeur sera reconnue en haut lieu (par le Mikado!)[1]. Vous, leurs fils, vous avez un héritage qui vous fera envier de tous les hommes. C'est à vous de marcher sur les pas de vos pères. Vous, veuves, que votre douaire est glorieux! Vous, amis des héros

(1) Cette prophétie s'est accomplie. En 1869, Sa Majesté Impériale Moutsouhito a accordé au tombeau du chevalier Grosse-Roche l'honneur insigne de la Feuille-d'Or, reconnaissant ainsi le dévouement du loyal *ronin*.

partis, quels legs inestimables vous ont été laissés ! Je vous salue tous, vous, les favorisés, et vous souhaite la bienvenue au retour de votre exil ! »

Puis il retraça brièvement la vie des quarante-sept, s'arrêtant souvent pour essuyer les larmes sur ses joues. Son éloquence émut profondément les auditeurs, qui, de temps en temps, poussaient des exclamations pieuses, et baignaient leurs manches d'une rosée de chagrin et de joie.

Quand il eut fait l'éloge de tous les martyrs, il conclut ainsi son discours :

« Le souvenir de leurs souffrances, de leur héroïsme et de leur loyauté est gravé sur une tablette d'or, et l'action du temps, qui efface la plupart des choses, ne fera qu'ajouter du lustre à leurs noms glorieux. »

FIN.

TABLE

		Pages.
Avertissement		v
Introduction de la traduction anglaise		vii
Préface de l'auteur		3
Chap. I.	— Où le sabre sort du fourreau	7
Chap. II.	— Comment meurt un *daïmio*	14
Chap. III.	— La mère du chevalier Bosquet-Droit	24
Chap. IV.	— Rencontre du chevalier Invincible et des messagers de Yédo	36
Chap. V.	— Le chevalier Grosse-Roche reçoit la dernière marque de la faveur de son prince	49
Chap. VI.	— Le clan se prépare à défendre le château	56
Chap. VII.	— Le pacte est scellé	67
Chap. VIII.	— Histoire du chagrin d'une jeune femme	75
Chap. IX.	— Méprisable conduite de deux conseillers	85
Chap. X.	— Ce qui arriva au restaurant du Royal Chrysanthème	93
Chap. XI.	— Vieille, vieille histoire	106
Chap. XII.	— Le chevalier Kira	115
Chap. XIII.	— Divorce du chevalier Grosse-Roche	120
Chap. XIV.	— Histoire du docteur Papillon-Cottage	127
Chap. XV.	— Étrange aventure du chevalier Flanc-de-la-Falaise	145
Chap. XVI.	— Le dieu Renard	159
Chap. XVII.	— Convolvulus épie une conversation	171
Chap. XVIII.	— Le chevalier Invincible accomplit un acte de justice	180

Pages.
CHAP. XIX. — La dot de Mademoiselle Tranquille. . . . 185
CHAP. XX. — Le chevalier Grosse-Roche vanne le riz. 195
CHAP. XXI. — La mère du chevalier Communal. 207
CHAP. XXII. — Monsieur Noble-Plaine 227
CHAP. XXIII. — Le chevalier Grosse-Roche part pour Yédo. 233
CHAP. XXIV. — Lettre du chevalier Hachette à sa femme. 242
CHAP. XXV. — Réunion au temple de la Colline du Printemps. 250
CHAP. XXVI. — Le chevalier Écaille et sa famille. 254
CHAP. XXVII. — Excuses du chevalier Grosse-Roche à sa femme. 262
CHAP. XXVIII. — La mission du chevalier Bosquet-du-Faucon 268
CHAP. XXIX. — Le chevalier Haie-Rouge et sa bouteille. 273
CHAP. XXX. — Adieux du chevalier Grosse-Roche à la princesse Pure-Gemme. 286
CHAP. XXXI. — Préparatifs d'attaque. 293
CHAP. XXXII. — Le chevalier Bosquet-Droit. 305
CHAP. XXXIII. — Le présent du chevalier Grosse-Roche. . 313
CHAP. XXXIV. — La rétribution 317
CHAP. XXXV. — Les commentaires de la foule. 320
CHAP. XXXVI. — Le chevalier Haie-Rouge se gagne les cœurs. 329
CHAP. XXXVII. — Convocation d'un témoin 338
CHAP. XXXVIII. — Le sacrifice de l'encens. 346
CHAP. XXXIX. — Les *Ronins* rejoignent leur seigneur. . . 358
CHAP. XL. — Le retour des exilés. 365

AQ

BINDING SECT. JUN 6 1966

PL
799
T35I714

Tamenaga, Shunshō
Les fidèles ronins

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY